ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# ALPHONSE DE LAMARTINE.

## LA CHUTE D'UN ANGE.

## NOTE DE L'AUTEUR.

Je crois devoir déclarer que, n'ayant donné mes soins d'auteur, en revoyant et corrigeant les épreuves, qu'à l'édition de cet ouvrage du format in-8°, publiée à Paris par MM. *Charles Gosselin* et *W. Coquebert*, et à cette édition in-18, je *désavouerai* toutes les autres éditions faites sans mon aveu, ne voulant pas être responsable des inexactitudes qu'elles pourraient renfermer.

A. DE LAMARTINE.

Paris, le 1er mai 1838.

Paris. — Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue Jacob, 30.

# LA CHUTE

# D'UN ANGE,

## ÉPISODE,

### PAR ALPHONSE DE LAMARTINE.

> Ces sombres nuages du passé ne peuvent être déchirés que par le feu du ciel.
>
> Omaïah ben Aiedz, Poëte arabe

**TOME PREMIER.**

---

**ÉDITION ORIGINALE.**

---



**Paris,**

CHARLES GOSSELIN ET W. COQUEBERT,

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

M DCCC XXXVIII.

# AVERTISSEMENT.

## AVERTISSEMENT.

*

Ceci est un second épisode de ce même poëme dont Jocelyn fait partie. C'est une page de plus de cette œuvre de trop longue haleine dont je me suis tracé le plan de bonne heure, et dont j'ébaucherai quelques fragments de plus jusqu'à mes années d'hiver si Dieu m'en réserve. La nature morale en est le sujet, comme la nature physique fut le sujet du poëte Lucrèce. L'âme humaine et les phases successives par lesquelles Dieu lui fait accomplir ses destinées perfectibles, n'est-ce pas le plus beau thème des chants de la poésie? Je ne me fais point illusion sur l'impuissance de mon faible talent et sur la brièveté

de la vie, comparées à une semblable entreprise; aussi je ne prétends rien achever. Quelques pas chancelants et souvent distraits dans une route sans terme, c'est le lot de tout philosophe et de tout artiste. Les forces, les années, les loisirs manquent. Les jours de poëte sont courts même dans les plus longues vies d'homme. La poésie n'est que ce qui déborde du calice humain. On ne vit pas d'ivresse et d'extase, et ceux qui commandent à un poëte d'être toujours poëte ressemblent à ce Calife qui commanda à ses esclaves de le faire vivre de musique et de parfums: il mourut de volupté et d'inanition.

Je sais qu'on me reproche avec une bienveillante colère de ne pas consacrer ma vie entière à écrire, et surtout à polir des vers, dont je n'ai jamais fait ni prétendu faire qu'une consolation rare et accidentelle de ma pensée. Je n'ai rien à répondre, si ce n'est que chacun a reçu sa mission de sa nature. Je porte envie à ces natures contemplatives à qui Dieu n'a donné que des ailes, et qui peuvent planer toujours dans des régions éthérées, portées sur leurs rêves im-

mortels, sans ressentir le contre-coup des choses d'ici-bas, qui tremblent sous nos pieds. Ce ne sont plus là des hommes, ce sont des êtres privilégiés qui n'ont de l'humanité que les sens qui jouissent, qui chantent ou qui prient : ce sont les solitaires ascétiques de la pensée. Gloire, paix et bonheur à eux! Mais ces natures ont-elles bien leur place dans notre temps? l'époque n'est-elle pas essentiellement laborieuse? tout le monde n'a-t-il pas besoin de tout le monde? ne s'opère-t-il pas une triple transformation dans le monde des idées, dans le monde de la politique, dans le monde de l'art? L'esprit humain, plus plein que jamais de l'esprit de Dieu qui le remue, n'est-il pas en travail de quelque grand enfantement religieux? qui en doute? c'est l'œuvre des siècles, c'est l'œuvre de tous. L'égoïsme seul peut se mettre à l'écart et dire : Que m'importe?

Je ne comprends pas l'existence ainsi. L'époque où nous vivons fait nos devoirs comme nos destinées. Dans un âge de rénovation et de labeur, il faut travailler à la pyramide commune, fût-ce une Babel.

Mais ce ne sera point une Babel ! ce sera une marche de plus d'un glorieux autel, où l'idée de Dieu sera plus exaltée et mieux adorée. Car, ne nous y trompons pas, c'est toujours Dieu que l'homme cherche, même à son insu, dans ces grands efforts de son activité instinctive. Toute civilisation se résout en adoration comme toute vie en intelligence.

Or, dans ces jours de cries sociale, tout homme qui vit pleinement, a deux tributs à payer : un à son temps, un à la postérité; au temps les efforts obscurs des citoyens, à l'avenir les idées du philosophe ou les chants du poëte. On prétend que ces deux emplois de la pensée sont incompatibles. Les anciens, nos maîtres et nos modèles, ne pensaient pas ainsi. Ils ne divisaient pas l'homme, ils le complétaient. Chez eux, l'homme était d'autant plus apte à un exercice spécial de la pensée, qu'il était plus exercé à tous. Philosophes, politiques, poëtes, citoyens, tous vivaient du même aliment; et de cette nourriture plus substantielle et plus forte, se formaient ces grands génies et ces grands caractères, qui touchaient

d'une main à l'idée, de l'autre à l'action, et qui ne se dégradaient point en s'inclinant vers d'humbles devoirs.

On attribue au défaut de loisir les incorrections de composition et de style qu'on reproche généralement à mes ébauches poétiques. Ces défauts je les connais mieux que personne. Je ne cherche pas à les pallier. Je ne puis répondre à mes critiques qu'en m'humiliant et en réclamant pour ces faiblesses une plus grande part d'indulgence. Ils ne se trompent guère en considérant ces premières éditions de mes poésies comme de véritables improvisations en vers. Si elles sont destinées à se survivre quelques années à elles-mêmes, il me sera plus facile de les polir à froid, lorsque le mouvement de la pensée et du sentiment sera calmé, et que l'âge avancé m'aura donné ce loisir des derniers jours où l'homme repasse sur ses propres traces et retouche ce qu'il a laissé derrière lui. S'il en est autrement, à quoi bon? Quand on a respiré en passant, et jeté derrière soi une fleur de la solitude, qu'importe qu'il y ait un pli à la

feuille, ou qu'un ver en ronge le bord? on n'y pense plus.

Il me reste à prier le lecteur bienveillant de ne pas m'imputer ce qu'il y a de trop fantastique dans cet épisode. Cela entrait comme élément nécessaire dans l'économie de mon poëme. La pierre lourde et froide sert quelquefois de fondation à un édifice plus gracieux et plus décoré. Les deux épisodes qui suivront celui-ci sont d'une nature plus contemporaine et plus saisissante. Ils rappelleront de plus près ce *Jocelyn* pour qui le public qui lit des vers a montré une si indulgente partialité. On le retrouvera plusieurs fois dans ce drame épique, d'où il n'a pas disparu sans retour.

L'épisode qui suit *La chute d'un Ange* est intitulé *Les Pêcheurs*.

Paris, 1er mai 1838.

A. DE LAMARTINE.



# LA CHUTE D'UN ANGE.

*

## VISION.

## Récit.

Vieux Liban ! s'écria le céleste vieillard
En s'essuyant les yeux que voilait un brouillard,
Pendant que le vaisseau courant à pleines voiles
Faisait glisser nos mâts d'étoiles en étoiles,
Et qu'à l'ombre des caps du Liban sur la mer
L'harmonieuse proue enflait le flot amer.

Sommets resplendissants au-dessus des tempêtes,
Qu'on vous cherchait alors bien plus haut qu'où vous êtes!
Votre front maintenant comme un crâne blanchi,
Du poids de l'Océan n'avait jamais fléchi,
Et les flots du déluge en minant vos collines
N'avaient pas sur vos flancs déchiré ces ravines.
Vous ne laissiez pas voir, comme un corps sans manteau,
Ces rocs, grands ossements, prêts à percer la peau;
Mais vos muscles puissants, vaste épine d'un monde,
Revêtus à grands plis de bois, de sol et d'onde,
Dessinant sur le ciel d'harmonieux contours,
Même en s'y découpant s'arrondissaient toujours.
Oh! si vous l'aviez vu, mon enfant, dans sa gloire,
Tel que je le revois de loin dans ma mémoire,
Dans ces jours encor près de sa création,
Votre œil fondrait d'amour et d'admiration!

Vous voyez sur ces bords qu'évite notre poupe
Ces écueils mugissants que la lame découpe,
Ces grands blocs dentelés, effroi du matelot,
Où monte et redescend l'assaut grondant du flot;
Vous voyez dans les flancs des monts ces déchirures,

Coups de hache au rocher qui montre ses blessures,
Et dont par intervalle un rare filet d'eau
Pleut comme la sueur d'un flanc sous un fardeau,
Tandis qu'au fond obscur de la noire ravine
Le lit sec d'un torrent que le soleil calcine
Ne révèle la veine où son onde a coulé
Qu'aux arides cailloux que l'hiver a roulé.
Plus haut ces longs remparts et ces cimes chenues
Dont les escarpements semblent porter les nues;
Puis ces neiges où rien n'ose plus végéter,
Puis ces pics dont la dent semble ébrécher l'éther!
Vaste amas de granit sans ombre et sans culture,
Où l'herbe même a peine à trouver nourriture,
Et qui fait dire à l'homme avec un cri d'effroi:
Ce globe fut-il fait pour la pierre ou pour moi?

Eh bien, cette âpreté n'est que décrépitude:
Tout était aussi grand, mon fils, rien n'était rude;
Partout pleines, partout comme grasses de chair,
Ces cimes que noyait l'océan bleu de l'air
S'élargissaient, montaient, ou seules ou jumelles,
De la terre encor vierge, ainsi que des mamelles

Que fait renfler un sang plein de sève et d'amour,
Et dont la plénitude arrondit le contour.
Ces neiges, dont le poids semble affaisser leurs hanches,
N'opposaient pas alors leurs mornes taches blanches
Au bleu sombre et profond d'un firmament plus pur,
Où le vert des rameaux se fondait dans l'azur,
Comme au bleu d'une mer sans écume et sans algue
Le vert des bois se fond en trempant dans la vague.
Jusqu'aux derniers plateaux que l'homme ne voit plus
Les chênes aux bras tors, les cèdres chevelus,
Elargissant leurs troncs en vivante colonne,
Pour porter à cent pieds leur flèche ou leur couronne,
Et d ns les feux du ciel toujours verts les noyant,
Couvraient partout les monts d'un gr..nd flot ondoyant.
Mais ces arbres géants, premiers nés de la terre,
Ne cach ient pas au jour tout le sein de leur mère:
Leurs rejetons, pressés comme dans nos forêts,
Sous leurs troncs étouffés ne germaient pas si près;
Ils ne dérobaient pas de leurs branches jalouses
Le ciel et les rayons aux plantes des pelouses;
Ils décoraient la terre et ne la cac ai nt pas;
De larges pans du ciel s'ouvraient entre leurs bras,

Pour que les vents, le jour, l'humidité céleste,
De la création visitassent le reste.
La foudre quelquefois semant leurs troncs noircis
Sur des croupes à pic les avait éclaircis;
Les torrents en avaient balayé leurs rivages,
Et laissé pour les yeux des vides sur leurs plages;
De sorte qu'entre l'onde et ces grands troncs épars
Les pelouses laissaient circuler les regards,
Comme entre les piliers d'un dôme qu'il éclaire
Le soleil fait jouer son rayon circulaire.
De là brillaient les lacs à travers les rameaux,
Les sept fleuves creusaient sept vallons sous leurs eaux,
Grandes veines d'argent qui de leur haute artère
S'épanchaient à flots bleus pour féconder la terre,
Et que, par mille nœuds, rassemblait comme au nid
L'innombrable réseau des sources du granit.

Oh! quelles fleurs croissaient sur ce berceau des fleuves!
Quels cèdres étendaient leurs bras sur ces eaux neuves!
Quels oiseaux se trempaient l'aile dans ces bassins!
Quel firmament la nuit constellait dans leurs seins!
Quels murmures secrets et quelle âme profonde

Sortaient avec ses flots, chantaient avec son onde!
C'était comme le chant confus, à demi-voix,
Des flots impatients d'écumer sous les bois!
Et quand le soir, rasant leur face occidentale,
Rougissait dans le ciel sa barre horizontale,
Et, retirant d'en-haut ses rayons repliés,
Glissait entre les troncs du dôme incendiés,
Et semblait allumer sur ses fumantes cimes
Un bûcher colossal pour d'immenses victimes;
Quand ces feux des sommets réfléchis dans la mer
Dans ces vagues du soir paraissaient écumer;
Que les brutes sortant de leurs antres sauvages
Venaient rôder, bondir, hurler sur ses rivages;
Que les milliers de cris des nuages d'oiseaux,
Que l'innombrable bruit de tant de chutes d'eaux
Comme un orgue à cent voix qu'une seule âme anime,
Donnaient chacune un son au cantique unanime;
Et qu'un souffle des airs venant à s'exhaler,
La surface des monts semblait toute onduler,
Comme un duvet ému d'un cygne que l'on touche
Frémit de volupté sous le vent de la bouche;
Que les cèdres plaintifs tordaient leurs bras mouvants,

Qu'un nuage de fleurs soulevé par les vents
Sortait de la montagne avec des bruits étranges
Et des flots de parfums pour enivrer les anges,
L'extase suspendait le cœur silencieux,
Les étoiles d'amour se penchaient dans les cieux,
Et celui qui connaît la colline et la plaine
Écoutait l'hozanna dont sa cime était pleine ! ! !

— Mais, disais-je en mon cœur, ce vieillard inconnu
Parle comme quelqu'un qui lui-même aurait vu.
Il lut dans mon esprit ma pensée et mon trouble :
— Oui, j'ai vu, non par moi, non par ce regard trouble,
Non par cet œil de chair, mais par l'œil de ces saints
A qui Dieu, d'ici-bas, laisse voir ses desseins,
A qui des jours futurs l'avenir dit le nombre,
Et pour qui dans la nuit le passé n'a point d'ombre !
— Je croyais qu'ici-bas il n'en restait aucun.
— Dans ces jours ténébreux, mon fils, il en reste un,
Un seul, digne héritier de ces sacrés prophètes
Dont l'éclair du Très-Haut illuminait les têtes,

Et dont par d'autres sens le sens divin instruit
Réverbérait ses feux jusque dans notre nuit!
Cet homme, quand du ciel le souffle le visite,
Tout ce que voit son œil, sa bouche le récite:
Heureux qui peut l'entendre en ces heures où Dieu
Le rend contemporain, et présent en tout lieu!
Il assiste vivant au sublime mystère,
Aux actes successifs du drame de la terre.
Mais il faut à ce saint d'un pur désir conduit
Apporter un cœur simple et vide de tout bruit.
— Oh! dans quel coin du monde habite-t-il, mon père?
Des montagnes aux mers, voyageur sur la terre,
Pour chercher un rayon de pure vérité,
J'ai laissé le pays par mon père habité,
Cette tombe où ma mère habite avec mon âme:
J'ai pris par chaque main cette enfant, cette femme;
J'ai confié leur vie aux flancs de ce vaisseau,
Comme on emporte tou tdans le pan d'un manteau;
J'ai risqué mes trésors, mes amours et ma vie:
Que voulez-vous de plus qu'un homme sacrifie?
— Eh bien, quand, au retour, de ces flots en courroux
L'abîme engloutirait et ces trésors et vous,

Vous n'auriez pas payé trop cher ce grand spectacle,
Et sur la nuit des temps un éclair de l'oracle.
— Mais sur quels bords lointains vit cet homme de Dieu,
Et qui m'enseignera le chemin et le lieu ?
— Levez les yeux, mon fils! vous voyez sur nos têtes
Ce groupe du Liban tout voilé de tempêtes,
Dont les vastes rameaux des feux du ciel fumants
Blanchissent au soleil comme des ossements,
Et qui du haut Sannin au cap blanc de Saïde
Descendent vers la mer dans leur chute rapide :
L'œil s'enfonce partout sous l'ombre des coteaux
Dont le granit soutient de sublimes plateaux,
Où les fentes du roc laissent sortir de terre
De distance en distance un sombre monastère.
En les voyant d'ici l'œil même du nocher
Ne saurait distinguer leurs murs noirs, du rocher ;
Semblables à des caps qui brisent les nuages,
Ils s'élèvent au ciel d'étages en étages,
Noyés par les vapeurs dans les vagues de l'air ;
On n'en voit quelques uns qu'aux lueurs de l'éclair.
Nul n'en saurait trouver la route que les aigles.
Tout un peuple pourtant suit là de saintes règles,

Et, pour fuir l'esclavage et l'ombre du turban,
De trous comme une ruche a percé le Liban,
Et suspendant son aire aux pans des précipices,
A fécondé du roc les moindres interstices :
Abeilles du Seigneur, dont la cire et le miel
Sont d'obscures vertus qui n'ont de prix qu'au ciel !
— Quel est ce peuple saint? — Ce sont les Maronites,
Tribu d'adorateurs, peuples de cénobite,
Qui, semblable aux Hébreux dans leur captivité,
A caché sur ces monts l'arche de vérité.
Dans les simples vertus que l'Occident oublie,
Là, depuis deux mille ans, leur race multiplie.
Ils n'ont pas recherché cette perfection
Qui s'affranchit des lois de la création :
Par les chastes liens des enfants et des femmes,
A l'amour du prochain ils exercent leurs âmes;
De leurs fruits, comme l'arbre, ils se font un honneur;
Un fils est à leurs yeux un tribut au Seigneur,
Un serviteur de plus pour servir le grand Maître,
Un œil, une raison de plus pour le connaître,
Une langue de plus dans le chœur infini
Par qui, de siècle en siècle, il doit être béni !

Ils ne dérobent pas, mendiants volontaires,
Leur pain aux indigents comme vos solitaires:
Du travail de leurs doigts pour tisser leurs habits,
Ils font filer le ver et paître les brebis;
Ils sèment le froment aux bords des précipices,
Ils attèlent au joug leurs robustes génisses;
Et souvent vous voyez ces pieux laboureurs,
A moitié d'un sillon fécondé de sueurs,
Aux accents de l'airain qui sort d'un monastère
Arracher tout-à-coup le soc fumant de terre,
Et, mêlant sous le ciel la prière au travail,
Chanter l'hymne en laissant respirer leur bétail.

Sans jamais l'outrager, épurant la nature,
Leur vieux christianisme est une goutte pure
De cette eau que Jésus ne mêla d'aucun fiel
Quand sa bénite main la fit couler du ciel,
Et qu'il dit en partant : Homme, je suis ton frère;
Mon royaume est le tien, et mon père est ton père!

Dans ce peuple d'élus quelques uns cependant,
Soulevés d'ici-bas d'un soupir plus ardent,

Gravissant du Liban les sommets les plus rudes,
Sur la fin de leurs jours hantent les solitudes,
Où, livrés à l'esprit des contemplations,
Ils consument leur âme en aspirations :
Nouveaux Pauls du désert qu'une caverne abrite,
Que le lion nourrit et que l'aigle visite.
Il en est un surtout dont les anges, dit-on,
Ne prononcent entre eux qu'avec respect le nom,
Dont les hommes d'en-bas, les plus vieux de leur race,
Ne connaissent plus l'âge, ont oublié la trace,
Et qu'ils n'ont jamais vu dans leurs plus jeunes ans
Qu'avec son front chenu, chauve de cheveux blancs,
Sa tempe approfondie et sa prunelle éteinte,
Où depuis soixante ans nulle clarté n'est peinte,
Mais qui semble, brûlée à des éclairs ardents,
Quoique aveugle en dehors, regarder en dedans.
Ah ! celui-là, mon fils, sait des choses étranges
Sur l'enfance du temps, sur l'homme et sur les anges;
Soit qu'un récit divin lui fut un jour conté,
Soit qu'au-dessus des sens son esprit soit monté,
Soit que dans les rigueurs dont il se sanctifie
Son âme ait retrouvé le don de prophétie,

Et qu'au lieu de percer la nuit de l'avenir,
Elle sache évoquer des temps le souvenir;
Comme un esprit robuste, à force de pensée,
Rappelle du lointain sa mémoire effacée.
Il voit les jours d'Adam comme ceux d'aujourd'hui.
Mais il n'est pas aisé de parvenir à lui.
Il habite, au plus haut de ces cimes visibles,
Un antre tout fermé de rocs inaccessibles,
Où des pas des mortels ne mène aucun sentier :
Le montagnard en vain gravit un jour entier.
On ne peut découvrir la grotte sans prodige;
On dit qu'à moins qu'un ange ou Dieu ne vous dirige,
De peine et de sueurs le corps anéanti,
On se retrouve au point d'où l'on était parti.
Mais l'esprit du Très-Haut, qui de si loin vous mène,
Vous conduira, mon fils, mieux qu'une trace humaine;
Laissez la blonde enfant avec sa mère en bas,
Et demain au Liban j'accompagne vos pas.

Nous laissâmes tomber notre ancre dans la vase
Où l'antique Sidon, près d'un cap qui s'évase,
Rassemblait autrefois sous ses quais de granit

Ses voiles comme autant d'aiglons rentrés au nid.
Le temps n'a rien laissé de sa ruine immense
Qu'un môle renversé qui dort au fond d'une anse,
Du sable dont la lune éclairait la blancheur,
Et l'écume lavant la barque d'un pêcheur.
Que ton éternité nous frappe et nous accable,
Dieu des temps ! quand on cherche un peuple dans du sable!
Et que d'un vaste empire où l'on descend la nuit,
La rame d'une barque, hélas ! est tout le bruit !

Je laissai tous mes biens dans ma maison flottante
Que ces flots assoupis berçaient comme une tente,
Et le vieillard et moi d'un essor tout pareil,
Nos pas aux flancs des monts devançant le soleil,
Nous vîmes par degrés, au lever de l'aurore,
La mer derrière nous fuir et les pics éclore,
Et des sommets atteints d'autres sommets voilés,
Fendre des firmaments par leur neige étoilés.
De là le grand désert sous sa vapeur de braise

Brillait comme un fer chaud que rougit la fournaise ;
Et la mer et le ciel fondus à l'horizon,
Trompant en s'unissant les yeux et la raison,
Semblaient un océan circulaire et sans plages
Où nageaient le soleil, les monts et les nuages.
Nous passâmes au pied d'un haut mamelon noir
Que couronnaient les murs d'un antique manoir,
Tout semblable aux monceaux de gothiques ruines,
Dont le Rhin féodal revêtait ses collines.
Des turbans noirs brillaient au sommet d'une tour.
Quel est, dis-je au vieillard, ce terrible séjour ?
Quel crime, ou quelle ardeur d'une âme solitaire
A pu faire habiter ce palais du mystère ?
— C'est là pourtant, mon fils, c'est là, répondit-il,
Qu'une femme d'Europe a bâti son exil (1),
Et que livrant ses nuits aux sciences des Mages,
Elle s'élève à Dieu par l'échelle des sages :
Dieu connaît si son art est songe ou vérité,
Mais tout homme bénit son hospitalité.
Nous passâmes la nuit dans ces hautes demeures :

(1) Lady Stanhope à Jioun.

La grâce et la sagesse en charmèrent les heures ;
Les étoiles du ciel en fêtèrent l'accueil,
Et mes pieds en sortant en bénirent le seuil.

De la crête des rocs aux torrents des abîmes,
Nous montâmes trois jours et nous redescendîmes :
Nous touchâmes du pied les sauvages tribus
Des enfants du désert, des races vils rebuts ;
Des Druses belliqueux aux yeux noirs et superbes,
Adorateurs du veau qui rumine leurs herbes ;
Des Arabes pasteurs, dont les chameaux errants
Viennent de trente jours pour boire les torrents,
Qui suivent les saisons et dont les tentes blanches,
Portatives cités, brillaient entre les branches.
Nous dormions en tout lieu, sans soif et sans danger ;
Car, partout, l'Orient a sacré l'étranger.
Enfin aux sons lointains de leurs cloches bénites,
Nous connûmes de loin les monts des Maronites ;
Et gravissant leurs pics où se brisent les vents,

Nous laissâmes en bas leurs plus sombres couvents :
Le Liban n'était plus pour nos pieds qu'un cratère,
Éclaté par ses flancs en cent bouches de terre,
Où le regard plongeant sur son rebord profond
Trouve la nuit, l'horreur, et le vertige au fond.
Les neiges qui fondaient en pâle et jaune écume
Fumaient comme des feux que le pasteur allume,
Et roulant dans l'abîme en cent mille canaux,
Remplissaient l'air muet du tonnerre des eaux.
Nous marchions en tremblant où l'aigle à peine niche,
Quand, au détour soudain d'une étroite corniche,
Nous vîmes, étonnés et tombant à genoux,
Des cèdres du Liban la grande ombre sur nous :
Arbres plantés de Dieu, sublime diadème,
Dont le roi des éclairs se couronne lui-même.
Leur ombre nous couvrit de cette sainte horreur,
D'un temple où du Très-Haut habite la terreur.
Nous comptâmes leurs troncs qui survivent au monde,
Comme, dans ces déserts dont les sables sont l'onde,
On mesure de l'œil, en renversant le front,
Des colonnes debout dont on touche le tronc.
De leur immensité le calcul nous écrase,

Nos pas se fatiguaient à contourner leur base,
Et de nos bras tendus le vain enlacement
N'embrassait pas un pli d'écorce seulement.
Debout, l'homme est à peine à ces plantes divines
Ce qu'est une fourmi sur leurs vastes racines.
De la croupe du mont où les neiges fondaient,
Jusqu'aux bords d'un plateau leurs bras noirs débordaient;
Comme d'un coup de hache, en cet endroit fendue,
La pente tout-à-coup, jusqu'à perte de vue,
Plongeait en précipice, où, se brisant au fond,
Un fleuve tout entier s'élançait d'un seul bond;
Et de là, vers la mer, se creusant en vallée,
Faisait serpenter l'onde en un lit rassemblée.

Couchés sur le rebord, pour qu'en plongeant en bas
Le vertige des eaux ne nous emportât pas,
L'écume dans les yeux et le vent au visage,
Nous regardions le gouffre ébattre son nuage,
Comme du haut d'un cap on regarde écumer
Sur les écueils fumants les grands flux d'une mer.
Nos fronts seuls débordaient la béante muraille.
Mon guide m'y montra du regard une entaille,

Que l'onde avait creusée et qu'en changeant de lits
Sa chute avait laissée dans les rochers polis :
C'était comme une immense et blanche cannelure
Dont l'onde aurait sculpté la profonde moulure,
Ou comme la moitié d'une solide tour
Dont un pan écroulé laisse les flancs à jour,
Et dont les jets de ronce et d'arbustes sauvages
Laissent compter à l'œil les débris des étages.
A quelques pas de nous, comme une fente au mur,
S'ouvrait dans ses parois un interstice obscur,
Semblable par sa forme aux portes colossales
Qui s'élèvent du seuil au toit des cathédrales;
Devant cette ouverture, un grand banc de rocher,
Promontoire du mont plus lent à s'ébrécher,
Étendait de niveau quelques pieds de surface,
Où la mousse et les pas trouvaient un peu d'espace
A travers de grands blocs de porphyre sanglant,
Notre œil en démêlait le sentier circulant.
L'onde dont le granit le plus dur se découpe
En relevait les bords comme ceux d'une coupe;
Ce rebord défendait le regard et les pas
De l'abîme ondoyant qui mugissait en bas.



Une branche d'un cèdre, ainsi qu'un noir nuage,
S'abaissant sur la place avec tout son feuillage,
Dont les perles d'écume étincelaient au jour,
Versait un peu de nuit et de fraîcheur autour,
Et laissait du matin les rayons et les ombres
Luttant dans les rameaux jouer sur ces décombres.
— Rendons grâce au Seigneur, dit le vieillard tout bas;
Lui-même vers son saint il a guidé nos pas:
Nous sommes arrivés; ces gigantesques tiges
Des arbres de l'Eden sont les sacrés vestiges,
Du saint jardin ces lieux ont conservé le nom;
Ces cèdres étaient vieux aux jours de Salomon;
Leur instinct végétal est une âme divine
Qui sent, juge, prévoit et raisonne et combine;
Leurs gigantesques bras sont des membres vivants
Qu'ils savent replier sous la neige ou les vents:
Le rocher les nourrit, le feu les désaltère,
Leur sève intarissable est le suc de la terre.
Ils ont vu sans fléchir sur leurs dômes géants
Le déluge rouler les flots des Océans:
C'est un de leurs rameaux que l'oiseau bleu de l'arche
Rapporta de l'abîme en signe au patriarche.

Ils verront le dernier comme le premier jour!
L'ermite sous leurs pieds a choisi son séjour.
Voilà depuis les temps l'antre affreux qu'il habite,
Où l'esprit du passé nuit et jour le visite,
Où des rameaux sacrés peuplés d'illusions
Descendent sur ses yeux les saintes visions;
Son âme s'y confond à l'âme de la terre.
Jamais seul et pourtant constamment solitaire,
Il converse sans cesse avec d'étranges voix,
Il voit ce qui n'est plus ainsi que je vous vois.
Sa chair ne ressent plus les lois de la nature,
Quelques fruits secs sont là toute sa nourriture;
Et si du monastère à nos pieds habité
De ses frères en Dieu l'active charité
Oubliait quelques jours d'apporter les corbeilles
Des dattes et du miel aliment de ses veilles,
Ce jour le trouverait mort d'inanition
Sans avoir suspendu sa contemplation.
Allons, suivez ma trace au bord du précipice:
Mais de vos pieds muets que le bruit s'assoupisse;
Demeurez à la porte, et gardez-vous d'entrer
Si je ne vous fais pas signe d'y pénétrer;

Car un sens qui s'éteint en rend plus clair un autre,
Son oreille entendrait ou mon pas ou le vôtre;
Et s'il est absorbé dans les choses d'en-haut,
Craignons de réveiller son esprit en sursaut :
Nous chasserions la voix qui parle dans son âme,
Comme en la secouant on éteint une flamme!

Je suivis pas à pas mon guide : en un clin d'œil
De l'antre révéré nous touchâmes le seuil.
Un sourd bourdonnement, écho d'un cœur qui prie,
Ou d'une solitaire et sainte rêverie,
Vers la porte du roc nous guidait en marchant,
Comme un bruit d'eau caché qui croît en s'approchant :
On eût dit que la roche, au lieu du solitaire,
Avait pris une voix et louait Dieu sous terre.
Nous ne distinguions pas les mots; mais les élans
De la voix pour l'oreille étaient assez parlants.
On y sentait l'ardeur et les bonds de l'extase
Qui d'un sein débordant jaillit et s'extravase,
Et de l'âme en travail le saint bouillonnement.
Le vieillard s'arrêta sur la porte un moment;
Entre les deux piliers tendit un peu la tête,
Prit ma main, et du doigt m'indiqua le Prophète :

C'était lui ; l'œil fermé comme un homme assoupi,
Sur le seuil de son antre il était accroupi,
Les deux pieds sous son corps, dans la sainte attitude
Dont ses membres pieux avaient pris l'habitude,
Ses mains sur ses genoux jointes par tous les doigts,
Le buste sur lui-même affaissé sous son poids,
Tous ses muscles perçant sa chair d'anachorète
Dessinés sous sa peau comme ceux d'un squelette,
Mais où l'on retrouvait la charpente d'un corps
Dont un esprit puissant avait mû les ressorts.
Tout ce buste était nu ; la lourde couverture
Que nouait une corde autour de sa ceinture
Déroulait seulement, pour ombrager le tronc,
Quelques plis effilés sur sa natte de jonc.
Ses longs bras attestaient la hauteur de sa taille ;
Son épaule adossée à la rude muraille
Imitant par la peau la teinte du rocher,
Comme un bloc de sculpteur semblait s'en détacher ;
Et sur ce blanc du marbre on distinguait à peine
Pour attester la chair le bleu de quelque veine.
Son crâne éblouissant d'un blanc teint de vermeil
Ainsi qu'un dôme d'or éclatait au soleil ;

On eût dit que jamais aucune chevelure
N'en avait ombragé la robuste moulure ;
Seulement les fils blancs de ses deux hauts sourcils
Se mêlaient sur ses yeux à la blancheur des cils.
Ses yeux étaient fermés, comme si la paupière
N'eût plus cherché qu'en Dieu le ciel et la lumière ;
Un jour intérieur paraissait inonder
Son visage immobile et doux à regarder ;
Creusés par la pensée et non pas par des rides,
Ses traits purs n'étaient plus que des lignes arides
Dont la peau qui s'y colle embrassait le contour ;
Même à travers sa joue on croyait voir le jour.
De ce tissu fibreux, la transparente trame
Ne semblait plus un corps, mais un vêtement d'âme ;
Et si l'on n'eût pas vu ses lèvres murmurer
Et sa poitrine osseuse en s'enflant respirer,
On eût pu croire, aux traits que le jeûne exténue,
A l'immobilité de ce front de statue,
A la même couleur des membres et du roc,
Que l'homme et le rocher n'étaient qu'un même bloc !

Le soleil qui rasait les parois de l'abîme

De son front chauve et nû teignait déjà la cime;
Ce rayon où ses yeux allaient s'épanouir,
Bien qu'il ne pût le voir, il semblait en jouir,
Comme par l'autre sens dont la foi nous inonde
On sent Dieu sans le voir dans la nuit de ce monde.
La stupeur dans le roc pétrifiait nos pas ;
L'ombre sans mouvement ne nous trahissait pas,
Nul souffle de nos sens ne lui laissait connaître
Entre le ciel et lui la présence d'un être.
Oh ! qui retrouverait les paroles de feu
Qui consumaient sa langue en jaillissant à Dieu !
Que le Dieu qui créa ces natures étranges
Des lèvres de ses saints aspire de louanges !
Quand il eut exhalé son matinal encens,
Sans qu'un signe visible eût averti ses sens
Il se tourna vers nous, comme si la prière
D'un jour surnaturel eût guidé sa paupière :
Jeune étranger, dit-il, approchez-vous de moi !
Depuis des jours bien longs, de bien loin je vous voi :
Vous venez, mon enfant, d'une ombre bien épaisse
Chercher le jour à l'heure où mon soleil s'abaisse ;
Mais celui dont la main me rappelle au tombeau

Avec une étincelle allume un grand flambeau,
Du levant au couchant l'inextinguible flamme
De l'âme qui s'éteint se communique à l'âme.
Ce flambeau du passé que ne souffle aucun vent,
Le mourant ici-bas le transmet au vivant;
Toujours quelqu'un reçoit le saint manteau d'Élie,
Car Dieu ne permet pas que sa langue s'oublie!
C'est vous que dans la foule il a pris par la main,
Vous à qui son esprit a montré le chemin,
Vous que depuis le sein d'une pieuse mère
De la soif du Seigneur sa grâce ardente altère;
C'est vous qu'il a choisi là-bas pour écouter
La voix de la montagne et pour la répéter.
Mais de ces grands récits des merveilles antiques
Hâtez-vous d'épuiser les sources prophétiques;
Car dans cette mémoire où Dieu les fit rouler
Elles n'ont plus, hélas! qu'un instant à couler.
Celui qui vous amène à mes dernières veilles
Veut que ma vieille voix meure dans vos oreilles.
J'ai vu ma dernière heure avec vous s'approcher,
Je vais laisser bientôt ma dépouille au rocher:
Pressez l'heure fuyante où Dieu me laisse vivre,

Lisez avant qu'un doigt ne déchire le livre
Des secrets de la terre, il est partout écrit.
Parlez : où voulez-vous que j'ouvre mon esprit?
—Que le souffle divin, dis-je, l'ouvre lui-même :
Qui suis-je pour parler devant la voix suprême?
— Eh bien, répondit-il, mon fils, recueillons-nous.
Mettez entre vos doigts le front sur vos genoux :
Quand vous relèverez de vos mains votre tête,
La mort aura scellé les lèvres du prophète.

Et trois jours à ses pieds nous restâmes assis.
Ceci fut le second de ces douze récits.

# PREMIÈRE VISION.

## PREMIÈRE VISION.



Or c'était dans ces jours avant que sur ces cimes
Dieu n'eût fait refluer les vagues des abîmes,
Quand tout être voisin de sa création,
Excepté l'homme, était dans sa perfection.
La lune dans le ciel, pâle sœur de la terre,
Comme aux bornes des mers la voile solitaire,

S'élevait pleine et ronde entre ces larges troncs,
Et des cèdres sacrés touchant déjà les fronts,
Semblait un grand fruit d'or qu'à leur dernière tige
Avaient mûri le soir ces arbres du prodige.
De rameaux en rameaux les limpides clartés
Ruisselaient, serpentaient en reflets réfractés,
Comme un ruisseau d'argent, qu'une chute divise,
En nappes de cristal pleut, scintille et se brise;
Puis s'étendant à terre en immenses toisons,
Sur les pentes en fleurs argentaient les gazons.
On voyait aux lueurs de la nocturne lampe
Des files de troupeaux gravissant une rampe,
Qu'une errante tribu de pasteurs, pris du soir,
Chassait dans le lointain derrière un tertre noir.
Hommes, femmes, enfants, ils s'enfonçaient dans l'ombre.
Cette famille humaine était en petit nombre;
Sous ce ciel sans ardeur et sans humidité
Nul tissu ne couvrait leur belle nudité:
Les femmes s'ombrageaient avec leur chevelure,
Qu'elles tressaient en frange autour de leur ceinture;
Et les hommes nouaient sur leurs flancs nus les peaux
Des plus beaux léopards ennemis des troupeaux;

La taille, la grandeur, la force de ces hommes
Passait l'humanité des âges où nous sommes,
Autant que la hauteur de ces arbres géants
Surpasse en vos forêts vos chênes de cent ans.
Leur voix qui s'éloignait mourut dans la distance,
Et tout fut sous le bois solitude et silence.

Majesté des déserts, de la nuit et des cieux,
Qui pourrait vous chanter comme vous voient mes yeux ?
Si vous gardez encore après votre ruine
Pour le regard de l'homme une empreinte divine,
Si la nuit rayonnante et ses globes errants
Lui montrent l'infini sous ces cieux transparents,
Qu'était-ce avant le jour où le dépôt de l'onde
Jeta sur notre sol son atmosphère immonde?
Qu'était-ce quand du jour le grand globe couché,
Le firmament de nous par l'ombre rapproché,
Laissait lire au regard égaré dans ses routes
Ces voûtes de soleil derrière d'autres voûtes,
Et ce filet des cieux vaste éblouissement
Dont chaque maille était un soleil écumant?
Qu'était-ce quand du mal le funèbre génie

N'avait du globe encor qu'effleuré l'harmonie,
Que ce monde terrestre était encor celui
Où l'ordre et la beauté dans la force avaient lui?
Que tout, sortant d'Éden, s'y souvenait encore
De l'immortalité de sa première aurore,
Et que dans l'univers toute chose et tout lieu
De jeunesse exultants se sentaient pleins de Dieu!
Ah! si de tout flétrir tu ne t'étais hâtée,
O mort! on n'eût jamais compris le nom d'athée!

Or en ces jours, mon fils, tous les êtres vivants,
Qu'ils nagent dans les eaux ou volent sur les vents,
Du soleil au ciron, de la brute à la plante,
Étaient tous animés par une âme parlante;
L'homme n'entendait plus cet hymne à mille voix
Qui s'élève des eaux, des herbes et des bois;
De ces langues sans mots, depuis sa décadence,
Lui seul avait perdu la haute intelligence,

Et l'insensé déjà croyait, comme aujourd'hui,
Que l'âme commençait et finissait en lui ;
Comme si du Très-Haut la largesse infinie
Épargnait la pensée en prodiguant la vie !
Et comme si la vie avait un autre emploi,
Père, que de comprendre en s'approchant de toi !
Mais bien qu'aux hommes sourds ces voix de la nature
Ne parussent qu'un vague et stupide murmure,
Les Anges répandus dans l'éther de la nuit
D'une impalpable oreille en aspiraient le bruit ;
Car du monde réel à leur monde invisible
L'échelle continue était plus accessible,
Aucuns des échelons de l'être ne manquaient,
Tous les enfants du ciel entre eux communiquaient ;
Des esprits et des corps l'indécise frontière
N'élevait pas entre eux d'aussi forte barrière.
L'homme entendait l'esprit ; l'être immatériel,
Habitant l'infini que l'homme appelle ciel,
Uni par sympathie à quelque créature,
Pouvait changer parfois de forme et de nature,
Et dans une autre sphère introduit à son gré,
Pour parler aux mortels descendre d'un degré.

Bien plus; de ces amours des Vierges et des Anges,
Il naissait quelquefois des natures étranges.
Hommes plus grands que l'homme et dieux moins grands que Dieu
De la brute à l'archange occupant le milieu;
Monstres que condamnait leur nature adultère
A regretter le ciel en agitant la terre.
Du grand monde impalpable à ce monde des corps,
Nul ne sait, ô mon fils, les merveilleux rapports;
Nul ne peut remonter de parcelle à parcelle
Les générations de l'âme universelle;
Nul ne peut dénombrer, démêler, dénommer,
Ces gouttes s'écoulant de l'éternelle mer.
Mais la terre à nos pieds nous en rend témoignage,
De ce qu'on ne voit pas ce qu'on voit est l'image;
Un ciel réfléchit l'autre, et si dans nos sillons
La poussière de vie écume en tourbillons;
S'il n'est pas un atome en la nature entière,
Un globule de l'air, un point de la matière,
Qui ne révèle l'Être et la vie à nos yeux,
L'infini d'ici-bas nous dit celui des cieux;
L'éternité sans fond n'a point de bord aride,
Et ce qui remplit tout ne connaît pas de vide!

De ces esprits divins dont sont peuplés les cieux,
Les anges étaient ceux qui nous aimaient le mieux.
Créés du même jour, enfants du même père,
Que l'homme en les nommant peut appeler mon frère,
Mais frères plus heureux, dont la sainte amitié
De tous nos sentiments n'a pris que la pitié;
Invisibles témoins de nos terrestres drames,
Leurs yeux ouverts sur nous pleurent avec nos âmes;
De la vie à nos pas éclairant les chemins,
Ils nôus tendent d'en-haut leurs secourables mains.
C'est pour eux que sont faits ces divins phénomènes,
Dont l'homme n'entrevoit que les lueurs lointaines;
Et pour eux la nature est un saint instrument
Dont l'immense harmonie éclate à tout moment,
Et dont la claire voix et les mille merveilles,
De sagesse et d'extase enivrent leurs oreilles.

A cette heure où du jour le bruit va s'assoupir,
Pour entendre du soir l'insensible soupir,
Quelques uns d'eux errant dans ces demi-ténèbres,
Étaient venus planer sur les cimes des cèdres.
Des étoiles aux mers, comme pleine de sens,

La montagne n'était qu'une âme à mille accents.
Il eût fallu Dieu même et l'oreille infinie
Pour démêler les voix de la vaste harmonie.
Les anges, le silence et la nuit écoutaient
Ce grand chœur végétal; et les cèdres chantaient :

## CHOEUR DES CÈDRES DU LIBAN.

Saint! saint! saint! le Seigneur! qu'adore la colline!
Derrière ces soleils, d'ici nous le voyons;
Quand le souffle embaumé de la nuit nous incline,
Comme d'humbles roseaux sous sa main nous plions!
Mais pourquoi plions-nous? C'est que nous le prions,
C'est qu'un intime instinct de la vertu divine
Fait frissonner nos troncs du dôme à la racine,
Comme un vent du courroux qui rougit leur narine
Et qui ronfle dans leur poitrine,
Fait ondoyer les crins sur les cous des lions.

Glissez, glissez, brises errantes,
Changez en cordes murmurantes

La feuille et la fibre des bois !
Nous sommes l'instrument sonore
Où le nom que la lune adore
A tous moments meurt pour éclore
Sous nos frémissantes parois.
Venez, des nuits tièdes haleines ;
Tombez du ciel, montez des plaines,
Dans nos branches du grand nom pleines
Passez, repassez mille fois !
Si vous cherchez qui le proclame,
Laissez là l'éclair et la flamme !
Laissez là la mer et la lame !
Et nous, n'avons-nous pas une âme,
Dont chaque feuille est une voix ?

Tu le sais, ciel des nuits à qui parlent nos cimes ;
Vous, rochers que nos pieds sondent jusqu'aux abîmes
Pour y chercher la sève et les sucs nourrissants ;
Soleil dont nous buvons les dards éblouissants ;
Vous le savez, ô nuits dont nos feuilles avides
Pompent les frais baisers et les perles humides,
Dites si nous avons des sens !

Des sens ! dont n'est douée aucune créature :
Qui s'emparent d'ici de toute la nature,
Qui respirent sans lèvre et contemplent sans yeux,
Qui sentent les saisons avant qu'elles éclosent,
Des sens qui palpent l'air et qui le décomposent,
D'une immortelle vie agents mystérieux !

Et pour qui donc seraient ces siècles d'existence ?
Et pour qui donc seraient l'âme et l'intelligence ?
Est-ce donc pour l'arbuste nain ?
Est-ce pour l'insecte et l'atome
Ou pour l'homme léger fantôme,
Qui sèche à mes pieds comme un chaume,
Qui dit la terre son royaume,
Et disparaît du jour avant que de mon dôme
Ma feuille de ses pas ait jonché le chemin,
Car les siècles pour nous c'est hier et demain !!!

Oh ! gloire à toi, père des choses !
Dis quel doigt terrible tu poses
Sur le plus faible des ressorts,
Pour que notre fragile pomme

Qu'écraserait le pied de l'homme,
Renferme en soi nos vastes corps !

Pour qui de ce cône fragile
Végétant dans un peu d'argile
S'élancent ces hardis piliers
Dont les gigantesques étages
Portent les ombres par nuages,
Et les feuillages par milliers ! !

Et quel puissant levain de vie
Dans la sève, goutte de pluie
Que boirait le bec d'un oiseau,
Pour que ses ondes toujours pleines,
Se multipliant dans nos veines,
En désaltèrent les réseaux !

Pour que cette source éternelle
Dans tous les ruisseaux renouvelle
Ce torrent que rien n'interrompt,
Et de la crête à la racine
Verdisse l'immense colline

Qui végète dans un seul tronc !

Dites quel jour des jours nos racines sont nées,
Rochers qui nous servez de base et d'aliment !
De nos dômes flottants montagnes couronnées,
Qui vivez innombrablement ;
Soleils éteints du firmament,
Étoiles de la nuit par Dieu disséminées,
Parlez, savez-vous le moment ?
Si l'on ouvrait nos troncs plus durs qu'un diamant,
On trouverait des cents et des milliers d'années
Écrites dans le cœur de nos fibres veinées,
Comme aux fibres d'un élément !

Aigles qui passez sur nos têtes,
Allez dire aux vents déchaînés
Que nous défions leurs tempêtes
Avec nos mâts enracinés.
Qu'ils montent ces tyrans de l'onde,
Que leur aile s'ameute et gronde
Pour assaillir nos bras nerveux !
Allons ! leurs plus fougueux vertiges

Ne feront que bercer nos tiges
Et que siffler dans nos cheveux !

Fils du rocher, nés de nous-même,
Sa main divine nous planta;
Nous sommes le vert diadème
Qu'aux sommets d'Eden il jeta.
Quand ondoîra l'eau du déluge,
Nos flancs creux seront le refuge
De la race entière d'Adam,
Et les enfants du patriarche
Dans notre bois tailleront l'arche
Du Dieu nomade d'Abraham !

C'est nous, quand les tribus captives
Auront vu les hauteurs d'Hermon,
Qui couvrirons de nos solives
L'arche immense de Salomon ;
Si, plus tard, un Verbe fait homme
D'un nom plus saint adore et nomme
Son père du haut d'une croix,
Autels de ce grand sacrifice,

De l'instrument de son supplice
Nos rameaux fourniront le bois.

En mémoire de ces prodiges,
Des hommes inclinant leurs fronts
Viendront adorer nos vestiges,
Coller leurs lèvres à nos troncs.
Les saints, les poëtes, les sages
Écouteront dans nos feuillages
Des bruits pareils aux grandes eaux,
Et sous nos ombres prophétiques
Formeront leurs plus beaux cantiques
Des murmures de nos rameaux !

Glissez comme une main sur la harpe qui vibre
Glisse de corde en corde, arrachant à la fois
A chaque corde une âme, à chaque âme une voix !
Glissez, brises des nuits, et que de chaque fibre
Un saint tressaillement jaillisse sous vos doigts !
Que vos ailes frôlant les feuilles de nos voûtes,
Que des larmes du ciel les résonnantes gouttes,

Que les gazouillements du bulbul dans son nid,
Que les balancements de la mer dans son lit,
L'eau qui filtre, l'herbe qui plie,
La sève qui découle en pluie,
La brute qui hurle ou qui crie,
Tous ces bruits de force et de vie
Que le silence multiplie,
Et ce bruissement du monde végétal
Qui palpite à nos pieds du brin d'herbe au métal,
Que ces voix qu'un grand chœur rassemble
Dans cet air où notre ombre tremble
S'élèvent et chantent ensemble,
Celui qui les a faits, celui qui les entend,
Celui dont le regard à leurs besoins s'étend :
Dieu, Dieu, Dieu, mer sans bords qui contient tout en elle,
Foyer dont chaque vie est la pâle étincelle,
Bloc dont chaque existence est une humble parcelle,
Qu'il vive sa vie éternelle,
Complète, immense, universelle ;
Qu'il vive à jamais renaissant
Avant la nature, après elle ;
Qu'il vive et qu'il se renouvelle,

Et que chaque soupir de l'heure qu'il rappelle
Remonte à lui d'où tout descend!!!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ainsi chantait le chœur des arbres, et les anges
Avec ravissement répétaient ces louanges ;
Et des monts et des mers et des feux et des vents,
De chaque forme d'être et d'atomes vivants
L'unanime concert des terrestres merveilles
Pour s'élever à Dieu passait par leurs oreilles.

Et ces milliers de voix de tout ce qui voit Dieu,
Le comprend ou l'adore ou le sent en tout lieu,
Roulaient dans le silence en grandes harmonies
Sans mots articulés, sans langues définies,
Semblables à ce vague et sourd gémissement
Qu'une étreinte d'amour arrache au cœur aimant,
Et qui dans un murmure enferme et signifie
Plus d'amour qu'en cent mots l'homme n'en balbutie!

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quand l'hymne aux mille voix se fut évaporé,
Les esprits, pleins du nom qu'il avait adoré,
S'en allèrent ravis porter de sphère en sphère
L'écho mélodieux de ces chants de la terre.
Un seul qui contemplait la scène de plus bas,
Les regarda partir et ne les suivit pas.
Or, pourquoi resta-t-il caché dans le nuage?
C'est qu'au pied d'un grand cèdre, à l'abri du feuillage,
Un objet pour lequel il oubliait les cieux
Semblait comme enchaîner sa pensée et ses yeux.
Oh! qui pouvait d'un ange ainsi ravir la vue?
C'était parmi les fleurs une belle enfant nue,

Qui, sous l'arbre le soir surprise du sommeil,
N'avait vu ni baisser ni plonger le soleil,
Et qui, seule au départ des tribus des montagnes,
N'avait pas entendu les cris de ses compagnes.
Sa mère sur son front n'avait encor compté
Depuis son lait tari que le douzième été;
Mais dans ces jours de force où les sèves moins lent
Se hâtaient de mûrir les hommes et les plantes,
Douze ans pour une vierge étaient ce qu'en nos jour
Seraient dix-huit printemps pleins de grâce et d'am
Non loin d'un tronc blanchi de cèdre, où dans les he
L'astre réverbéré rejaillissait en gerbes,
Un rayon de la lune éclairait son beau corps,
D'un bassin d'eau dormant ses pieds touchaient les l
Et quelques lys des eaux pleins de parfums nocturn
Recourbaient sur son corps leurs joncs verts et leurs u
Son bras droit qu'elle avait ouvert pour sommeiller,
Arrondi sous son cou, lui servait d'oreiller;
L'autre suivant des flancs l'onduleuse courbure,
Replié de lui-même autour de la ceinture,
Noyait sa blanche main et ses doigts effilés
Dans des débris de fleurs de son doux poids foulés,

Comme si dans un rêve elle froissait encore
Les débris de ses jeux sur leur tige inodore.
Ses cheveux qu'entr'ouvrait le vent léger du soir
Ondoyaient sur ses bras comme un grand voile noir,
Laissant briller dehors ou ses épaules blanches,
Ou la rondeur du sein, ou les contours des hanches,
Et l'ovale arrondi de ce front d'où les yeux
N'auraient pu s'arracher pour regarder les cieux!
Entre ces noirs cheveux rejetés en arrière
Ce front resplendissait d'albâtre et de lumière,
Jusqu'aux soyeux duvets où s'arquaient les sourcils.
Ces yeux étaient fermés par l'ombre des longs cils,
Mais le tissu veiné de ses paupières closes
Se teignait transparent de pâles teintes roses.
De l'arche des sourcils qu'à peine il débordait
Le profil de son nez sans courbe descendait;
Comme un pli gracieux de rose purpurine,
Une ombre y dessinait l'aile de sa narine,
Qui, suivant de son sein le pur souffle dormant,
Palpitait, s'élevait d'un léger renflement;
Ses lèvres, comme un lys dont le bord du calice
Prêt à s'épanouir en volute, se plisse,

S'entr'ouvraient et faisaient éclater en dedans,
Comme au sein d'un fruit vert les blancs pepins des dent
Les deux coins indécis où cette bouche expire
Se noyaient dans un vague où naissait le sourire,
De ce sommeil d'enfant la rêveuse langueur
Laissait sur le visage épanouir le cœur;
Miroir voilé d'un rêve, on y voyait éclore
Cette âme dont le front s'éclaire et se colore.
Comme affaissé du poids des cheveux et du front,
Son bras renflait un peu son cou flexible et rónd;
Des rayons fugitifs et des ombres flottantes
Sous la joue en marbraient les moires éclatantes.
Ses membres délicats aux contours assouplis
Ondoyant sous la peau sans marquer aucuns plis,
Pleins, mais de cette chair frêle encor de l'enfance,
Qui passe d'heure en heure à son adolescence,
Ressemblaient aux tuyaux du froment ou du lin,
Dont la sève arrondit le contour déjà plein,
Mais ou l'été fécond qui doit mûrir la gerbe
N'a pas encor durci les nœuds dorés de l'herbe.
Leur immobilité rivalisait la mort;
L'astre sans l'émouvoir caressait ce beau corps;

Et si l'on n'eût pas vu le souffle qui s'exhale
Elever, abaisser son sein par intervalle,
Et les rêves passant à travers son sommeil
Teindre sa blanche joue avec son sang vermeil,
On eût cru voir briller devant soi dans un rêve
Au jardin d'innocence une vision d'Eve,
Ou la veille du jour qui doit le voir aimé
Le songe de l'époux dans ses bras animé!

L'ange, pour la mieux voir écartant le feuillage,
De son céleste amour l'embrassait en image,
Comme sur un objet que l'on craint d'approcher
Le regard des humains pose sans y toucher.
Daïdha, disait-il, tendre faon des montagnes!
Parfum caché des bois! ta mère et tes compagnes
Te cherchent en criant dans les forêts; pourquoi
Ai-je oublié le ciel pour veiller là sur toi?
C'est ainsi chaque jour : tous les anges mes frères
Plongent au firmament et parcourent les sphères;
Ils m'appellent en vain, moi seul je reste en bas ·
Il n'est plus pour mes yeux de ciel où tu n'es pas!
Pourquoi le roi du sort, ô fille de la femme,

A ton âme en naissant attacha-t-il mon âme?
Pourquoi me tira-t-il de mon heureux néant
A l'heure où tu naquis d'un baiser, belle enfant?
Sœur jumelle de moi! que par un jeu barbare
Tant d'amour réunit, et l'infini sépare!
Oh! sous mes yeux charmés depuis que tu grandis,
Mon destin immortel combien je le maudis!
Combien de fois, tenté par un attrait trop tendre,
Ne pouvant t'élever, je brûlai de descendre,
D'abdiquer ce destin pour t'égaler à moi,
Et de vivre ta vie en mourant comme toi!
Combien de fois ainsi dans mon ciel solitaire,
Lassé de mon bonheur et regrettant la terre,
Ce cri, ce cri d'amour dans mon âme entendu
Sur mes lèvres de feu resta-t-il suspendu!
Fais-moi mourir aussi, Dieu qui la fis mortelle!
Etre homme! quel destin!.. oui, mais être aimé d'el
Mais aimer, être aimé! s'échanger tour à tour!
Ah! l'ange ne sait pas ce que c'est que l'amour!
Etre unique et parfait qui suffit à soi-même!
Non, il ne connaît pas la volupté suprême
De chercher dans un autre un but autre que lui,

Et de ne vivre entier qu'en vivant en autrui !
Il n'a pas comme l'homme au milieu de ses peines
La compensation des détresses humaines,
La sainte faculté de créer en aimant
Un être de lui-même image et complément,
Un être où de deux cœurs que l'amour fond ensemble
L'être se multiplie en un qui leur ressemble !
Oh ! de l'homme divin mystérieuse loi
De ne trouver jamais son tout que hors de soi,
De ne pouvoir aimer qu'en consumant une autre !
Que ce destin sublime est préférable au nôtre,
A cet amour qui n'a dans nous qu'un seul foyer,
Et qui brûle à jamais sans s'y multiplier !

. . . . . . . . . . . . . . .

Jehova, ce soupir est-il donc un blasphème ?
Et moi si malheureux, si seul, est-ce que j'aime ?
Et comment, ô mon Dieu, ne l'aimerais-je pas ?
N'ai-je pas eu toujours les yeux fixés en bas ?
Ne m'as-tu pas donné pour unique spectacle
Ce miracle au-dessus de tout autre miracle,
Cette âme virginale à voir épanouir ?
Ses pas à surveiller, son cœur à réjouir ?

Ses instincts indécis, ses premières pensées
Dans son âme ingénue à peine nuancées,
A tourner de mon souffle en inclinant son cœur
Comme avec son haleine on incline une fleur?
Ne vois je pas son âme à travers sa prunelle
Comme l'on voit son sang sous sa peau qui ruisselle?
Depuis l'heure où sa mère à ses pieds l'étendit,
A son sourire en pleurs fière la suspendit,
Et la pressant des bras à sa blanche mamelle
Vit le jour de ses yeux poindre dans sa prunelle,
Est-il de cette bouche un seul vagissement,
De cette âme naissante un premier mouvement,
Un battement secret de ce cœur qui s'ignore,
Que mon regard n'ait vu naître, germer, éclore,
Avant que leur frisson ait agité sa peau,
Comme je vois ces feux du ciel poindre sous l'eau?
N'ai-je pas tout suivi du regard d'une mère?
D'abord l'impression fugitive, éphémère
De la vie essayant ses organes naissants,
Vague et confuse voix de ce concert de sens;
Puis ces étonnements pleins d'intimes délices,
Du sentiment qui naît voluptueux prémices;

Puis ces élans du cœur qui ne peut s'apaiser
Que sur un cœur de mère, et sous son chaud baiser;
Ces caresses d'instinct qui de l'âme trop tendre
Sur tout ce qu'elle voit cherchent à se répandre,
Et qui sans cause encor mouillait ses yeux de pleurs,
Comme la goutte d'eau pend aux feuilles des fleurs;
Plus tard en grandissant en esprit, à mesure
Que l'âge fait au cœur rayonner la nature,
Ces extases de l'œil et ces ravissements,
Des merveilles de Dieu ces éblouissements,
Cette soif d'aspirer dans son sein Dieu lui-même,
Cette adoration sans savoir qui l'on aime,
Ces chants intérieurs qui s'élèvent des sens,
Que l'abeille et l'enfant bourdonnent sans accents,
Mystérieux clavier de cette âme infinie
Dont sans savoir le sens on entend l'harmonie!
Et maintenant enfin pour mon œil enchanté
O spectacle trop plein d'amère volupté,
Qui fait fondre mon âme, et fascine ma vue!
Voir cette âme d'enfant naïve et toute nue
Palpiter au contact d'un sentiment nouveau,
Comme au bord de son nid l'aile d'un jeune oiseau,

Se pénétrer d'un feu qui cache encor sa flamme,
Rougir de sa pensée en sentant qu'elle est femme,
Exhaler solitaire et rêveuse en soupir
Cet instinct que la nuit ne peut même assoupir;
Au foyer d'un cœur pur concentrer ses tendresses,
De ses yeux, de sa main retenir les caresses,
Rêver sur quel objet ce vague sentiment
S'épandra, de l'amour divin pressentiment!
Chercher à lui donner un nom, une figure,
La recréer cent fois, l'effacer à mesure,
Ne la trouver qu'en songe et pleurer au réveil
Cet idéal amant que dissipe un soleil!
Ah! c'est trop pour un homme et pour un ange même
Voilà ce que je vois, et je doute si j'aime!
Si j'aime! et sans amour serais-je si jaloux
De ses frères rêvant déjà le nom d'époux?
Dans l'oubli de ses sens où le sommeil la plonge,
Prendrais-je tant de soins de lui former un songe?
Et d'y faire apparaître avec des traits humains
Une image de moi que j'orne de mes mains?
Un fantôme idéal dont l'éclat la fascine,
Un frère revêtu de ma splendeur divine,

Afin de dégoûter par ce brûlant portrait
Ses yeux de tout mortel que son cœur rêverait?
Aussi, grâce à ce corps dont je prends l'apparence
Elle voit les mortels avec indifférence,
Et son cœur n'a d'amour que pour ce front charmant
Que mon instinct jaloux lui présente en dormant.
Oh! que devant ses yeux nul autre ne l'efface!
Daïdha! que ne puis-je animer cette glace
Où sous des traits menteurs chaque nuit tu me vois!
Lui souffler mes transports, lui donner une voix
Pour dire à ton oreille, ô fille de la femme,
Des mots du ciel de feu pour embraser ton âme!
Si Dieu me permettait seulement quand tu dors,
Sur mes ailes d'amour d'enlever ce beau corps,
De te bercer au ciel dans cet air où je nage,
D'avoir des sens aussi pour baiser ton visage,
Pour voir à ton réveil éclore dans tes yeux
Un rayon plus vivant que l'aurore des cieux,
Pour toucher ces cheveux dont le réseau te voile,
Plus noirs sur ton cou blanc que la nuit sans étoile!
Respirer sur ta lèvre un souffle suspendu,
Ou comme ce rayon de l'astre descendu

T'enveloppant de jour, de tiédeur, de mystère,
De mon brûlant regard te faire une atmosphère!
Oh ! si, pour te parler, je pouvais seulement
Transfigurer mon être et descendre un moment!!
Mais déchoir de sa race est l'éternelle honte:
Dieu souffre qu'on descende et jamais qu'on remonte
Des anges consumés du même feu que moi
Ont éprouvé, dit-on, cette inflexible loi,
Et, du ciel attirés par les filles des hommes,
N'ont jamais pu d'en-bas remonter où nous sommes!
Dégradés pour toujours d'un sort presque divin,
Condamnés à mourir, à renaître sans fin,
Ces exilés d'en-haut séparés de leurs frères,
Sans avoir son espoir subissant ses misères,
Ne peuvent revenir au rang qu'ils ont quitté
Qu'après avoir mille ans sur ce globe habité,
Et dans un cercle long d'épreuves successives,
Lentement reconquis leurs splendeurs primitives :
Anges devenus hommes, il leur faut à leur tour
D'homme devenir ange!... Oh! pénible retour!
Humiliant exil dans cet enfer des larmes!
Et pourtant ils l'ont fait pour de bien moindres char

Et pourtant, entraîné comme d'un poids fatal,
Moi-même j'ai maudit cent fois mon ciel natal!
Oh! d'amour et d'orgueil furieuse tempête,
Ne t'apaiseras-tu jamais? Charmante tête
Qui dors sans soupçonner mon trouble et mes remords,
Puisque je suis ton rêve, oh! dors, bel enfant, dors!
Et Daïdha dormait, et de ce blanc visage,
La lune repliait son jour sous le feuillage,
Et l'ange dont l'amour perçait l'obscurité
Voyait la sombre nuit luire de sa beauté.

On entendait pourtant dans le sacré silence,
Comme l'écho lointain d'un pas sourd qui s'avance,
Et quelques mots tronqués, parlés à demi-voix,
Semblaient sortir non loin, des profondeurs des bois.
Bientôt répercutés sur les larges troncs sombres,

Des feux intermittents sillonnèrent les ombres,
Semblables aux reflets des livides éclairs,
Qui palpitent aux cieux par la foudre entr'ouverts.
Un homme tout-à-coup se glissant sous leur voûte,
Comme quelqu'un qui cherche et dont l'oreille écoute,
Le corps penché, la tête et la jambe en avant,
Parut; il secouait comme une torche au vent
Le tronc d'un jeune pin fendu jusqu'aux racines,
Dont la flamme en jets bleus dévorait les résines,
Et dont l'éclat funèbre et le foyer dormant
Se rallumaient plus vifs à chaque mouvement;
Aux éblouissements de cette torche informe
Qui semblait peu peser dans cette main énorme,
De l'homme de la nuit le corps livide et bleu
Se dessinait à l'œil sous la couleur du feu.
Aux hommes d'à-présent son corps mâle et robuste
Était ce qu'un grand cèdre est au fragile arbuste;
Les muscles dont les nœuds faisaient gonfler sa peau
S'enlaçaient sur son corps comme au cou du taureau,
Et de ses larges pieds les gigantesques plantes
Écrasaient sous son poids les herbes et les plantes.
On eût dit aux contours solides de sa chair

De durs membres de marbre avec des os de fer.
Ses membres étaient nus ; sa poitrine velue,
D'un affreux ornement épouvantait la vue ;
C'était, avec les poils, la peau d'un léopard,
Dont il avait fendu le col avec son dard,
Pour s'en faire un collier, et dont l'horrible bête
Terrifiait les yeux de sa hideuse tête :
Elle y pendait immense avec ses yeux ardents,
Et sa lèvre sanglante et les dards de ses dents.
Les griffes de devant, comme debout dressées,
Des deux côtés du cou sur l'épaule placées,
Flottaient près de la gueule avec leurs ongles d'or,
Où la fureur semblait les contracter encor.
Le reste de la peau tombant à l'aventure
Se rattachait aux flancs avec une ceinture,
Et les lambeaux tigrés tombaient jusqu'à mi-corps,
En haillon dont les chiens ont déchiré les bords.
Ses cheveux, de son front rejetés en arrière,
Ondoyaient sur son dos en sauvage crinière ;
Son cou les secouait comme fait le lion.
Son visage éclairé d'un sinistre rayon,
Dans ces grands traits communs aux aînés de la terre,

Portait de la beauté le mâle caractère ;
Mais ce regard humain par qui tout œil est beau ,
Ce rayon répandu du céleste flambeau,
Ne l'illuminait pas des reflets de sa flamme :
C'était une beauté de chair et non pas d'âme,
Qu'éclairaient seulement d'instincts vils et puissants ,
Ainsi qu'un jour d'en-bas la lumière des sens.
L'intelligence éteinte y laissait voir sans luttes
Triompher l'appétit et la force des brutes.
Des lèvres et de l'œil le muscle contracté
N'y trahissait que ruse et que férocité.
C'était une superbe et vile créature,
Ayant gardé sa forme et perdu sa nature,
Tels qu'on en voit encor sur la terre aujourd'hui,
Hommes d'os et de chair où jamais Dieu n'a lui !

Un arc retentissant de corne épaisse et noire
Résonnait sur son dos contre un carquois d'ivoire ;
Trois flèches y plongeaient dans leurs tuyaux d'airain.
Il tenait devant lui sa torche d'une main,
Et de l'autre il portait une énorme massue.
Des plis d'un lourd filet, la maille en fer tissue

Pendait de son épaule et semblait en glisser
Comme un filet fermé qu'un pêcheur va lancer.
Il marchait hésitant de clairière en clairière,
Jetant un œil furtif en avant, en arrière,
Étouffant sur le sol le bruit sourd de ses pas,
S'arrêtant quelquefois et se parlant tout bas :
« Les hommes ! disait-il, ô détestables races !
» Je ne me trompais pas ; enfin voilà leurs traces :
» Mes compagnons et moi, sans les trouver jamais,
» Depuis neuf longues nuits nous fouillons ces sommets ;
» Jamais chasseur n'osa monter jusqu'où nous sommes.
» Exécrable métier que d'être chasseur d'hommes !
» Mieux vaut cent fois traquer les lions des déserts,
» Le mamouth dans ses joncs, ou l'aigle dans les airs !
» Mais aussi quel plaisir quand on tient dans sa serre
» Prises au même nid les filles et la mère !
» Mais aussi dans Balbek on nous paie un enfant
» Plus cher que le lion, le tigre ou l'éléphant !
» Ces esclaves humains ont plus d'intelligence ;
» Ils servent mieux l'amour, le plaisir, la vengeance ;
» Et puis l'homme superbe est plus glorifié
» De fouler, disent-ils, son semblable à son pié :

» Il sent mieux sa grandeur devant son esclavage,
» Et jouit en secret d'avilir son image. »

En se parlant ainsi le chasseur approchait
Du corps de Daïdha ; le tronc qui la cachait
En trois pas dépassé lui laissa voir sa proie ;
Son pied qu'il avançait resta levé de joie ;
Il comprit d'un regard le prix de sa beauté.
Flottant entre l'amour et la cupidité,
Il se pencha muet sur sa fraîche figure,
Ecarta doucement du doigt sa chevelure,
Et du front dévoilé parcourant les attraits,
D'un sourire infernal il contempla ses traits ;
Puis frappant ses deux mains en signe de conquête,
Vers sa suite invisible il retourna sa tête,
Et l'on vit accourir au signal triomphant
Six chasseurs comme lui près du corps de l'enfant.

Debout, l'environnant de leur cercle sauvage,
Ils avançaient le front pour mieux voir son visage ;
Et lui, la main à terre et le genou ployé,
Aux lueurs du flambeau par le vent ondoyé,

Leur indiquait d'un geste et d'un coup d'œil féroces
Les merveilles d'amour de ses charmes précoces.
« Chut! ne l'éveillez pas! Voyez, leur disait-il,
» Ces ondes où se noie un délicat profil!
» Ce front où tant de paix sous tant d'amour s'épanche,
» Ces pinceaux de cils noirs frangeant sa peau si blanche!
» Et cette joue en fleurs où le chaste baiser
» D'une mère oserait à peine se poser;
» Et ces lèvres qu'entr'ouvre une suave haleine,
» Laissant compter des dents qui débordent à peine,
» Pareilles dans sa bouche aux gouttes de lait blanc
» Que laisse la mamelle aux lèvres de l'enfant!
» Et ce cou plus moiré que le long cou du cygne,
» Et de ce sein naissant l'harmonieuse ligne,
» Comme sur la fontaine un flot à peine enflé,
» Avant que du matin l'haleine n'ait soufflé!
» Et ces flancs arrondis, et ce cœur que soulève
» Le fantastique amour qui n'approche qu'en rêve;
» Et ces deux beaux pieds blancs aux orteils potelés,
» Pour voler et bondir polis et modelés
» Comme deux cailloux blancs roulés par l'onde amère,
» Et qui tiendraient encor dans la main de sa mère!

» Oh ! qu'encore un printemps ! oh ! qu'encore un été
» Fassent épanouir ces bourgeons de beauté,
» Que le rayon d'amour qui seul mûrit la femme,
» A travers ces cils noirs en épanche la flamme;
» Et les fils de Baal devant ce divin front,
» De désir et d'amour à l'envi se fondront.
» Pour se la disputer que de sang et de larmes!
» Quels trésors dans mes mains couleront pour ses charmes!
» Cent esclaves, amis, ne m'achèteraient pas
» Ce doux philtre animé qui dort là sous mes pas ! »

A cet ardent espoir de l'énorme salaire
Un murmure confus d'envie et de colère
S'éleva dans les cœurs des compagnons jaloux :
« Autant qu'à toi, Nemphid, n'est-elle pas à nous?
» Penses-tu que nos pieds se sont usés neuf lunes
» Pour t'enrichir toi seul de nos rares fortunes? »
— « Scélérats ! dit Nemphid le bras déjà levé,
» Partager avec vous ce que seul j'ai trouvé!... »
Son imprécation expira sur sa bouche.
La troupe s'entendit d'un seul coup d'œil farouche :
Avant que de leurs pieds le superbe géant,

Se fût, pour les parer, dressé sur son séant,
Six masses à la fois sur sa tête lancées
Brisèrent d'un seul coup son crâne et ses pensées ;
Le géant assommé tomba sans mouvement,
De la rage à la mort n'eut qu'un mugissement.
Les racines du sol tremblèrent de sa chute.
Aux éclairs de la torche, aux clameurs de la lutte,
Daïdha réveillée ouvrit les yeux. L'horreur
S'échappa de son âme en un cri de terreur ;
Comme un tronçon dormant de serpent qu'un pied presse,
Du seul effort des nerfs sur lui-même se dresse ;
Au sol qui la portait, sans appuyer la main,
Elle fut sur ses pieds debout d'un bond soudain,
Et, trompant des chasseurs le cercle qu'elle brise,
Entre leurs doigts ouverts glisse comme une brise.
Mais l'un d'eux à l'instant élancé sur ses pas,
Dépliant le filet qui flottait sur son bras,
Prêt à l'atteindre enfin le lance sur sa proie :
En volant dans les airs le filet se déploie,
Et des mailles de fer le treillis étouffant
D'une prison mobile enveloppe l'enfant.
L'horrible bande alors à quelques pas s'arrête,

Ils se rangent assis autour de leur conquête,
Et contemplent d'un œil qui rit de ses remords
L'enfant qui se consume en impuissants efforts!

L'enfant sous le réseau dont le tissu ruisselle
Soulève en vain ses bras pour le secouer d'elle;
Le lourd voile de fer où se brisent ses doigts,
Sur son front écrasé glisse de tout son poids;
Sur son cou renversé, sur sa pliante épaule,
Parmi ses longs cheveux il se mêle et se colle;
Tel qu'un tissu trempé dans le flot écumant,
De son corps torturé suit chaque mouvement,
Roule en bourlet d'acier sur ses pieds qu'il enserre
Plus elle s'y retourne et plus il se resserre,
Et se tordant comme elle en ses nœuds assouplis,
Comme un serpent de fer l'étouffe de ses plis.
La sueur et le sang tachent sa peau meurtrie;
Elle appelle sa mère, elle pleure, elle crie,
Frappe son front des mains; mais les mailles de f
Lui rivent ses cris même et semblent l'étouffer.
Elle cherche à ronger, comme avec des tenailles,
Avec ses dents de lait le nœud sanglant des maille

Mais les mailles en vain dégouttent de son sang.
Pour échapper aux lacs par un bond plus puissant,
Elle roidit son corps, fléchit, se pelotonne;
Et prenant un élan pour un bond de lionne,
Veut en la soulevant dépouiller d'un seul coup
La chemise d'acier qui lui courbe le cou:
Mais plus elle bondit, plus le rets se déplisse,
Dans le réseau glissant son pied s'embrouille et glisse,
Et sous le poids grossi des nœuds multipliés
Tombant près des chasseurs, elle roule à leurs piés.

A ce jeu dont l'horreur eût fait pleurer les anges,
A ce beau corps froissé sous ces horribles langes,
Un rire universel d'atroce volupté
Éclate en longs échos sous les bois répété.
Au supplice ils joignaient la raillerie amère :
« Belle enfant, disait l'un, appelle donc ta mère!
» Qu'elle vienne à ta voix ainsi te voir jouer,
» Et si ces nœuds de fleurs rompent, les renouer! »
Un autre, en ricanant, disait : « Pauvre petite,
» Comme ton front rougit, comme ton cœur palpite;
» Desserre, si tu peux, les bras de cet amant,

» Écarte ses baisers et respire un moment. »
Et celui-là, montrant du doigt son beau visage,
Qui roulait à ses pieds tout en sang : « Quel dommag
» Disait-il, de ternir de poussière et de pleurs
» Ce beau front que bientôt on sèmera de fleurs!
» Pourquoi meurtrir ainsi ces épaules de soie,
» Et cette peau d'enfant que le fer marque et broie,
» Et ce sein virginal, et ces pieds délicats
» Dont des lèvres bientôt viendront baiser les pas!
» Épargne, belle enfant, ces fureurs et ces larmes;
» Sais-tu que chaque effort nous coûte un de tes char
» Que chaque froissement de tes membres meurtris
» Aux yeux des acheteurs nous vole de ton prix! »
Et parcourant de l'œil les noires meurtrissures
Et les gouttes de sang coulant de ses blessures,
Touché par l'avarice, et non par la pitié,
Plaignait ce bloc vivant qu'il remuait du pié.

Daïdha cependant, par la lutte lassée,
Et dans l'étroit réseau toujours plus enlacée,
Usait en vain, pendant ces sarcasmes affreux,
Son dernier désespoir en efforts douloureux.

Ses membres palpitants sous le poids qui la froisse,
Par de sourds soubresauts trahissaient son angoisse;
Puis enfin, de son corps suivant l'épuisement,
Le filet affaissé resta sans mouvement.
Telle aux bords frissonnants du bleu lac Méotide
On voit d'ardents pêcheurs une troupe cupide,
Dans le filet flottant qu'ils lancent de l'esquif,
Ramener sur la grève un beau cygne captif.
L'oiseau voluptueux, couché sur le rivage,
Aux mailles du lacet déchire son plumage,
Voit briller à travers le réseau concerté
Sa mer d'affection, son ciel de liberté;
De ses frères de nid pour rejoindre les bandes
S'efforce d'élargir ses ailes toutes grandes,
Bat des pieds et du col, et du bec et des flancs
L'élastique prison et ses nœuds ruisselants,
Et s'affaissant enfin sous l'essor qui l'accable,
Souille son col de sang et sa plume de sable.



# DEUXIÈME VISION.

## DEUXIÈME VISION.



Or, de ce long supplice invisible témoin,
L'ange de Daïdha, Cédar, n'était pas loin;
Et si ma voix ne peut exprimer son martyre,
Le tien, esprit d'amour! quel mot pourrait le dire?
Arraché par ses cris à son ravissement,
Écrasé de stupeur et d'étourdissement,

Il était demeuré sans regard, sans parole,
Comme un homme qui passe et dont l'âme s'envole.
Avant Daïdha même il avait tout senti;
D'un cœur à l'autre, hélas! tout avait retenti :
Chaque goutte d'horreur des membres de la femme
Avait sué des siens et coulé de son âme.
Il avait vu l'enfant surprise à son sommeil;
Il avait écouté le sinistre conseil;
Il avait entendu quel infâme salaire
De sa virginité les chasseurs comptaient faire,
Et comment des brigands se dépeçaient entre eux
Celle que redoutaient ses regards amoureux!
Il avait espéré que pendant leur dispute
Ses frères reviendraient terminer cette lutte,
Et de leurs bras trompés sauvant leur jeune sœur,
Terrasser à ses pieds l'infâme ravisseur;
Mais quand il avait vu les sept hommes dans l'ombre,
Sur sa trace accourus, multiplier leur nombre,
Et dans les nœuds d'acier, Daïdha, ses amours,
Trébucher et rouler sans espoir de secours,
Et sous le lourd filet sur la terre écrasée,
Se débattre en mêlant son sang à la rosée;

Comme une mère en pleurs dont l'affreux lionceau
Vient d'emporter l'enfant dormant dans son berceau,
Plongeant ses bras fumants sous la dent qui le broie,
Membre à membre en lambeaux lui disputer sa proie,
L'ange par son amour vaincu plus qu'à moitié,
N'avait pu retenir l'élan de sa pitié.
S'oubliant tout entier pour la vierge qu'il aime,
Il s'était à l'instant précipité lui-même;
Le désespoir jaloux qui l'avait surmonté
Avait anéanti toute autre volonté.
Un désir tout-puissant avait changé son être,
Il était devenu ce qu'il eût tremblé d'être,
Et d'un terrestre corps et de sens revêtu,
D'une nature à l'autre il s'était abattu.

Au moment redoutable où changeait sa nature,
Semblable au cri rongeur du remords qui murmure,
Il avait dans son âme entendu retentir
Ce cri : L'arrêt divin n'a point de repentir.
Tombe, tombe à jamais, créature éclipsée !
Périsse ta splendeur jusque dans ta pensée !
Savoure jusqu'au sang le bonheur des humains;

Tu déchires ta gloire avec tes propres mains;
Ta vie au fond du cœur n'aura pas l'espérance,
Tu n'auras pas comme eux la mort pour délivrance.
Au lieu d'une ici-bas tu subiras cent morts,
Dieu te rendra la vie et la terre ton corps,
Tant que tu n'auras pas racheté goutte à goutte
Cette immortalité qu'une femme te coûte!
Mais l'arrêt formidable en tombant entendu,
Avec le souvenir de son destin perdu,
Tout était déjà vague et loin dans sa mémoire.
Il ne lui restait rien de sa première gloire,
Rien du ciel, rien de lui qu'un morne étonnement,
Je ne sais quel instinct et quel pressentiment
Du présent, du passé, de hautes destinées,
Semblables dans son âme aux images innées,
Où l'homme rencontrant un objet imprévu
Reconnaît d'un coup d'œil ce qu'il n'a jamais vu.

Or, en transfigurant son invisible image,
L'ange avait pris d'instinct la forme et le visage
De cet être idéal dont l'apparition
Hantait de Daïdha l'imagination,

Quand dans la tendre extase où le sommeil la plonge
Son angélique amour la visitait en songe :
C'était l'homme toujours, mais sous des traits humains,
L'homme enfant tel que Dieu le pétrit de ses mains;
Ame visible aux yeux, ravissant phénomène,
Où l'esprit transparent sous l'enveloppe humaine,
Elevant la matière à sa sublimité,
L'empreint d'intelligence et l'orne de beauté,
Et de sa sympathie en s'échauffant lui-même
De l'amour qu'il ressent pénètre ce qu'il aime!
Il semblait que la vie eût mesuré ses jours
A ceux de cette enfant ses divines amours :
Seulement par ses traits son jeune et beau visage
Révélait quelque chose au-dessus de cet âge;
Et quoique dans sa fleur sa précoce beauté
Approchait un peu plus de sa maturité,
Son regard doux nageait dans un azur moins pâle,
Sa lèvre gracieuse avait un pli plus mâle,
Les boucles d'or bruni de ses épais cheveux
Roulaient en flots plus courts sur un cou plus nerveux;
Sa taille dépassait d'une demi-stature
Celle de la charmante et frêle créature;

Ses membres arrondis, mais où des muscles forts
Trahissaient sous la chair la vigueur de son corps,
Sans aucun poids, d'un port majestueux et libre
Posaient sur le gazon dans un juste équilibre,
Ainsi qu'un dieu sorti du ciseau du sculpteur
Dont le pied porte seul toute la pesanteur !

C'était derrière un tronc de cèdre épais et sombre
Que l'ange ainsi s'était transfiguré dans l'ombre,
Et que dans un premier et long étonnement,
Inconnu de lui-même, il doutait un moment.
Sa chute avait brisé les fils de ses pensées
Dans son âme nouvelle éparses, effacées;
Mais l'élan qui l'avait précipité du ciel
Bouleversait encor son cœur matériel.
Sans savoir d'où venait l'instinct involontaire,
L'amour conçu là-haut le suivait sur la terre.
Tel au fond du sépulcre où son visage dort,
L'homme atteint par la foudre et frappé par la mort,
Du dernier sentiment où l'âme s'est éteinte
Garde encor sur ses traits l'ineffaçable empreinte.

En voyant cet enfant d'ineffable beauté
Battre de son sein nu le sol ensanglanté,
Et ces hommes riants d'une stupide joie
Qui se baissaient déjà pour emporter leur proie,
Sans rempart que son cœur, sans armes que sa main,
De l'ombre qui le cache il s'élance soudain,
Entre eux et Daïdha fond comme la tempête.
Faisant comme un bélier un levier de sa tête,
Au creux de la poitrine il en frappe d'un bond
Le premier des géants ; sous le choc de son front,
De ses poumons broyés la cavité sonore
Gémit comme un tronc creux d'if ou de sycomore :
L'haleine qu'il cherchait manque au sein du géant,
Sa masse en chancelant fléchit de son séant,
Perd l'équilibre et tombe, et, roulant en arrière,
De ses yeux convulsifs cherche en vain la lumière.
Les cinq autres, frappés de surprise et d'horreur,
Reculent quelques pas ; leur commune terreur
Multiplie un seul homme en armée à leurs vues.
Pour protéger leur vie ils lèvent leurs massues ;
Mais certains du triomphe, ils reviennent sur lui,
Regagnent d'un élan le terrain qu'ils ont fui,

Et fondant à la fois sur l'unique adversaire,
Leur cercle menaçant l'entoure et le resserre.
Il les voit sans pâlir, et de son bras tendu
Saisissant par les pieds le cadavre étendu,
Il le fait tournoyer sur lui comme une épée :
De sa massue humaine à chaque tour frappée,
La troupe homme par homme en un clin d'œil s'abat.
La forêt retentit de l'horrible combat;
La tête du géant, comme une lourde masse,
Broie en éclats les os des crânes qu'il terrasse;
Leur cervelle en lambeaux sur ses pieds rejaillit;
Quatre ont mordu le sol, mais son bras défaillit,
Et l'arme trop pesante, au cinquième adressée,
Trompe, en manquant le but, la main qui l'a lancée :
C'était Djezyd, le seul survivant à ses coups,
Le seul, mais à lui seul plus terrible qu'eux tous.
Saisissant du terrain la prompte intelligence,
Son coup d'œil lui promet sa proie et sa vengeance.
Au moment où le pied lui glisse dans le sang,
Sur le vainqueur lassé d'un grand bond s'élançant,
De ses bras à ses bras, flancs à flancs il l'enlace,
L'étouffe de son poids, l'écrase de sa masse,

Et comme un tigre à l'os qu'il ne peut plus lâcher,
Emporte avec ses dents de grands lambeaux de chair.
Chair à chair, cœur à cœur, et poitrine à poitrine,
Comme deux troncs voisins que le vent déracine
Enlaçant aux rameaux leurs rameaux confondus,
L'un sur l'autre appuyés, demeurent suspendus;
Les deux rivaux, du front se buttant dans la lutte,
Se soutiennent l'un l'autre et retardent leur chute.
On entendait crier leurs muscles et leurs os;
Leur sueur inondait leurs membres à grands flots;
Et les halètements de leurs fortes haleines
Sortaient comme le bruit des grands vents dans les chênes.
Enfin plus lourd, plus fort que son jeune ennemi,
Djezyd, du sol manquant le soulève à demi;
Et quand il sent ses pieds détachés de leur base,
Se précipite à terre et de son poids l'écrase:
L'un à l'autre incrustés, ils tombent d'un seul bloc;
La terre, sous leurs corps, sonne et tremble du choc.
Sous le poids de Djezyd, dont la masse l'accable,
L'enfant du ciel roidit ses muscles comme un câble;
Mais ne pouvant jamais se dégager de lui,
D'une épaule, sur terre, il prend un point d'appui,

Le serre étroitement des nœuds de sa colère.
Il s'imprime à lui-même un élan circulaire;
Avec son corps qui roule entraîne l'autre corps;
La pente du terrain seconde ses efforts :
Ils roulent confondus jusqu'au vert précipice,
Où sur le lit des eaux le sol se penche et glisse;
Et tous deux à la fois, dans le flot écumant,
Ils tombent embrassés : mortel embrassement,
Où, du dernier soupir ne s'enviant que l'heure,
Chacun d'eux veut mourir pourvu que l'autre meure!
Qui comprendra l'horreur de ce combat nouveau,
Dans l'ombre de la mort, sous le linceul de l'eau,
Où des deux combattants l'inextinguible rage
Empêchait son rival de mordre le rivage;
Et pour précipiter son suprême moment,
Soi-même s'étouffait sous l'humide élément?
L'abîme en connut seul l'horrible alternative,
Et l'onde bouillonnante en submergea sa rive.
Enfin dans ces efforts de Dieu seul aperçus,
Le jeune homme reprit un moment le dessus;
Au niveau du flot sombre il releva son buste;
Pressant un corps dans l'eau sous son genou robuste,

Ouvrant de ses deux mains la mâchoire au géant,
Il fit jusqu'à la gorge entrer le flot béant;
Et bientôt, remontant du fond à la surface,
Un cadavre flottant en obscurcit la glace.
Ses traits morts respiraient la rage et la terreur,
Et le rayon des nuits s'en écartait d'horreur!

Tout ruisselant des flots et du sang qui l'inonde,
Le vainqueur déchiré sort à grands pas de l'onde,
Et plein du même instinct dont l'éclair le guida,
Sans étancher son sang revole à Daïdha.
Pour briser le filet il se penche sur elle;
L'enfant, témoin et prix de la lutte mortelle,
Avait suivi des yeux et secondé du cœur
L'effort désespéré de son libérateur.
Cet être reconnu par sa vague mémoire,
Brillait de sa beauté moins que de sa victoire;
Et bien qu'elle ignorât sur elle son dessein,
Elle pressait ses bras, se collait sur son sein,
Comme si par instinct sa tendre confiance
De son amour céleste eût eu la conscience.
Quand il eut soulevé les longs plis des réseaux

Et des mailles de fer déroulé les anneaux,
Tout tremblant de froisser sous les nœuds qu'il déploie
Ses membres délicats ou ses cheveux de soie,
A ses pieds que du front elle allait essuyer,
Daïdha se jetant voulait balbutier
A travers ses baisers son cri de délivrance,
Quand un nom tout-à-coup de mille voix s'élance:
« Daïdha! Daïdha! c'est elle, la voici! »
L'aube au ciel rougissait le nuage éclairci,
Et de tous les sentiers descendant des montagnes,
On voyait accourir ses frères, ses compagnes,
Qui la cherchaient dans l'ombre en lui tendant les bras.
Sa mère les guidait en devançant leurs pas;
Daïdha l'aperçut et bondissant vers elle,
Colla de cent baisers la lèvre maternelle.
Oh! qui dira jamais le transport étouffant
Dont la sauvage mère étreignit son enfant?
Et les convulsions de ce bras qui la presse,
Et ces élans d'amour et ces bonds de tigresse,
Quand elle vit ce sang sur ces membres meurtris?
La féroce tribu fut l'écho de ses cris;
Et se précipitant sur l'inconnu céleste,

Crut voir le meurtrier et l'immolait du geste :
Mais Daïdha courant entre la foule et lui,
Et prenant par la main son sauveur, son appui,
Montre de l'œil, du doigt, à la foule tremblante
Les sept corps des géants jonchant l'herbe sanglante.
Ils mesurent du pas ces cadavres affreux,
Lèvent les yeux au ciel et se parlent entre eux,
Comme si leur esprit se refusait à croire
Qu'un mortel eût suffi seul à cette victoire.
Ils se rangent muets près de l'heureuse enfant,
Qui leur fait de ces morts le récit triomphant.
Le merveilleux combat passe de bouche en bouche ;
Autour de l'étranger on se presse, on le touche,
On l'entraîne en triomphe à travers les forêts,
Comme un frère de plus jusqu'aux antres secrets,
Où la tribu nomade a creusé ses asiles
Pour fuir la servitude et les travaux des villes ;
Et les vieillards assis sous l'arbre du conseil,
Pour parler et juger devancent le soleil.

Or, en ces temps, mon fils, des choses primitives,
Les enfants de Caïn, familles fugitives,

Vivant comme la brute éparses dans les bois,
N'avaient point inventé le pouvoir ou les lois.
Les lois n'étaient alors que ces instincts sublimes
Qui font vibrer en nous nos sentiments intimes;
Sons vagues et confus que rendait au hasard
L'âme humaine instrument sans règles et sans art,
Avant que la sagesse, éclairant nos oreilles,
Eût, pour un chant divin, accordé ses merveilles.
Le pouvoir n'était rien que la paternité,
De la vie et du temps la sainte autorité,
Dont l'âge décernait l'évidente puissance,
Et pour qui l'habitude était l'obéissance.
Quand la famille humaine en rameaux s'étendait,
Le conseil des vieillards au père succédait;
Du destin des tribus séculaires arbitres,
Ils régnaient sans couronne, et gouvernaient sans titres;
Leur parole écoutée était leurs seules lois:
On respectait le temps qui parlait par leurs voix.
Mais à leur tribu seule ils devaient la justice,
L'ignorance livrait le reste à leur caprice:
Tout ce qui n'était pas du sang de leurs aïeux,
Profanes, n'avaient plus titre d'homme à leurs yeux.

Ennemis éternels des races étrangères,
Leur brutale équité se bornait à leurs frères :
Pareils dans leur démence aux peuples d'aujourd'hui,
Qui ne voient l'univers qu'où leur soleil a lui,
Proscrivent de leurs droits des nations entières,
Et pensent que de Dieu l'amour a des frontières.
Quand ils les surprenaient, ils livraient sans remord
La mère à l'esclavage et le père à la mort;
Et les enfants, proscrits même avant que de naître,
Croissaient dans la tribu pour y servir un maître.
Mais au-dessus des chefs, le vent des passions
Déchaînait quelquefois le feu des factions :
Pour le choix des troupeaux, des butins, des épouses,
La colère excitait des tempêtes jalouses ;
Divisant la famille en partis inhumains,
Le pouvoir indécis flottait de mains en mains,
Jusqu'à ce que d'un chef l'heureuse tyrannie
Asservît à son tour sa race à son génie.
Ainsi vivait errante aux sommets du Sannyr
La sauvage tribu, famille de Phayr.

Phayr avait vécu presque l'âge des chênes

Sans avoir jamais vu les merveilles humaines
Que les enfants d'Abel et leur postérité
Avaient multiplié dans le monde habité.
Je ne sais quel instinct venu de père en père
Le poussait à rester voyageur sur la terre:
Soit que du sang d'Abel par leur main répandu
Le cri vengeur par eux fût encore entendu;
Soit qu'un féroce attrait nourri par l'habitude
Les chassât dans les monts et dans la solitude,
Et qu'ils crussent que l'homme en fondant la maison
De son indépendance élevait la prison.
Des rejetons vivants, comme des glands sans nombre,
Etaient sortis de lui pour grandir sous son ombre;
Mais arrachés de terre ou par la mort fauchés,
De sa tribu proscrite ils étaient retranchés:
Les uns avaient péri dans ces terribles luttes
Qu'ils joutaient dans les bois avec les rois des brutes,
Sous la griffe du tigre ou l'ongle des lions;
D'autres s'étaient enfuis dans leurs rébellions;
Traqués par les châsseurs jusque dans leurs asiles,
Plusieurs traînés captifs par les enfants des villes,
Esclaves attelés traînaient de lourds fardeaux,

Ou, le frein dans les dents, leurs maîtres sur leur dos,
Des derniers animaux rendaient les vils services,
Tandis que leurs enfants les servaient dans leurs vices.
Sept fils d'âge inégal et les fils de leurs fils,
Et leurs femmes au sein portant leurs tendres fruits,
Et le superbe essaim de dix vierges leurs filles,
Restaient seuls au vieillard d'innombrables familles;
Et ses yeux, en comptant sa race, pouvaient voir
Dans leurs rangs décimés décroître son espoir.
Sa raison chancelait sous le fardeau de l'âge;
Son pouvoir du passé n'était plus que l'image;
Ses fils se disputant ce pouvoir emprunté,
S'arrachaient sous son nom sa feinte autorité:
D'un respect apparent ils couvraient leur puissance,
Et ce qui lui gardait un peu d'obéissance
C'était moins du passé le tendre souvenir,
Le droit sacerdotal de maudire ou bénir,
Que le droit de régler le destin des familles,
Aux fils de la tribu de décerner les filles.
Car le bien, le seul cher et le seul disputé,
C'était, chez ces enfants du désert, la beauté!

Or, Phayr sous ses yeux voyait lui-même éclore
Cette fleur des déserts dont le parfum dévore.
Il avait depuis peu couché dans le tombeau
Le dernier de ses fils, hélas! et le plus beau :
Ségar était son nom; depuis moins d'une année
Une épouse à ses flancs avait été donnée,
Et l'oiseau qui roucoule enviait leurs amours
Quand la flèche d'Ischar avait tranché ses jours.
Phayr, dont cet enfant consolait la vieillesse,
Noya depuis ce coup ses yeux dans la tristesse.
Selon les vieilles mœurs, vieillard il avait pris
Pour épouse Selma, la veuve de son fils;
Comme de l'arbre d'or que la tempête cueille,
Quand la tige est coupée, on ramasse la feuille.
Selma, qui dormait chaste à côté du vieillard,
Mit au monde son fruit, hélas! venu trop tard
Pour tendre ses bras blancs et sourire à son père,
Mais tout semblable au moins aux songes de sa mère.
Cette fille d'amour et de mort, Daïdha,
Cette enfant qu'en naissant l'œil de pleurs regarda,
Croissait depuis douze ans, fleur des nuits, dont les larmes
En arrosant le front multipliaient les charmes!

Et chacun des sept chefs espérait pour son fils
De son obéissance un si ravissant prix ;
Et chacun de leurs fils, quand il rêvait de femme,
Voyait de Daïdha les yeux bleus dans son âme !

La rougeur de l'enfant sur son beau front vermeil,
Daïdha s'avança vers l'arbre du conseil,
En tenant une main dans la main de sa mère,
Et de l'autre menant l'étranger comme un frère,
L'étranger, que des yeux amoureux ou jaloux
De toute part déjà regardaient en dessous.
Le vieillard, en voyant ce sang souiller ses charmes,
A travers ses cils blancs laisse filtrer deux larmes,
Et, pressant sur son cœur ses membres délicats,
Met son front sur son front et ses bras sur ses bras ;
Tandis que Daïdha, qui sur son cou se penche,
Mord de baisers secrets sa chevelure blanche.
Puis le vieillard levant ses yeux sur l'étranger :
« Toi qui sus la sauver, dit-il, et la venger,
» De quelque nom caché que ta race se nomme,
» Qu'une femme en ses flancs t'ait porté comme un homme,
» Ou que sous forme humaine apparu sur ces bords

» La foudre soit ton âme et le fer soit ton corps,
» Lis dans nos cœurs ouverts notre reconnaissance!
» Ne crains pas de lever la tête en ma présence;
» Entre ton cœur et nous ce jour vengeur a mis
» Le sang sept fois versé de nos vils ennemis;
» Que ce sang dont par toi l'herbe fut arrosée
» Sur ta tête sept fois redescende en rosée!
» Pour te payer le prix qu'on doit à ta vertu
» De nos bras, de nos cœurs, parle, qu'espères-tu?
» Mais dis-nous avant tout si tu viens de la nue?
» Ou d'une race humaine à nos cieux inconnue?
» Ou si quelque adultère à son neuvième mois
» Loin d'un époux trompé t'allaita dans les bois?
» Quel que soit son forfait, sa faute soit bénie!
» Ta naissance l'absout de son ignominie.
» Parle donc! apprends-nous ta merveille et ton nom;
» Que de ton âme enfin la nôtre entende un son! »
Il se tut; le jeune homme attentif, en silence,
Des accents du vieillard écoutait la cadence,
Et semblait suivre en l'air avec attention
Des sons qu'il entendait chaque vibration,
Comme si la parole était une merveille

Dont chaque son portait un coup à son oreille;
Puis essayant lui-même un accent modulé,
Ne proféra qu'un son vague, inarticulé,
Semblable au bégaiement qu'en essayant son âme,
Imite un tendre enfant des lèvres de la femme.
Chaque chef à son tour l'interrogeait en vain :
Il comprenait de l'œil, les yeux, le front, la main;
Mais les mots à ses sens n'étaient que des murmures.
La stupeur se peignait sur toutes les figures;
Et depuis le vieillard jusques à Daïdha,
Dans un trouble muet chacun se regarda.
Le second des enfants de Phayr, dit : « Mes frères,
» Cet homme et cette nuit sont remplis de mystères.
» Notre premier devoir, c'est d'ôter le danger :
» Souvenons-nous des lois, et tuons l'étranger. »

Ainsi parla Jéphyr; une honte unanime
Monta sur tous les fronts comme le sang d'un crime.
« Le tuer ! » s'écria la foule, et Daïdha
Pressa sa main plus fort et de pleurs l'inonda !
« Le tuer ! » d'un enfant s'écria chaque mère.
« Eh bien, reprit Jéphyr, que voulez-vous en faire ?

» Quel est cet inconnu, dites, le savez-vous?
» Pourriez-vous sans péril renvoyer loin de nous
» Un hôte que d'un sang ennemi Dieu fit naître,
» Qui connaît notre trace, et qui, vendu peut-être
» Aux éternels bourreaux des enfants de Phayr,
» N'a paru nous sauver que pour mieux nous trahir?
» Ou bien si vous gardez libre dans notre race
» Cet enfant dont l'œil tue et dont le cœur terrasse,
» Cet homme dont les bras sur vous seront levés,
» N'est-ce pas un tyran que vous vous réservez?
» Faudra-t-il obéir au fils des étrangères?
» Faudra-t-il lui donner les filles de nos pères?
» Afin qu'un germe impur, dans nos veines admis,
» Mette aux cœurs de nos fils le sang des ennemis!
» Et qu'en nos propres seins, rivales éternelles,
» Des races de lions se combattent entre elles!
» Non! répandons sur l'heure, en détournant les yeux,
» Le sang qui souillerait l'âme de nos aïeux. »
Namphi, Salem, Jorad, du regard approuvèrent;
Mais des femmes sur eux les clameurs s'élevèrent;
Et Saïd, en secret conseillé par Selma,
Prévoyant la tempête, en ces mots la calma:

« A qui parle de mort, honte sur sa pensée !
» De sang pour notre cause une goutte versée,
» Ce sang de l'étranger que notre terre a bu
» Doit consacrer le reste aux yeux de la tribu :
» De ce sang à nos fils Dieu demanderait compte,
» Leur signe serait meurtre et leur nom serait honte !
» Cependant devons-nous livrer imprudemment
» Le salut de Phayr à son entraînement ?
» Libre il serait danger, et mort il serait crime.
» Qu'il vive ! mais, de peur que sa main nous opprime,
» Ou qu'il suive nos pas pour mieux les révéler,
» Ou qu'aux nôtres sa race ose un jour se mêler,
» Qu'il vive ! mais esclave au milieu des esclaves. »
»— Oui, qu'il vive ! qu'il vive ! Apportez les entraves, »
Crie en frappant des mains tout le peuple à la fois.
« Des fardeaux de Phayr il portera le poids.
» Il combattra pour nous ; de son fortuné maître,
» Sans crainte des lions les troupeaux iront paître ;
» Et du père aux enfants il sera dans Sannyr
» Le tronc et le rocher des enfants de Phayr. »

Les sept chefs à ce cri se lèvent, et la foule

En vagues autour d'eux flotte comme une houle.
On apporte à leurs pieds le honteux instrument,
Des esclaves d'alors torture et vêtement :
La cruauté de l'homme, en supplices féconde,
Les avait inventés dès l'enfance du monde;
Seulement, dépourvu de ses arts d'aujourd'hui,
L'instrument en était barbare comme lui.
Des pasteurs du Liban la race encor sauvage,
Des métaux assouplis ignorait tout usage;
Et les maîtres encor n'avaient pas inventé
Le fer, cet ennemi de toute liberté !
Des liens de feuillage enchaînaient les esclaves,
Comme aujourd'hui le joug des bœufs; et les entraves
N'étaient qu'une liane où pour passer le cou
Le maître en la tressant laissait un large trou.
Lorsque dans ce carcan la tête était entrée,
Par un nœud éternel la liane serrée
Enfermait aussi bien qu'un carreau de métal
L'homme déshonoré dans le collier fatal.
Pour empêcher les mains d'élargir l'ouverture,
Un autre nœud liait le coude à la ceinture;
De sorte que l'esclave, avec ses avant-bras

N'avait de tout le corps de libre que ses pas,
Qu'on pouvait l'avilir au plus indigne usage
Sans craindre contre soi sa force ni sa rage,
Et que pour se nourrir ou se désaltérer
Il lui fallait, ô honte, à terre se vautrer,
Et prendre avec les dents les viles nourritures
Que l'homme repu jette aux viles créatures.

Quand Jephyr et Segor, tout prêts à le lier,
Posèrent sur son cou leurs mains pour le plier,
A l'aspect d'un esclave, hélas ! son triste emblème,
Il comprit d'un regard leur dessein sur lui-même ;
Et secouant du bras les chefs qu'il renversa,
Sous son genou courbé tous deux les terrassa.
La foule, s'écartant autour du jeune athlète,
Élargit de terreur son enceinte muette;
Et Daïdha comme elle avec horreur fuyant,
Dans les bras de Selma s'abritait en criant.
Mais Cédar, c'est ainsi que du lieu de sa gloire
La foule avait nommé l'enfant par sa victoire,
Cédar la voyant fuir et pleurer, son esprit
A ces signes d'effroi d'un coup d'œil la comprit ;

Et ramassant lui-même avec dédain à terre
Les liens qu'il avait foulés dans sa colère,
Il les porta soumis aux pieds de Daïdha ;
Il abaissa son cou sous sa main qu'il guida,
Et semblable au lion dont l'enfant qu'il caresse
Adoucit l'œil de sang en regard de tendresse,
Il laissa sans frémir, de son corps garrotté,
Humilier la force avec la liberté,
Et suivit, humble et doux, la douce jeune fille
Qui le menait en laisse au roi de la famille.
Là, sur l'herbe accroupi, ses deux mains sur son front,
La femme et le vieillard l'attachèrent au tronc ;
Et des vils animaux disputant la pâture,
Les glands tombés pour eux furent sa nourriture.



# TROISIÈME VISION.

## TROISIÈME VISION.

Or, les chefs rassemblés dirent le lendemain :
« Les chasseurs de ces monts ont tenté le chemin ;
» Ne voyant plus en bas leurs sept fils reparaître,
» Plus nombreux et plus forts ils monteront peut-être.
» La place où, sous les bois, ont brouté nos chameaux,
» Les fruits dont notre main dépouilla les rameaux

» Leur montreraient la terre où nos dieux nous font vivre;
» Fuyons si loin, si loin, qu'ils ne puissent nous suivre.
» Le soleil, qui, des cieux, descend de mois en mois,
» N'attiédit plus assez l'air élevé des bois;
» Descendons avec lui sur les bords de l'Oronte,
» Et, cachés dans son lit, attendons qu'il remonte. »

Et les pasteurs, chantant le signal des départs,
Rassemblaient les troupeaux dans les herbes épars :
C'était la chèvre errante aux flancs des précipices,
L'onagre patient, les fécondes génisses.
La brebis dont la laine amollit le repos,
Le chien qui veille l'homme et commande aux troupeaux,
L'éléphant presque humain, les plaintives chamelles
Qui laissent les enfants épuiser leurs mamelles;
Et les oiseaux privés, dont le chant entendu
Avertit l'homme à jeun du fruit qu'il ont pondu,
Attirés par l'instinct des amitiés humaines,
Accompagnaient ses pas, sur les monts, dans les plaines,
Comme si le désir de la société
Eût compensé pour eux même la liberté!
C'étaient des amitiés lointaines inconnues :

Le cygne, en escadron, suivait du haut des nues;
L'hirondelle, quittant les rebords du rocher,
Venait, de halte en halte, aux tentes se percher.
Ils retrouvaient, près d'eux, au terme des voyages,
Les mêmes voix dans l'air et les mêmes plumages;
Tant ces doux animaux, pleins de l'instinct d'amour,
Se souvenaient encor des lois du premier jour.

Trouvant partout des fruits et partout leurs demeures,
Chaque jour, en chantant, ils marchaient quelques heures,
Confiant, pour la route, au dos des éléphants,
Les images des dieux, les femmes, les enfants;
Et chargeant des fardeaux les chameaux et les ânes,
Ils serpentaient, à l'ombre, en longues caravanes;
Et les gorges de l'onde et les dômes des bois,
De leur silence émus, tressaillaient à leurs voix.

Cédar, chargé du poids de ses lourdes entraves,
Suivait mêlé lui-même au troupeau des esclaves,
Et, cherchant Daïdha de l'œil parmi ses sœurs,
Arrosait, sur ses pas, l'herbe de ses sueurs.
Ils marchèrent ainsi pendant neuf fois neuf lunes,

Tantôt sur ces sillons, que l'onde élève en dunes
Aux bords grondant des mers, dont les flots à leurs yeux,
Dans un lointain confus, semblaient s'unir aux cieux;
Tantôt dans des vallons aux falaises profondes
Que des fleuves sans nom remplissaient de leurs ondes.
Ne sachant pas encor l'art de les traverser,
Ils remontaient leurs flots au ciel pour les passer.
Enfin des monts boisés les pentes descendirent,
Sur un libre horizon leurs regards s'étendirent,
Et l'Oronte aussi bleu qu'un firmament du soir
Épancha sous leurs pieds son radieux miroir.

Il coulait sous un cap dont les grottes profondes
Grossissaient par l'écho les plaintes de ses ondes;
A ces antres voilés de mousse d'églantiers,
Les gazons dessinaient de faciles sentiers,
Et le sable lavé par le fleuve limpide,
squ'à ses bleus contours glissait de ride en ride.
La tribu salua du regard et des cris,
De ces antres secrets les antiques abris
Creusés dans ces rochers par les mains de leurs pères,
Tout pleins de souvenirs, de récits, de mystères,

Où les fils de Phayr avaient reçu le jour,
Où les mères avaient porté leurs fruits d'amour,
Où les vierges avaient changé leurs noms de femmes,
Où l'image des morts errait avec leurs âmes.
Chaque père guidait sa tribu vers le sien.
Le chameau, l'éléphant, l'âne, même le chien,
Au site accoutumé semblant se reconnaître,
S'arrêtaient à l'entrée en devançant leur maître.

Après avoir à terre étendu les fardeaux,
La tribu dispersée accourut aux tombeaux.
C'était un monticule, ou quelqu'énorme pierre,
Ou quelque tronc couché d'arbre couvert de lierre,
Qui marquaient sur la terre à la postérité
Le lieu des souvenirs par une âme habité.
Chacun en revenant des lointaines contrées
Accourait embrasser ces mémoires sacrées,
Et semblable à quelqu'un qui parle du dehors,
Collait sa bouche au sol et parlait à ses morts.

Une femme disait à l'âme de son père :
« O père ! l'eau des yeux coule-t-elle sous terre ?

» Est-elle donc là-bas amère autant qu'ici ?
» Combien j'en ai versé si loin ! Mais me voici.
» Que de rameaux des bois sont tombés dans les ondes !
» Que d'esprits sont allés visiter d'autres mondes !
» Ce qui s'est fait depuis que tu n'es remonté,
» Ceux qui sont descendus te l'ont-ils raconté ?
» Les flèches des géants ont sifflé sur nos têtes ;
» Nous avons habité sur le mont des tempêtes ;
» Selma, dans ces combats, a perdu son époux.
» Un homme sans parole est venu parmi nous,
» Les chasseurs sous sa main se renversent et meurent ;
» Les filles de Phayr le regardent et pleurent ;
» De leurs dons les plus chers nos dieux nous ont bénis,
» Nous revenons des bois les mains pleines de nids.
» Léa, ton doux regard et ta petite fille,
» Les chasseurs l'ont ravie enfant à sa famille.
» Long-temps au fond des bois on l'entendit crier :
» Ses cheveux n'ont servi, père, qu'à la lier !
» Et moi, j'ai mis au monde un fils et sa jumelle,
» Leurs blanches dents déjà me mordent la mamelle.
» Dans les yeux de l'enfant aussi noirs que la nuit,
» Mon souvenir croit voir ton amour qui me suit !

» Regarde, il est couché près de moi sur la feuille,
» Arrachant de ses doigts ton herbe qu'il effeuille,
» Il essuie étonné ma joue avec sa main;
» Nomme-le par son nom pour qu'il vienne demain. »

Non loin de là pressant un tertre de pelouse,
A l'ombre de sa fille ainsi parlait l'épouse:
« Adda, fleur de mon sein, larme du cœur, c'est moi!
» Les hommes de dessous furent jaloux de toi,
» Ils te firent tomber dans l'envieuse couche
» Avant que mon doux lait fût tari sur ta bouche.
» Oh! dis-moi, redis-moi quel lait bois-tu là-bas?
» Quelle mère en chantant te berce sur les bras?
» De quel nom, mon Adda, plus doux t'appelle-t-elle?
» Dis-le-moi pour qu'aussi de deux noms je t'appelle!
» Pour qu'en venant la nuit parler à ton gazon,
» Tu ne te trompes pas et réponde à ton nom!
» Enfant, as-tu grandi sous l'herbe où tu reposes?
» Les enfants de la mort te tressent-ils des roses?
» Des grains rouges des bois te font-ils un collier?
» Il me semble parfois que je t'entends crier.
» J'ouvre mes bras la nuit, ma fille, pour te prendre!

» Car l'époux de mes nuits, hélas! a beau suspendre
» Tes frères à mon cou pour m'y faire penser,
» Des deux yeux de mon âme il ne peut t'effacer!
» Je suis l'oiseau plaintif à l'aile bleue et blanche
» Dont le courant du fleuve, en secouant la branche,
» A fait tomber du nid et roulé dans les flots
» Un petit, le premier de la couvée éclos :
» Il a beau réchauffer les autres sous sa plume,
» Du seul qu'il a perdu le souci le consume,
» Et tout le jour il crie et regarde dans l'eau
» Et porte sa becquée à son petit oiseau. »

Ainsi parlaient aux morts les hommes et les femmes,
En couvrant leurs gazons de présents pour leurs âmes.
Leurs pas se détachant lentement de ces lieux,
Semblaient s'incorporer à ce sol des aïeux.
Tant, peut sur les humains la mémoire chérie!
C'est la cendre des morts qui créa la patrie.

Après avoir ainsi versé l'eau de leurs cœurs,
Chacun tira ses dieux de leurs arches de fleurs,
Et les plaçant au seuil de ces antres sauvages,

Les pria d'habiter et d'aimer ces rivages.
C'étaient de vils objets où l'adoration
Profanait la pensée et la création :
Des plantes, des cailloux, des écorces bizarres,
Du lit séché des flots des coquillages rares ;
Tout ce qui séduit l'œil et fixe le regard,
Ce qu'accouple un vain songe ou présente un hasard ;
Du besoin d'adorer, d'espérer et de craindre
Vil assouvissement que l'homme aime à se feindre.
Chacun avait le sien aux autres préféré,
Qu'on troquait, qu'on vendait, qu'on brisait à son gré,
A qui l'on prodiguait le respect ou l'insulte
Selon que le hasard vérifiait le culte.
C'était à qui d'eux tous adorerait le mieux.
Mais les esclaves seuls n'avaient jamais de dieux !
Leur main eût profané des idoles immondes,
La malédiction leur fermait les deux mondes !
Et sur les dieux volés si leur main s'étendait,
Sous mille bras levés la loi les lapidait.

Quand il eut du retour accompli les mystères,
Et rallumé le feu dans la cendre des pères,

Tout le peuple pasteur, à l'abri des méchants,
Sur les rives du fleuve et sur les prés penchants
Se répandit en paix, comme une ruche pleine
Se répand sur les fleurs autour d'une fontaine;
Et ses jours s'écoulaient l'un à l'autre pareils,
Et quelques vieillards seuls en comptaient les soleils.

Les esclaves, la nuit, liés au tronc d'un hêtre,
Allaient paître, le jour, les troupeaux de leur maître,
Et, de peur des lions, les rassemblant en un,
Passaient leur dure vie à pleurer en commun :
Les uns se racontaient à quel vil prix vendue,
Leur liberté natale avait été perdue ;
D'autres se souvenaient comment, leur père mort,
Leur mère en servitude était tombée au sort,
Et, captive au milieu des brebis et des chèvres,
D'un lait trempé de pleurs avait nourri leurs lèvres.
Ceux-là montraient du doigt sur leurs membres flétris
Les sillons noirs du fouet qui les avait meurtris;
Ceux-ci leurs bras liés et dont la ligature
Dans les veines avait tari la nourriture;
Et s'épiant l'un l'autre afin de se trahir,

Ne conservaient d'humain que le cœur pour haïr !
Tous regardaient Cédar avec un œil d'envie,
Et de son infortune ils consolaient leur vie.
Lui, pourtant sans parole et ne comprenant pas,
Fuyait d'instinct les lieux que fréquentaient leurs pas,
Et guidant ses chameaux aux plateaux les plus rudes,
Ne hantait que les monts et que les solitudes,
Sans crainte des lions dont d'autres s'effrayaient ;
Car à son seul aspect les lions s'enfuyaient.
Là, couché de longs jours près des sombres fontaines,
Dont le fuyant murmure emporte aussi les peines,
Ou debout sur des pics qui dominaient les airs,
Il regardait les cieux, les plaines et les mers ;
Et les mille rayons partant de toute chose,
Où tombe la pensée, où le regard se pose ;
La nature d'abord, vaste éblouissement,
Lui-même pour lui-même immense étonnement ;
Du firmament profond les merveilleux spectacles,
La végétation et ses nombreux miracles ;
Et les brutes et l'homme, et leurs divers rapports ,
Venant dans son esprit converger du dehors ,
Développaient en lui l'inerte intelligence

Comme un homme qui dort, qui s'éveille et qui pense;
Et tout cela semblait n'être qu'un souvenir
Que du fond de son âme il sentait revenir.
Mais lorsqu'il s'efforçait de renouer la trame
Du présent au passé, de ses sens à son âme,
Le rayon s'éclipsait et ne l'éclairait plus.
Sa mémoire fondait en nuages confus ;
Il sentait sur sa tête une voûte abaissée
Qui comprimait son front et brisait sa pensée,
Et, le front tristement penché sur ses genoux,
Entre une nuit et l'autre il restait comme nous.

Il n'était arraché de cette rêverie
Que par le bruit des pas ou par la voix chérie
De Daïdha , venant traire au milieu du jour
Les chamelles d'Alphim qui broutaient à l'entour,
Et portant aux captifs leur pauvre nourriture
Comme aux oiseaux des champs on jette leur pâture.
Sitôt qu'il entendait l'harmonieuse voix,
L'appelant par son nom, résonner sous les bois,
Tous ses sens absorbés vibraient dans son oreille ;
Il se levait semblable à l'homme qui s'éveille,

Oubliait sa pensée et la longueur du jour :
Le jour c'était pour lui l'heure de ce retour.
Il s'élançait rapide à cette voix si douce
Dont son cœur recevait la soudaine secousse,
Il brisait en courant les branches devant lui,
Ses pieds prenaient à peine à terre leur appui ;
Il semblait que son corps soulevé par une aile
L'emportait; puis soudain quand il approchait d'elle,
Quand de la pure enfant les célestes appas
Venaient à rayonner sur lui de quelques pas,
Ses muscles défaillant à l'élan de son âme
Fléchissaient tout-à-coup comme ceux d'une femme,
Ses genoux vacillants sous lui se dérobaient,
Ses regards éblouis vers le sol retombaient,
Et debout, pâle et froid, comme un homme de marbre,
Il restait un moment appuyé contre un arbre.

Mais elle, s'avançant dans sa chaste candeur,
Courait rouge de joie autant que de pudeur,
Déposait à ses pieds pour ses heures brûlantes
Son rustique festin dans les feuilles des plantes ;
Elevant son amphore à ses lèvres de feu,

De l'écume du lait les abreuvait un peu ;
Essuyait de la main sur sa joue embrasée,
Ou la sueur brûlante, ou la froide rosée ;
Lui souriait des yeux, de la bouche et du cœur ;
Chargeait son doux regard de pitié, de langueur,
Et touchant ses liens qu'elle eût voulu détendre,
S'essayait par le geste à lui faire comprendre
Qu'elle eût voulu briser les chaînes de ses bras;
Puis parlait, et voyant qu'il ne répondait pas,
D'un pied impatient elle frappait la terre,
Et devant lui restait immobile à se taire ;
Baissait son front voilé sous ses longs cheveux noirs ;
Et Cédar l'entendait pleurer, mais sans la voir,
Et des secrètes pleurs qu'elle eût dû cacher toutes,
Ses pieds sentaient parfois ruisseler quelques gouttes.

Cédar alors courant rassembler le troupeau,
Retenait par le cou le petit du chameau,
Pendant que Daïdha, sous la mère penchée,
Pressait entre ses doigts la mamelle étanchée.
Quand l'amphore était pleine et que le lait fumant
Débordait sur ses mains de son vase écumant,

Pour empêcher le lait de fuir par l'orifice,
Il cueillait dans les champs la rose et le narcisse,
Et, semant de ses fleurs le breuvage enfermé,
Le couvrait avec soin d'un bouquet parfumé.
A la place où la vierge avait trempé sa lèvre,
Il en buvait un peu comme un chevreau qu'on sèvre,
Puis élevant l'amphore avec ses bras nerveux,
Et sous le poids du vase amassant les cheveux,
Sur le front de l'enfant, dont le cou tremble et vibre,
Il posait doucement le vase en équilibre;
Et l'enfant, relevant en anses ses deux bras,
Se tournait pour sourire et fuyait à grands pas.
Il semblait que son cœur s'en allait avec elle;
Il voyait ses cheveux, soulevés comme une aile,
Glisser entre les troncs des platanes jaloux;
Il la suivait des yeux, il tombait à genoux
Sur l'herbe où ses pieds blancs avaient laissé leur trace;
De sa bouche muette il en mordait la place.
Comme un homme pensif qui se ferme les yeux
Pour suivre une pensée et qui croit la voir mieux,
Il restait quelque temps les deux mains sur sa vue
Pour mieux voir dans son cœur l'image disparue;

Il écoutait parfois si la brise en glissant
De la lointaine voix n'aurait pas un accent;
Et quand, dans le désert que faisait son absence,
Tout redevenait nuit, solitude et silence,
De son départ trop prompt attristé tout le jour,
Son âme impatiente aspirait au retour.

Ainsi passait pour lui du retour à l'absence,
De l'absence au retour toute son existence,
Qui de ses durs liens perdant le sentiment,
N'avait qu'une pensée, un plaisir, un tourment:
Ame qui, pour nourrir sa vie intérieure,
Au cœur n'a qu'une image et dans le jour qu'une heure.

Et cependant son corps avec l'âge croissait;
De sa mâle beauté l'essor s'accomplissait :
Son âme à son insu dans sa forme divine
Rappelait par ses traits sa céleste origine ;
Dans ce corps garrotté d'un esclave avili,
Quelque chose, du ciel avait gardé le pli;
Son regard calme et doux avait pourtant des flammes
Dont les éclairs voilés faisaient rêver les femmes.

Comme pour se venger de leur stupide affront,
Il dépassait déjà tous les hommes du front.
Tel qu'un lion captif du maître qui le brave,
Même en l'humiliant ils admiraient l'esclave;
Timides et jaloux, ils fuyaient son aspect;
Leurs regards s'abaissaient de honte et de respect:
Daïdha seule osait lui commander du geste;
Il ne regardait qu'elle, il méprisait le reste;
Et lisant dans ses yeux le regard commencé,
Elle était obéie avant d'avoir pensé.
Ainsi le fier taureau qu'une main d'enfant mène
Obéit à l'amour, et suit ses pas sans chaîne!

Cependant Daïdha sentait avec orgueil
L'empire qu'exerçait sa voix et son coup d'œil,
Et, fière d'adoucir seule ce cœur sauvage,
Se faisait un honneur de ce noble esclavage.
Elle lui commandait devant eux quelquefois
Seulement pour montrer ce que pouvait sa voix;
Et Selma rougissait de gloire pour sa fille,
Et Phayr triomphait de voir dans sa famille

Cet esclave muet, sa force et son honneur ;
Et la foule envieuse admirait son bonheur.

Or, un jour Daïdha se disait, triste et tendre :
« Oh ! que serait-ce donc s'il pouvait me comprendre ! »
Lorsqu'élevant les yeux à la voûte des bois,
Elle vit un bulbul à la liquide voix,
Qui, posé sur la branche où son nid se balance,
De son chant qui ruisselle enchantait le silence,
Tandis que ses petits paraissaient s'essayer
En écoutant son hymne, à le balbutier.
Ils chantaient, ils chantaient, mais leur langue inhabile
Pour saisir un passage en affaiblissaient mille,
Et cependant leur voix par moment rappelait
L'écho mal éveillé de l'air qu'il redoublait ;
Et du nid où bulbul ne venait que de pondre,
Leurs accents et les siens paraissaient se répondre.

La vierge en écoutant ces luttes de chansons,
Comprit que les oiseaux se donnaient des leçons,
Et que, du même accord multipliant l'étude,
Leur chant mélodieux n'était qu'une habitude.
A son esprit frappé Cédar vint à l'instant :
« Il est muet comme eux, si j'en faisais autant? »
Dit-elle; « si j'étais ce bulbul, doux symbole
» Qui souffle à son petit le chant et la parole,
» Jusqu'à ce que ce chant par leur langue épelé,
» Ils s'entendent entre eux l'un par l'autre appelé?
» Les mères aux enfants aussi comment font-elles?
» Ils imitent des yeux les lèvres maternelles.
» Peut-être que Cédar n'eut point de mère, lui?
» Oh! si je la pouvais remplacer aujourd'hui!
» Si, déliant enfin sa langue avec la mienne,
» Le son de ma pensée allait toucher la sienne!
» S'il répétait les mots que ma mère m'apprit!
» Moi qui lui dois la vie, il me devrait l'esprit!
» Dans le fond de ses yeux je saurais ce qu'il pense,
» Nos âmes n'auraient plus entre elles ce silence!
» Que l'heure serait courte ensemble, à l'écouter!
» Oh! je veux dès demain en secret le tenter. »

Puis se levant soudain, comme d'un bras pressée,
Elle roula la nuit dans son front sa pensée ;
Et quand, sur les forêts le jour naissant eut lui,
Sans rien dire à sa mère elle courut vers lui.

Il était ce jour-là couché sur le rivage
Du fleuve dont les eaux reflétaient son image,
Ravi d'étonnement, de peur et de plaisir;
Se penchant vers lui-même et voulant se saisir;
Puis voyant que ses mains qui troublaient l'eau limpide
N'embrassaient que le flot qu'obscurcissait la ride,
Il pleurait cette image; et pour mieux la revoir
Il laissait un moment s'aplanir le miroir.
Daïdha souriant de l'erreur qui l'attache,
Pour surprendre Cédar d'arbre en arbre se cache;
Sur la mousse flexible, assoupissant ses pas,
En retenant son souffle elle marche tout bas,
Et suspendant ses mains aux verts cheveux d'un saule,

Penche le cou sur l'eau par-dessus son épaule.
Le fleuve un peu voilé qui coule au-dessous d'eux,
Au lieu d'un front charmant en a réfléchi deux.
Cédar, qui, tout-à-coup, trompé par cette image,
Y voit de Daïdha briller le doux visage,
Pour la réalité prenant ce vain portrait,
Pousse un cri, tend les bras, s'élance comme un trait,
Croit que le fleuve emporte et roule dans les ondes
Ce beau corps qu'il irait sauver au fond des mondes;
Plonge pour la chercher sous la vague et la mort,
Y replonge trois fois et ne revient au bord
Qu'aux cris de Daïdha, qui, ravie et craintive,
Passant du rire aux pleurs, l'appelait sur la rive.
Il vint; et de ce jour la fille de Selma
Comprit de quel amour il l'aimait, et l'aima.

Pour qu'il ne tentât pas une autre fois l'épreuve,
Assise à ses côtés sur la grève du fleuve,
Elle lui fit du doigt compter comment les eaux
Doublaient comme elle et lui les arbres, les troupeaux,
Des objets réfléchis vaine et vide apparence;
Mais lui, depuis ce temps, aimait de préférence

Le fleuve qui doublait Daïdha dans son cours ;
Et des yeux même absents il l'y cherchait toujours.

Alors comme une mère avec son fils épelle,
En lui montrant le mot et l'objet qui l'appelle,
Ainsi de l'œil au mot sa bouche le guida ;
Le premier mot qu'il dit aussi fut Daïdha !
Daïdha ! Daïdha ! ce nom doux et sonore
Sur ses lèvres de feu cent fois venait éclore ;
Et chaque fois qu'ainsi son cœur le prononçait,
Un sourire l'aidait et le récompensait.
Oh ! de l'heureuse enfant qui peindra le délire,
Pour la première fois en entendant redire
Son nom, son propre nom par l'amour révélé ?
Il semblait que d'un mot son être avait doublé,
Qu'elle vivait deux fois, dès lors : d'abord en elle,
Puis dans le son de voix de l'âme qui l'appelle.
Par le nom de Cédar elle lui répondit.

Avec l'autre soudain ce mot se confondit.
Leurs lèvres mille fois les redirent ensemble,
Comme deux sons amis qu'un même accord rassemble ;
Et quand le même instinct les faisait revenir,
Ils ne les prononçaient que pour les réunir !

Cédar, qui dans les yeux de Daïdha ravie
Lisait à chaque son sa joie épanouie,
S'apercevant déjà du bonheur qu'il donnait,
A ses douces leçons heureux s'abandonnait.
Pour un sourire encor de la bouche qu'il aime
Il semblait du regard l'interroger lui-même ;
Il lui montrait la chose, elle disait le mot,
Que sa bouche novice essayait aussitôt ;
Et ce sourire aimant et cet accent de femme
Par l'oreille et par l'œil le gravaient dans son âme.

Ce que son œil d'abord le premier demanda,
Ce fut ce qui charmait ses yeux dans Daïdha :
Son front, ses yeux, sa bouche et ses perles écloses,
Comme de son sourire entre ses lèvres roses ?
Et ses bras et ses pieds, et ce voile soyeux

Dont ses cheveux couvraient tout son corps et ses yeux?
Et ce frémissement que causait sa présence?
Et cette tête lourde où pesait son absence?
Et sur l'herbe ou les fleurs l'empreinte de ses pas?
Et cette ombre sans corps qu'il pressait dans ses bras?
Et tout ce qui dans l'œil, l'oreille ou la pensée,
Était elle présente ou même retracée?
Puis passant d'elle à tout ce qu'elle remplissait,
De nouvelles leçons son geste la pressait;
Et son âme à sa voix s'éclairant à mesure,
Se portait à la fois sur toute la nature:
Le firmament, le jour, la terre qu'il foulait,
L'arbre où chantait l'oiseau, le fleuve qui coulait,
Les plantes, les troupeaux, les fleurs, et chaque chose
Où flotte la pensée, où le regard se pose,
Les ombres et le jour, le silence et le bruit,
Ce qui marche ou qui vole, ou nage, ou flotte, ou luit,
Indiqué tour à tour par son regard de flamme,
Recevait son vrai nom et passait dans son âme;
Et de l'enfant nommant tous ces objets divers,
La parole semblait lui créer l'univers!
Daïdha, triomphante et frissonnant d'ivresse,

Lui payait chaque mot d'une chaste caresse,
Et baisait cette bouche où la première fois
L'écho de sa parole avait donné la voix;
Puis elle s'en allait à travers la campagne,
Lente, comme quelqu'un qu'une idée accompagne;
Roulant dans sa pensée et cachant dans son cœur
Tel qu'un secret d'amour sa gloire et son bonheur.
Et Cédar, resté seul rêveur sur le rivage,
Dans chaque mot appris repassait son image!...

Comme deux clairs ruisseaux qui coulent dans les prés,
Par un étroit rivage en coulant séparés,
Réfléchissant chacun dans leur onde diverse
Leurs bords, leur firmament et ce qui les traverse;
Si, par un jour d'été, la bêche des pasteurs
Fait écrouler entre eux la muraille de fleurs,
Leur onde emprisonnée et leurs flots qui s'appellent,
L'un vers l'autre attirés s'étendent et se mêlent;
Sous leur commun cristal ils effacent leur bord;
Leur course au même pas n'a plus qu'un même accord;
Et comme pour leur lit il n'est plus qu'un rivage,
Dans leur gloire mêlée il n'est plus qu'une image!

Ainsi ces deux enfants dont l'obstacle des sens
Séparait la pensée en deux, faute d'accents ;
Quand par instinct parlée et par amour apprise,
La parole de l'un par l'autre fut comprise,
Reflétant en commun l'univers autour d'eux,
Parurent n'avoir plus qu'une âme au lieu de deux.

Daïdha, sur les monts ou sur les bords du fleuve,
Tous les jours depuis lors renouvela l'épreuve ;
Et l'esclave bientôt par l'enfant répété
Sentit la langue éclore au jour de la beauté,
Et parla des humains ce sublime langage
Où chaque verbe était la chose avec l'image !
Langage où l'univers semblait se révéler,
Où c'était définir et peindre que parler ;
Car l'homme n'avait pas encor, dans son délire,
Brouillé ce grand miroir où Dieu l'avait fait lire,

Et semant au hasard ses débris en tout lieu,
Mis son verbe terni sur le verbe de Dieu !

Alors leurs entretiens, plus longs et plus intimes,
S'élevèrent de terre aux choses plus sublimes :
Elle lui racontait, dans sa naïveté,
Les histoires du ciel et de l'humanité ;
Histoires de l'enfance où tout était merveilles,
Où des rêves grossis d'oreilles en oreilles,
Colorés au faux jour de leurs traditions,
Frappaient l'esprit humain de mille illusions ;
Comme avant que le jour illumine le monde,
En fantômes trompeurs la nuit douteuse abonde.
Elle disait comment des familles de dieux
Avaient créé chacun quelque morceau des cieux ;
Comment d'autres, tombés dans de célestes luttes,
Habitaient, exilés, la terre après leurs chutes ;
Comment l'air, et la terre, et la flamme, et les mers,
Obéissaient chacun à des maîtres divers ;
Comment, jaloux sans cesse, ils disputaient l'empire
Sur tout ce qui végète et tout ce qui respire ;
Comment, s'entrechoquant dans des courroux affreux,

Sous forme d'éléments, ils combattaient entre eux;
Comment les uns aimaient les hommes comme frères,
Les autres leur faisaient d'inexorables guerres;
Que pour tromper les yeux, ils se cachaient parfois
Dans une herbe, une pierre, un vil morceau de bois;
Qu'on les y retenait enchaînés par des charmes,
Soumis par la colère, attendris par les larmes,
Et qu'excepté l'esclave, et l'onagre, et le chien,
Dans l'heureuse tribu chacun avait le sien.
Puis passant aux récits des familles humaines,
Elle lui révélait l'homme et ses phénomènes:
Comment le fils naissait du père et grandissait;
A des vierges, ses sœurs, comment on l'unissait;
Comment la jeune mère, en mettant l'homme au monde,
Avait dans sa mamelle une source féconde,
Que l'amour douze mois empêchait de tarir,
Jusqu'à ce que l'enfant pût parler et courir;
Comment les dieux amis, dans toute la nature,
Leur donnaient, sous les bois, asile et nourriture;
Comment, s'ils échappaient aux flèches de géants,
Leurs vieillards, toujours verts, vivaient trois fois cent ans;
Que la mort se voilant d'un transparent mystère,

Était un long sommeil dans la couche de terre;
Et que, sous le gazon, on faisait, en dormant,
Tout ce qu'on avait fait sous le bleu firmament :
Que le petit enfant y caressait sa mère,
Que l'épouse y dormait sur l'épaule du frère,
Que les troupeaux nombreux y paissaient l'herbe en paix;
Mais que les fiers géants n'y descendaient jamais;
Et qu'aux rayons amis d'une nuit souterraine,
Les dieux bons y régnaient vainqueurs des dieux de haine,
N'en permettant l'accès qu'à la voix des amis,
Parlant près de l'oreille aux mânes endormis.

Cédar, à ces récits prêtant toute son âme,
Suçait l'humanité de ces lèvres de femme;
Avec ce que l'enfant simple balbutiait,
Confiant et crédule, il s'identifiait;
Comme notre chair vient du lait de notre mère,
Enveloppé partout de l'humaine atmosphère,
Homme par la figure, à ces naïfs accents
Il devenait tout homme et de cœur et de sens;
De leurs impressions il prenait l'habitude,
Et n'en différait plus que par sa servitude.

Distrait de ses récits, un jour il demanda
Une chose qui fit frissonner Daïdha :
« Des hommes, lui dit-il, les coutumes jalouses
» Aux esclaves jamais donnent-ils des épouses?
» Et si l'une sur eux abaissant ses regards,
» Change avec eux de cœur, que disent les vieillards? »
A ces mots, Daïdha, baissant les yeux à terre,
Pâlit et fit d'horreur un geste involontaire :
« Les esclaves, dit-elle, est-ce qu'ils ont des dieux?
» Est-ce qu'ils ont des fils, eux qui n'ont point d'aïeux? »
Et lui montrant du doigt un grand monceau de pierre,
Dans un site lugubre au bord de la rivière :
« Un jour, un jour, dit-elle en abaissant la voix,
» Les mères en passant me l'ont conté cent fois,
» Une fille... (son nom est devenu sa honte),
» La pierre, sur son corps, tous les jours tombe et monte;
» Toujours détournant l'œil, et toujours maudissant,
» Chacun de nous y jette une pierre en passant,
» Et dit, en la jetant : Qui l'imite périsse
» Dans la même infamie et le même supplice!!! »
Cédar, depuis ce jour, quand Daïdha venait,
Pensif, dans son élan d'abord se retenait :

On voyait, dans l'effort, lutter sur son visage
L'instinct ardent du cœur contre une sombre image;
Souvent inattentif pendant qu'elle parlait,
De ses cils abaissés son regard se voilait,
Et l'on voyait sa peau, par un frisson ridée,
Frémir comme nos fronts que traverse une idée.
Mais plus il était triste, et plus la douce enfant,
De sa feinte froideur heureuse en triomphant
Par le son de sa voix et ses chastes caresses,
S'efforçait de percer l'ombre de ses tristesses.

Si quelquefois, en vain, son amour l'essayait,
En face de Cédar, triste elle s'asseyait;
Sur ses deux genoux joints elle appuyait sa tête,
Comme sur un appui qu'un frère aimé nous prête,
Et, craintive et muette, elle le regardait
Jusqu'aux pleurs, et le bord de ses yeux s'inondait,
Et, comme de deux fleurs que l'orage secoue,
Deux gouttes d'eau du cœur, en coulant sur sa joue,
Tombaient sur les genoux de Cédar, et brûlaient
La place où les cheveux sur sa peau ruisselaient;
Et de son sein, gonflé sous le poids de sa peine,

Les globes écartaient son voile à chaque haleine,
Comme deux lis des eaux, qu'au vent ridé du soir
La vague, tour à tour, submerge et laisse voir.
D'un ton bas et grondeur, « Pourquoi, lui disait-elle,
» Viens-tu si lentement maintenant quand j'appelle?
» Tu m'entendais bien mieux quand nous ne parlions pas;
» Au seul bruit de mes pieds, tu venais à grands pas.
» Ta tristesse, ô Cédar, je voudrais la connaître!
» Peut-être languis-tu de ton exil? peut-être
» Que depuis que ton cœur s'est ouvert à ma voix,
» De ta captivité tu ressens plus le poids?
» Peut-être ce lien te blesse ou t'humilie?
» Oh! si c'est cela, viens! viens que je le délie!
» Donne tes pieds, ton cou, tes épaules, tes bras:
» Te voilà libre, ô frère! oh! cours où tu voudras!
» Marche dans les forêts où ta mère t'appelle!
» Daïdha t'aimera si tu restes pour elle:
» Mais si tu ne viens pas reprendre tes liens,
» Frère, elle donnera ses membres pour les tiens.
» Reprends la liberté qu'on t'a pour moi ravie;
» Si ma mort t'affranchit, que m'importe ma vie? »

Et tout en lui parlant, elle avait déplié
Les liens aux sept tours dont il était lié;
Et Cédar, bondissant comme un taureau superbe
Dont le joug détaché roule à ses pieds sur l'herbe,
S'élançait dans sa grâce et dans sa liberté;
Sur ses membres meurtris par sa captivité,
Effaçait, sous ses mains, la trace encore empreinte;
Écrasait des palmiers dans sa joyeuse étreinte,
Dans le fleuve, à grands cris, se jetait en courant,
Luttait contre la vague et contre le courant,
En ressortait couvert de sa fumante écume,
Aspirait l'air du ciel comme un coursier qui hume,
Et franchissant d'un bond les ravins, les sommets,
Semblait dans les déserts disparaître à jamais!
Daïdha, frissonnant de sa fuite imprévue,
Tendait vers lui ses bras, et le perdait de vue,
Quand d'un pied plus rapide et plus souple qu'un daim,
Auprès d'elle à ses pieds il reparut soudain.
Et lui, posant les doigts sur sa tête brûlante:
« Pourquoi, lui disait-il, es-tu toute tremblante?
» As-tu peur que je reste aux forêts où je cours?
» Que ton esclave échappe et parte pour toujours?

» Veux-tu pour te calmer me remettre ma chaîne ?
» Tiens. Mais ce n'est pas elle, ô ma sœur, qui m'enchaîne,
» Va, je n'ai pas besoin de ces honteux liens :
» Ma chaîne, ô Daïdha ! c'est tes yeux sur les miens !
» C'est le son de ta voix qui m'appelle sans cesse,
» C'est le frisson brûlant que ton toucher me laisse,
» C'est l'heure si pesante où j'attends ton retour,
» Et l'image de toi qui me luit tout le jour !
» Voilà le joug du cœur que je porte et que j'aime,
» Que tu ne pourrais pas, enfant, briser toi-même,
» Que je n'ai pas subi, que je n'ai pas reçu,
» Mais qu'avec mes pensers moi-même j'ai tissu !
» Va ! rends-moi mille fois ma liberté ravie,
» Je reviendrai toujours t'agenouiller ma vie ;
» Je reviendrai toujours, esclave en ton chemin,
» Mettre un pied sur ta trace, et mon cou sous ta main. »
Et Daïdha pleurait aux étranges paroles :
Et Cédar reprenait : « O mes seules idoles !
» Toi, mon père et ma mère, et qui seule en ces lieux
» Me seras ma patrie et me seras mes dieux !
» Eau de ma soif du cœur, ombre de mes pensées,
» Soleil des jours de feu, lune des nuits glacées,

» Gazelle apprivoisée, et dont l'œil est si doux
» Que le lion la lèche, et n'a plus de courroux,
» Tiens, touche-moi! vois-tu comme tu me possède!
» A ton moindre désir comme aussitôt je cède!
» Comme du fond des bois à ton signe je viens
» Obéir à tes yeux, et baiser mes liens!
» Oh! ne crains pas jamais que ton lion s'enfuie!
» Que de sa servitude à la fin il s'ennuie!
» Qu'à son nom une fois il ne réponde pas:
» Le désert est pour lui la place où tu n'es pas!
» Tes yeux sont à mon cœur ce qu'aux saisons brûlantes
» Le feu qui marche au ciel, le soleil, est aux plantes.
» Partout où tes regards s'abaisseraient sur moi
» Je m'enracinerais sous ces rayons de toi!
» Mais dis-moi seulement un seul son de ta bouche,
» Ce que l'on dit au chien qui lèche et qui se couche;
» Entre tes longs cils noirs entr'ouvre-moi mes cieux.
» Donne-moi ce frisson du cœur délicieux
» De ta main sur ma peau, geste dont tu me calmes,
» Comme un frisson du vent dans les fibres des palmes!!! »
Et l'enfant qu'à sa voix le bonheur suspendait,
Faisait innocemment ce qu'il lui demandait,

Laissait de ses yeux bleus pleuvoir l'humide flamme,
Lui commandait riante avec sa voix de femme,
Passait dans ses cheveux son doigt aérien,
Le laissait à ses pieds se coucher comme un chien,
Courir sous les forêts après elle, ou l'attendre,
Ou par un tronc caché tout-à-coup la surprendre;
Et les heures ainsi n'étaient plus qu'un moment,
Et chaque jour rendait le même enivrement;
Puis quand l'ombre grandie au soleil qui s'incline,
En rasant les palmiers, penchait vers la colline,
De peur qu'aux yeux jaloux des enfants de Phayr
Ce secret de pitié ne vînt à la trahir,
Elle lui renouait, comme avant, ses entraves,
Et trempait de ses pleurs ce signe des esclaves.

Cependant sa beauté que l'âge accomplissait
De sa pure ignorance encor s'embellissait;
Mais déjà quelquefois sa vague inquiétude

Lui faisait du désert craindre la solitude.
Partout rêveuse et triste où Cédar n'était pas,
La crainte en approchant ralentissait ses pas.
Comme une âme pudique, et qui sent qu'elle est nue,
Une rougeur montait sur son front, à sa vue;
Sa voix la remuait et la faisait trembler;
Son accent se fêlait en voulant lui parler:
Elle restait muette, immobile et confuse
Comme un enfant surpris et qu'une mère accuse,
Ou comme Eve devant le père des humains
Tenant le fruit coupable encore dans ses mains.
Quelquefois, sans oser lui parler la première,
Elle posait les fruits, le lait sur une pierre
Sans rien dire, et, pendant qu'il ne la voyait pas,
Derrière les cyprès s'en allait à grands pas;
Puis cent fois, pour le voir, vainement retournée,
Emportait du malheur pour toute une journée.
D'autres fois sous les ifs s'asseyant loin de lui,
Sa main à son menton servant de point d'appui,
Elle le contemplait des heures en silence,
Comme un être qu'on craint d'admirer à distance;
Et l'esprit tout absent, quoique les yeux ouverts,

Semblait suivre du cœur des songes dans les airs ;
Puis elle les baissait si tristement à terre,
Que Cédar ne pouvait s'éloigner ni se taire,
Mais que, s'approchant d'elle, et d'un son de voix doux,
Il parlait le premier, et disait : « Qu'avez-vous ? »
Alors, comme quelqu'un qu'en sursaut on secoue,
Il lui tombait des yeux deux gouttes sur la joue :
Avec un faux sourire elle les essuyait.
Puis avec les pensers la tristesse fuyait,
Tout son cœur se noyait dans de douces paroles ;
Sa tendresse enfantine avait des larmes folles,
Et semblait s'enivrer de son délire, exprès
Comme pour oublier que la mort était près.

Or la charmante enfant, pleine de sa pensée,
Marchait en revenant la paupière baissée,
Et distraite au retour ne s'apercevait pas
De l'admiration qu'excitaient ses appas ;
Ou quand elle sentait des yeux d'homme sur elle,
Son dédain s'affligeait de leur paraître belle.
Elle eût voulu, cachée ou laide aux yeux d'autrui,
N'être visible et chère, et belle que pour lui !

Mais ses rayons en vain voilés d'indifférence
N'en répandaient pas moins l'extase et l'espérance;
Et les fils de Phayr qui d'elle s'enivraient,
De son choix différé tous les jours murmuraient.
« Quand la fleur de la vigne a parfumé la plaine,
» Disaient-ils, que la grappe est colorée et pleine,
» On ne la laisse pas, aux pampres serpentants,
» Attendre une autre fleur et de seconds printemps.
» L'enfant lève les bras, la respire et la cueille,
» Sans quoi l'automne pâle en vient jaunir la feuille,
» Et les vents de l'hiver soufflent et font tomber
» Les grains que les oiseaux viennent lui dérober. »
Les pères mécontents à la fin s'entendirent
Pour parler à Phayr; trois vinrent et lui dirent,
Et tous hochaient le front pendant que l'un parlait:
« Quand la brebis regimbe et refuse son lait,
» Père! la laisse-t-on au gré de ses caprices
» Le perdre avec sa laine au flanc des précipices?
» Non : le berger soigneux approche son petit,
» Qui bêle à ses côtés de soif et d'appétit;
» Et, fléchie à sa voix, de sa blanche mamelle
» Le lait qu'elle retient, entre ses doigts ruisselle.

» Quand la poule et le paon qui pondent à l'écart,
» Vont semer sous les bois leurs œufs faits au hasard,
» Les laisse-t-on ainsi sans nids et sans familles
» Semer pour le renard leurs fécondes coquilles?
» Non : l'enfant du rocher va les chercher au loin,
» Sur le duvet des bois les rassemble avec soin,
» Et la mère, le soir, qui revient et les trouve,
» Sous son cœur qui s'échauffe avec amour les couve;
» Et bientôt les poussins par eux multipliés
» Se répandent dans l'herbe et gloussent sous nos piés. »

Le vieillard et Selma comprenaient ce langage
Où le désir voilé ne parlait qu'en image;
Mais quand ils le voulaient eux-mêmes répéter,
L'enfant capricieux refusait d'écouter;
Ou bien, plissant sa lèvre et relevant l'épaule,
Allait au bord de l'eau pleurer au pied d'un saule.

Chacun des prétendants vainement rebuté
Essayait à son tour de fléchir sa beauté,
Et, suivant de ces jours le poétique usage,
Interrogeait son cœur dans un muet langage.

Avant de révéler les vœux inaperçus,
Ils parlaient quelque temps en emblèmes reçus;
Et la vierge muette et répondant de même
Acceptait, refusait, suspendait en emblème.

Ségor, fils d'Abniel, choisit dans le troupeau
Le plus doré de poil des petits du chameau,
Et le mettant la nuit parmi les jeunes bêtes
Dont la vierge au réveil devait compter les têtes,
Il se cache pendant que le sien défilait
Pour voir si sa pitié lui donnerait le lait;
Mais au lieu de mener le petit aux chamelles,
La vierge l'écarta de toutes les mamelles,
Et le laissa tout seul aux ronces d'alentour
De tristesse et de soif crier tout un long jour;
Et Ségor, le front triste et la vue offensée,
S'en alla sans parler, vaincu dans sa pensée.

Abna, fils de Kalem, dans un nid de roseau
Apporta près du seuil des œufs volés d'oiseau.
Si la fille, de l'antre en sortant vers l'aurore,
Recueillait ses œufs blancs pour qu'ils pussent éclore,

Et, se montrant neuf jours soigneuse à les sauver,
Sous l'aile du ramier les regardait couver,
Le jeune amant savait qu'une oreille de femme
Entendrait ses soupirs et couverait son âme.
A la porte de l'antre il veillait incertain:
Mais l'enfant de Phayr, en sortant le matin,
Voyant les œufs posés dans le nid sur la mousse,
Leur donnant du pied gauche une forte secousse,
Les fit en se brisant rouler sur le rocher;
Et le fils de Kalem n'osa plus s'approcher.

Zebdani, fils d'Ormid, vint la nuit à l'entrée
De l'antre de Phayr, place aux dieux consacrée,
Dans la poudre du seuil par Selma balayé
Imprimer en secret l'empreinte de son pié.
Si la vierge au réveil en s'échappant de l'antre,
Voyant ce pas écrit sur la place où l'on entre,
Le gardait sur le seuil au lieu de l'effacer
Et posait à côté le sien pour l'y tracer,
Le jeune homme de loin attendant ce symbole,
Entendait sans accents et lisait sans parole,
Et savait de lui-même à ce signe épié

Qu'un autre pas suivrait la trace de son pié.
Mais la vierge au matin en sortant la première,
Et voyant ce pas d'homme empreint sur la poussière,
L'effaça de son doigt sur se sable mouvant
Et d'un geste hautain jeta sa cendre au vent;
Et Zebdani, voyant sa trace ainsi détruite,
Pleura son vain amour, rougit et prit la fuite.

Les mères à Selma vinrent dire à leur tour :
« Peut-être que son cœur cache un secret amour?
» Et que, dans la pudeur dont la rougeur lui monte,
» Elle craint de nommer celui qui fait sa honte ?
» Forçons-la d'avouer nous-même, à son insu,
» Entre tous le désir que son œil a conçu ;
» Et quand son seul visage aura trahi son âme,
» Du choix qu'elle suspend l'aveu la fera femme. »
Et Selma consentit ; et quand le jour baissa,
Sur le cœur de l'enfant l'épreuve commença.

Daïdha vers le soir, des troupeaux revenue,
Dans le fond de la grotte était debout et nue ;

De son front ondoyant ses cheveux déliés
Tombaient de toute part de sa tête à ses piés,
Noyant de leurs flots noirs son sein et ses épaules,
Comme ces verts rameaux des frênes ou des saules,
Qui, du sommet du tronc vers le sol refoulés,
Penchent jusqu'au gazon leurs jets échevelés,
Où les pleurs du matin distillent goutte à goutte.
D'une ombre transparente ils l'enveloppaient toute :
On eût dit une nuit sous son voile de jais,
Si le vent quelquefois en soulevant le dais
N'en eût fait par haleine ondoyer quelque tresse,
Et découvrant un peu ce beau corps qu'il caresse,
N'eût laissé par éclair le rayon l'entrevoir,
Comme à travers la feuille une étoile le soir.
Or, sous ce noir réseau qui perçait cet albâtre,
On entendait sa voix et son rire folâtre;
Et sa mère lui dit : « Commençons si tu veux? »
Et relevant de terre un pan de ses cheveux,
Elle les déplia des doigts en large voile,
Ainsi qu'un tisserand qui prépare sa toile,
Et qui noue au métier, avant de le tisser,
Le fil où sous le fil la trame va glisser.

Puis approchant des fleurs et des fibres trempées,
Des feuilles du palmier par l'hiver découpées,
Et des perles du fleuve et des grains de carmin,
Elle les lui tendait en avançant la main;
Et les recevant d'elle en se penchant, sa fille,
Dans l'épine au long dard qui lui servait d'aiguille,
Comme fait le pêcheur les mailles d'un filet,
Aux fibres du palmier toutes les enfilait;
Et les glissant ensuite entre les fils d'ébène,
Si fins qu'ils frémissaient au tact de son haleine,
Passant et repassant son aiguille à travers
La trame des cheveux, à l'endroit, à l'envers,
Elle tissait ainsi des pieds à la ceinture
Ce voile aérien donné par la nature.
A mesure qu'en nœuds la vierge le tressait,
Ce tablier flottant de fleurs se nuançait:
Son aiguille avec art, parmi les roses blanches,
Associait l'azur des yeux bleus des pervenches;
Et la jaune jonquille et les boutons vermeils,
Et tous ces lys des eaux, étoiles ou soleils,
Et sur la nacre en feu des petits coquillages,
Faisait de l'oiseau-mouche éclater les plumages.

Ainsi se façonnait l'unique vêtement;
Des femmes de ces jours le voile et l'ornement.
Tout ce qu'à son printemps la terre orientale;
De couleurs, de parfums et de lumière étale,
Servait à contenter cet instinct de beauté
Que la vierge reçoit de sa virginité;
De sorte que, d'éclat et de parfum vêtue,
Quand du jeune homme ainsi sa sœur frappait la vue,
On eût cru voir marcher une forme des fleurs,
Et que ce corps charmant, ces odeurs, ces couleurs,
D'un triple enivrement poignant les sens et l'âme,
Fascinaient le désir et précédaient la femme.
Quand la dernière brise avait fané les lys
Dont ces tissus flottants odoraient embellis;
Quand la dernière rose y mourait sur sa tige,
On en renouvelait l'industrieux prestige:
C'était un jour de fête, où, fuyant à l'écart,
Les femmes pour charmer luttaient d'amour et d'art.
Mais pour broder ainsi sa trame fugitive
Il fallait la tenir d'une main attentive;
Car si ce doux travail était interrompu,
Si des cheveux tissés un seul était rompu,

La trame s'échappant des doigts de l'ouvrière,
Comme un filet sans nœud s'écoulait tout entière;
Et la beauté soudain regardait toute en pleurs
A ses pieds ce monceau de plumes et de fleurs.
Or, au moment précis où la trame qui glisse
Demande plus de soin à la main qui la tisse,
A la porte de l'antre un grand bruit s'entendit;
Une femme à grands pas se précipite, et dit :
« Ségor, fils d'Abniel, est tombé dans le fleuve ! »
Et Selma, qui feignait pour accomplir l'épreuve,
Levant les bras au ciel, fit un cri de douleur.
L'effroi sur Daïdha répandit sa pâleur :
Une larme roula, témoin de sa pensée,
Et sa main suspendit la trame commencée;
Mais il ne tomba pas une fleur de sa main,
Et ses doigts tout tremblants la reprirent soudain.
Une autre vint, et dit : « Abna, j'en tremble encore !
» Dans le fond des forêts un lion le dévore !
» Ses frères, dont sa mort a glacé les regards,
» Pour les ensevelir cherchent ses os épars. »
A cet affreux récit les femmes se troublèrent;
Les larmes, les clameurs, les gestes redoublèrent;

Sur ses genoux émus l'enfant fléchit un peu,
Mais l'aiguille trembla sans rompre un seul cheveu.

Une troisième accourt! « O jour, jour de misères!
» Pleurez, yeux de Phayr! frappez vos seins, ô mères!
» De la race d'Ibnim tout l'espoir est fini.
» La flèche des chasseurs a percé Zebdani! »
Et l'antre, déjà plein de silence et d'alarmes,
Retentit à ce nom de sanglots et de larmes,
Et Daïdha pleura ses trois frères chéris;
Mais ni le cœur brisé, ni les pleurs, ni les cris
Ne firent de ses doigts tomber toute la trame;
La terreur la laissa maîtresse de son âme;
Et chaque coup au cœur par la vierge reçu
Suspendait son travail sans briser le tissu.

Au peu d'impression des horribles nouvelles,
Les mères sans parler échangèrent entre elles
Un regard scrutateur que l'enfant ne vit pas.
L'une d'elles sortit, et revint à grands pas:
« O perte de Phayr, dit-elle; les esclaves
» Dans la confusion ont brisé leurs entraves;

» Et Cédar, ô Phayr, ton trésor, ton appui...»
— « Cédar! dit le vieillard, eh bien? » — « Il s'est enfui! »
A ces mots, à ce nom chéri, la jeune fille
De ses doigts entr'ouverts laissa tomber l'aiguille;
Le tremblement du fil fit rompre les cheveux,
Les mailles sous le poids coulèrent nœuds à nœuds,
Et foulant sous ses pieds la trame répandue,
Daïdha s'élança vers l'entrée éperdue.
Mais les femmes soudain ouvrant toutes leurs bras,
Et Selma courroucée, entravèrent ses pas;
« A l'opprobre, dit-elle, ô fille, sois moins prompte!
» Rentre! de tout cela rien n'est vrai que ta honte!
» Rien n'est vrai que le cri qui vient de te trahir,
» Cri qui refoule au cœur tout le sang de Phayr.
» Le fruit mûr de Selma pour la dent de l'esclave!
» O mères! écrasez la fille qui nous brave!
» Dieux, qui me trahissez, brisez-vous sur le seuil!
» Antres, tombez sur elle, et soyez son cercueil!
» O cachez ce mystère, ô mères, à vos filles:
» L'horreur s'en répandrait dans toutes les familles;
» Les sœurs en parleraient, et se diraient: Sais-tu
» Que pour un vil esclave un cœur libre a battu?

» Et le sang des aïeux, s'il savait ce mystère,
» De honte et de courroux bouillonnerait sous terre!
» De ce seuil profané fuyez et laissez-moi!
» Et toi qui fus ma fille et qui n'es plus!.... Et toi!
» Dans la nuit de la honte et de la terre rentre.
» Que jamais le soleil ne te voie hors de l'antre!
» Que jamais sur tes yeux ne tombe l'œil du jour
» Jusqu'à ce que ton fiel ait bu tout ton amour,
» Jusqu'à ce que tes pleurs rendant ta lèvre amère,
» Tu viennes à mes pieds, et me dise : Ma mère,
» J'ai lavé cette tache avec l'eau de mes yeux!
» Unissez votre fille au fils de vos aïeux. »
Et prenant Daïdha par une longue tresse,
Comme un chien qu'aux forêts le chasseur mène en laisse,
Elle la conduisit au fond de l'antre obscur,
Où des racines d'arbre avaient fendu le mur,
Et par ses noirs cheveux aux racines liée
Elle la laissa là comme une âme oubliée.

Aux genoux de Phayr, Selma dans son courroux

Lui dit : « Tuons l'esclave, ou l'opprobre est sur nous! »
Mais le vieillard lui dit : « O cœur léger de femme,
» Quel crime a-t-il commis pour une mort infâme?
» Si ma pierre aujourd'hui tombe, est-ce que demain
» Tes lèvres sans horreur pourront toucher ma main?
» Est-ce un crime au lion d'étaler sa crinière?
» Est-ce un crime au soleil d'éblouir la paupière?
» Est ce un crime à Cédar de ce que Daïdha
» D'un regard de pitié folle le regarda?
» Ai-je donc tant vécu pour ignorer, ô femmes!
» Qu'un regard de vos yeux n'enlace pas nos âmes,
» Et que le cours du fleuve est moins capricieux
» Que le cœur d'un enfant pris d'amour par les yeux?
» Crois-moi, ce qu'un vent porte, un autre vent l'enlève;
» Chaque heure a sa pensée, et chaque nuit son rêve :
» L'heure éteint d'elle-même un feu sans aliment.
» Sépare quelques jours la fille de l'amant :
» Envoyons-le garder sur la montagne sombre
» Ces troupeaux dont ses soins ont augmenté le nombre;
» Tiens ta fille captive et seule, et veille autour,
» Jusqu'à ce que ses yeux aient noyé cet amour.
» Un autre amour naîtra, car le cœur est une onde

» Qui jamais ne tarit, murmurante et profonde,
» Et qui, lorsque la main s'oppose à ses détours,
» Se creuse un autre lit et prend un autre cours. »
Puis baisant ses cheveux de sa main paternelle,
Comme un lion clément qui lèche une gazelle,
Avec de tendres mots dont l'accent la calma
Il assoupit le cœur et les yeux de Selma.
Le sommeil descendit dans l'antre de l'aïeule;
Et, dévorant son cœur, Daïdha resta seule.

Cependant quand aux eaux le troupeau descendit,
Par les bouches de femme un bruit se répandit :
La perle de Phayr perdue et profanée,
Par l'œil de l'étranger Daïdha fascinée !
Un murmure d'horreur de toutes parts monta,
La foule vers Cédar courut et s'ameuta.
L'esclave poursuivi, sans armes et sans juge,
Près du seuil de Selma vint chercher un refuge.
Mais, devançant ses pas, les mères, les enfants,
Et de son abandon ses rivaux triomphants,
Excités par la haine et par la jalousie,
Satisfaisaient sur lui leur lâche fantaisie.

« C'est donc toi, criaient-ils, qui, de nos chastes sœurs,
» Vil chakal de la nuit, nous dérobes les cœurs!
» A toi, honteux muet qui n'es pas même un homme,
» Brute qui ne sais pas le nom dont on te nomme!
» Toi! sur qui le regard en tombant se salit,
» Que l'onagre et le chien chasseraient de leur lit;
» A toi, la fleur des yeux que notre âme respire!!!...
» Daïdha! » Puis, mêlant la rage avec le rire,
L'un à l'envi de l'autre inventait un affront,
Lui lançait la poussière ou la salive au front;
Celui-là du rocher lui jetait une brèche;
Celui-ci dans sa chair désaltérait sa flèche;
Le lâche, triomphant de ses membres liés,
Le renversait à terre et le foulait aux piés;
Et n'osant par la mort satisfaire leur rage,
Chacun lui prodiguait le supplice et l'outrage.
Quand leur vil cœur enfin d'insultes fut vidé,
Il resta sur la terre à demi lapidé.
De la mort sur son front les blancs frissons glissèrent,
Et de haine assouvis les tigres le laissèrent.

Aux cris de ton Cédar sous la fronde abattu,

Pauvre vierge enchaînée, hélas! que faisais-tu?
Sans oser réveiller sa mère qui sommeille,
Chaque insulte arrivait de loin à son oreille:
La raillerie amère et l'outrageux affront
La meurtrissaient au cœur et lui montaient au front;
Son âme bondissait dans son sein, de colère,
Comme un fruit qui remue au ventre de sa mère.
Chaque coup que la roche entendait retentir,
Ses membres tressaillants croyaient le ressentir;
Chaque élan que l'horreur donnait à sa poitrine,
D'une égale secousse ébranlait la racine;
Et ses cheveux au roc par sept nœuds attachés,
De secousse en secousse étaient presque arrachés.
Aux coups sourds, aux accents de cette voix plaintive,
Elle essayait en vain de sa main convulsive
De délier du roc les cordes de cheveux
Dont la mère, plus forte, avait serré les nœuds:
La chaîne de son front s'en serrait davantage.
Enfin dans le transport de son aveugle rage,
Comme un renard captif par l'enfant entravé
Qui lime avec ses dents l'anneau qu'on a rivé,
Rongeant entre ses dents sa noire chevelure,

Et de ses nœuds rompus déliée à mesure,
Elle coupa sa tresse ; et s'élançant dehors,
Un sourd gémissement la guida près du corps.

Sur la croupe des monts la lune à demi pleine
Rasait la feuille sombre et débordait à peine ;
Et les troncs noirs coupant ses rayons encor bas
N'étaient qu'un crépuscule où tâtonnaient ses pas.
Elle en assoupissait la chute sur la terre
Pour que l'herbe muette en gardât le mystère ;
Et la tête penchée et les bras en avant,
Marchait comme la biche en écoutant le vent.
Le souffle entrecoupé d'une haleine oppressée
Lui découvrit Cédar : vers la terre baissée,
Et relevant ses bras par l'horreur écartés,
Elle buvait des yeux ses traits ensanglantés.

L'esclave évanoui sur un monceau de pierres,
La pâleur sur le front, la nuit sur ses paupières ;
Des flèches dans le corps, sous l'excès du tourment
Avait de la douleur perdu le sentiment.
Il était dans ce calme où du coup étourdie

Du sommeil à la mort l'âme nage engourdie.
D'une froide sueur ses membres découlaient,
Quelques filets de sang sur sa peau ruisselaient;
Et son chien, resté seul, flairant chaque blessure,
De sa langue d'ami les léchait à mesure.
Sur le corps de Cédar se penchant à demi,
Elle prêta l'oreille à son souffle endormi,
Et sentant son cœur chaud sous sa main battre encore,
Et voyant la couleur sous ses baisers éclore,
L'espérance rendit la force à son amour.
Elle arracha du corps les flèches tour à tour;
De ses dards sans tranchant blessure peu profonde,
Elle baisa la tempe atteinte par la fronde.
Dans le creux de sa main allant chercher de l'eau,
Des souillures du sang elle étancha la peau;
Elle cueillit dans l'herbe, aux rayons de la lune,
Des simples feuille à feuille; elle en étendit une,
Toute trempée encor du baume frais des cieux,
Sur chaque meurtrissure où pleurèrent ses yeux:
Elle les attacha de ses longs cheveux d'ambre,
Comme des bracelets d'amour sur chaque membre.
Pour que le sein gêné pût respirer plus d'air,

Desserrant ses liens, elle les fit couler;
Puis, à côté du corps, s'asseyant sur la mousse,
Soulevant dans ses bras la tête sans secousse,
Sur ses genoux tremblants soutenant ce doux poids,
Et rapprochant son front de ces lèvres sans voix,
Où ses cheveux épars, retombant en nuage,
Renfermaient lèvre à lèvre et visage à visage :
« Cédar! lui criait-elle, oh! parle, éveille-toi!
» Les méchants sont partis, rouvre les yeux, c'est moi!
» Ton sang ne coule plus, ô l'époux de mes songes!
» Mes cheveux sont coupés et t'ont servi d'éponges,
» Mes genoux sont ton lit, ta tête est sur mon bras,
» Mon souffle est sur tes yeux: ne t'éveille-t-il pas? »

Qui n'eût pas réveillé la voix si près, si tendre?
Sans revivre à l'instant Cédar ne put l'entendre.
Un soupir lui rendit le regard et la voix:
« O Daïdha, dit-il, est-ce vous que je vois?
» Est-ce toi, cher regard, vent de cheveux de femme,
» Qui rends l'air à mon sein et le jour à mon âme?
» Est-ce toi dont la bouche... O ciel! fuis, enfant, fuis!
» Sais-tu ce qu'ils ont dit? d'où je viens? où je suis?

» Sais-tu qu'à leur courroux dénoncé par ta mère,
» Je mourais pour t'aimer ; et tu meurs si... » — « Mon frère !
» Dit-elle en lui fermant les lèvres d'un baiser,
» Non, je ne fuirai pas, dût leur main m'écraser !
» Puisque, dans mon secret, la malice des femmes
» A découvert l'amour dans les plis de nos âmes,
» Cet amour que nos yeux ne s'étaient dit jamais ;
» Qu'il parle et que je meure ! Oui, c'est toi que j'aimais !
» Oui, c'est toi, toi qu'avant d'avoir vu ton visage,
» Dans mes rêves d'enfant, j'embrassais en image !
» C'est toi que je voyais quand je fermais les yeux,
» Comme on voit dans la mort l'esprit de ses aïeux !
» Lorsque tu descendis, qui sait ? du ciel peut-être,
» Sans t'avoir jamais vu, je crus te reconnaître.
» Je reçus de ta main le salut de mes jours,
» Sans m'étonner du bras qui vint à mon secours :
» A l'amour dont mon cœur ne sait pas la naissance ;
» Le ciel n'ajouta rien par la reconnaissance ;
» Mais la tendre pitié l'enfonça dans mon cœur,
» Comme en foulant la graine on fait germer la fleur.
» A leurs inimitiés opposant ma tendresse,
» J'égalais à leurs maux ma pitié vengeresse ;

» Et plus ils t'écrasaient à terre devant moi,
» Plus dans mon cœur saignant je me donnais à toi!
» Quel lien l'un vers l'autre attire ce qui s'aime!
» Vers l'arbre où tu dormais mes pieds allaient d'eux-même;
» L'herbe ne sentait pas ces pieds légers marcher,
» Qui du sol, au retour, ne pouvaient s'arracher!
» Rentrée avec ton ombre au fond de nos demeures,
» Mon ennui, dans le ciel, comptait toutes les heures;
» J'aurais voulu rayer de la nuit et du jour
» Celles qui séparaient le départ du retour!
» Je remplissais de toi ce vide des journées.
» Comme ces plantes d'or, vers le soleil tournées,
» Qui regardent toujours où leur astre est monté,
» Mon âme regardait toujours de ton côté.
» Les accents de ta voix restaient dans mon oreille
» Comme ceux de l'enfant que sa mère réveille.
» Dans le silence en moi toujours je t'entendais:
» Tu me disais!.. que sais-je?... et je te répondais;
» Et dans ces entretiens tu me parlais de choses
» Qui sur ma joue en feu faisaient monter les roses!
» Et puis je regardais, le cœur tout suspendu,
» Si les autres aussi n'avaient rien entendu;

» Si l'on n'avait pas vu rougir ma joue heureuse?
» Mais en venant vers toi, je me sentais peureuse,
» Et je ne trouvais rien à te dire, et souvent,
» Pour qu'il te le rendît, je le disais au vent!
» Oh! n'en disait-il rien à ta tendre pensée?
» Quand relevant sur moi ta paupière baissée,
» Comme écoutant quelqu'un qui te parlait tout bas,
» Tu commençais des mots que tu n'achevais pas?...

» Je n'étais qu'un enfant alors! mais à mesure
» Que la lune, en changeant, rendait ma raison mûre,
» Tout ce bonheur partit et tout l'amour resta:
» Tu sais comme entre nous le regard s'attrista!
» Oh! mais tu ne sais pas, je te cachais, ô frère!
» Que de pleurs ma pitié donnait à ta misère.
» Combien de fois, assise à l'ombre des forêts,
» Je me cachais de toi pour contempler tes traits!
» Épiant le regard, l'attitude, le geste,
» Les pas, le son de voix, et devinant le reste!
» En adorant des yeux ta céleste beauté,
» En voyant ce vil joug de ta captivité
» Peser sans l'avilir sur ton cou qu'il relève,

» Comme un piége rompu que l'aigle au ciel enlève ;
» En voyant profaner sous d'indignes liens
» Celui dont le regard faisait baisser les miens,
» Celui qui, dépassant les épaules mortelles,
» Semblait un dieu dont l'homme aurait volé les ailes ;
» Je me disais, le front devant toi prosterné,
» C'est pour l'amour de moi qu'il languit enchaîné !
» C'est pour moi que ce front dont mes yeux sont le culte
» Obéit sans murmure à l'enfant qui l'insulte ;
» C'est pour moi qu'à jamais il se laisse fouler
» Par ceux que d'un seul geste il a fait reculer !
» Et mon cœur indigné se haïssait lui-même
» Pour avoir de son rang dégradé ce qu'il aime :
» Et j'aurais tout donné cent fois pour secouer
» Ces chaînes de ton corps, ou pour m'y dévouer.
» Tes bras ennoblissaient à mes yeux ces entraves,
» Et pour les partager j'enviais les esclaves !
» Et de ta servitude épuisant chaque affront,
» Sur mes genoux meurtris je me frappais le front ;
» Et mes yeux ruisselaient comme deux sources pleines,
» Et mon sein étouffait et coupait mes haleines,
» Et des soleils entiers je sanglotais tout bas

» Pour que tes pieds vers moi ne se tournassent pas!!!
» Et de peur d'éveiller contre toi d'autres haines,
» Je lavais au retour mes yeux dans les fontaines,
» Derrière mes regards j'enfonçais mon chagrin,
» Et le nuage au cœur laissait mon front serein.

» Mais à quoi m'a servi ma prudence insensée?
» Mes mains à ton nom seul ont trahi ma pensée.
» J'ai méprisé leurs fils; ils ont appris pourquoi;
» Leur lâche inimitié va se venger sur toi:
» Ils ont déjà frappé de flèches et de pierres
» Ces membres tout baignés de l'eau de mes paupières.
» N'ai-je pas entendu ce qu'ils ont dit et fait?
» Ils reviendront demain achever leur forfait:
» La crainte de Phayr retarde ton supplice;
» Mais ma mère au vieillard a demandé justice,
» Son orgueil veut couvrir par la mort et l'oubli
» La honte de son sang dans mon cœur avili:
» Tu mourras sous leur pierre ou tu vivras d'outrages,
» Si la fuite à l'instant ne trompe tant de rages.
» Va, fuis sans regarder derrière, et sans retour
» Fuis, emporte avec toi ma vie et mon amour!

» Par la flèche des yeux mortellement blessée,
» Je mourrai vite ici des coups de ma pensée :
» Les gouttes de mes yeux étoufferont mon cœur
» Comme l'ondée abat et deffeuille la fleur ;
» Mais, fidèle à ta trace, ô frère de mon âme,
» Nul enfant du désert ne m'appellera femme ;
» Et s'il est sous la terre au pays des aïeux
» Une terre où l'esclave a des sœurs et des dieux,
» Échappant aux fureurs de leur haine jalouse,
» J'irai t'y préparer la couche de l'épouse,
» Et loin de ce ciel bleu dont le crime est couvert
» Nous irons nous aimer en paix sous le ciel vert ! »

En lui parlant ainsi les lèvres sur sa joue,
Entre les cils des yeux que le sanglot secoue
Les gouttes de ses pleurs filtraient comme un ruisseau ;
Et Cédar sur son front sentant tomber leur eau
Par sa lèvre altérée ardemment recueillie,
De ce cœur qui se fond buvait jusqu'à la lie.
Aux sons de cette voix dans son âme entendu
Il demeurait, muet, enivré, suspendu,
N'osant d'un mouvement, d'un coup d'œil ou d'un geste

Arrêter de l'amour l'écoulement céleste;
Comme un homme altéré qui trouve en son chemin
L'enfant qui vient du puits une amphore à la main,
Colle sa lèvre ardente, et sans reprendre haleine
Épuise jusqu'au fond la coupe toute pleine.
Tel qu'un baume divin, chacun de ces accents
Changeait en volupté l'angoisse de ses sens :
Son sang ne coulant plus de la moindre blessure,
Rappelé vers le cœur, s'arrêtait à mesure;
Il ne sentait pas plus ses membres douloureux
Qu'au retour du printemps le lion amoureux
Que le rugissement de la lionne appelle,
Bondissant sur ses pas, le feu dans sa prunelle,
Laissant aux rocs aigus sa crinière et son sang,
Ne sent dans ses transports l'épine dans son flanc.
Cet amour qu'il buvait sur sa lèvre glacée
Avait en un seul sens concentré sa pensée.
Mais quand la voix tremblante et muette eut tout dit,
Il ne se leva pas de la terre; il bondit.
Comme une âme d'un flot de bonheur débordée
Dont un ressort soudain fait échapper l'idée,
Ne pouvant contenir ses intimes transports,

Croit chasser la pensée en secouant le corps,
Ses cheveux ondoyants comme sous la tempête,
Élevant ses deux mains au niveau de sa tête
Et les frappant ensemble au-dessus de son front,
Courant d'un arbre à l'autre, en embrassant le tronc,
Sans paraître écouter la voix qui le rappelle
Il décrivit trois fois un grand cercle autour d'elle;
Puis se précipitant à ses pieds à genoux :
« Toi m'aimer, Daïdha! dit-il, moi ton époux!
» Toi me parler d'amour la nuit, et moi t'entendre!
» Moi boire encor ces pleurs que tu viens de répandre?
» Moi reposer encor ma tête sur tes bras
» Pendant qu'ainsi toujours tu me regarderas?
» Moi sentir sur mon cou le frisson de ta bouche,
» Comme l'eau qui frémit sous le vent qui la touche?
» Moi m'enfoncer ainsi le front sous tes cheveux;
» Ton souffle dans mon souffle et mes yeux dans tes yeux?
» Et moi partir, et moi craindre les coups du lâche?
» Oh! béni soit cent fois le joug dont il m'attache!
» Que m'importent leurs coups? Tiens, vois, je suis guéri.
» Sous ta lèvre à l'instant tout mon sang a tari!
» A ce prix, Daïdha, que mille fois je meure,

» Car je vis mille fois dans une pareille heure !... »
Il arracha des mains et foula sous ses piés
Les feuillages de simple à ses membres liés ;
Mais portant les cheveux à ses lèvres brûlantes :
« Cheveux de Daïdha, soyez mes seules plantes !
» De mon terrestre Eden vous ombragez la fleur !
» Vous prenez pour grandir votre suc dans son cœur !
» Vous embaumez les airs du vent de ses haleines !
» Je vous arroserai du pur sang de mes veines ! »
De ses baisers de flamme il les couvrit cent fois,
Et comme des anneaux les noua sur ses doigts.

Des larmes dans les yeux, sur les dents un sourire,
Daïdha sans parler contemplait ce délire.
Dans ses bras recourbés il la prit triomphant,
Comme dans son berceau la mère son enfant ;
Il l'enleva de terre en gémissant de joie,
Et comme pour montrer aux étoiles sa proie,
L'élevant à son cœur sans en sentir le poids,
Il la porta muette aux profondeurs des bois :
« Fuyons, lui disait-il à lèvres demi-closes,
» Pour que la lune au ciel n'entende pas ces choses,

» Son rayon sur les eaux semble épier nos pas ;
» Fuyons, pour qu'à ta mère il ne les montre pas ! »
Et la vierge en tremblant lui rendant ses caresses,
Nouait son cou robuste avec ses longues tresses,
Et croyait, en sentant ses lèvres sur ses yeux,
Que le vent emportait son esprit dans les cieux.
« O Cédar ! disait-elle, ô que la mort est forte
» Quand on y court ainsi sur l'amour qui vous porte !
» O Cédar ! disait-elle, emporte où tu voudras
» L'esclave de ton cœur, dont la chaîne est ton bras ;
» Sauve-toi de leurs fers dans ce seul cœur de femme,
» Sois l'esclave de tous et le roi de mon âme !
» Oh ! que n'ai-je, ô Cédar ! cent cœurs et cent beautés
» Pour te rendre cent fois plus de félicités ! »

Loin du jour importun, de la lune jalouse,
Penchait aux bords du fleuve un tertre de pelouse,
Où des arbres géants dans l'onde enracinés
Répandaient sur son cours leurs rameaux inclinés ;
La végétation, sous leur ombre féconde,
Que nourrissait la terre et désaltérait l'onde,
Fourmillait à leurs pieds de parfums, de couleurs ;

Les pas disparaissaient sous le velours des fleurs,
Et Cédar en marchant, fendant leur vert nuage,
En écartait les flots comme un homme qui nage.
Des lianes en fleurs qui s'enlaçaient aux troncs
Grimpaient de branche en branche et montaient jusqu'aux fronts,
Et retombaient d'en haut en trame de verdure,
Comme un câble rompu tombe de la mâture,
A des câbles pareils allant s'entrenouer,
Formaient un second sol comme pour se jouer.
A ces vastes tissus des lianes moins grandes
S'accrochaient à leur tour pour porter leurs guirlandes.
La vigne y répandait ses pampres; les citrons
Y dégouttaient de fleurs; les jeunes liserons,
Resserrant du filet les mailles diaprées,
Pendaient, et retrouvaient leurs grappes séparées.
Le vent y secouait le duvet des roseaux;
Et les plumes de feu des plus rares oiseaux,
Qui tombaient de la branche où leur aile s'essuie,
Parsemaient ces réseaux de leur flottante pluie;
L'aile des papillons s'y brisait en volant;
De la lune voilée un rayon ruisselant,
Comme à travers la mousse un filet des cascades,

Venait d'un crépuscule argenter ces arcades.
Au-dessus du gazon, la trame du filet,
Comme un hamac de fleurs, au moindre vent tremblait;
Si l'oiseau s'y posait, elle s'ébranlait toute;
Chaque humide calice y distillait sa goutte.
Un nuage odorant d'étamines de fleurs,
D'ailes de papillons, d'insectes, de couleurs,
Comme d'un pré trop mûr qu'un pied de faucheur foule,
Dans l'air éblouissant s'en exhalait en foule;
Et l'haleine des fleurs à travers les rameaux
Y soufflait l'harmonie et la fraîcheur des eaux.

Cédar, en s'enfonçant sous les rives du fleuve,
Parmi tous les secrets de cette terre neuve,
Avait seul découvert, et souvent admiré,
Les mystères de paix de ce lieu retiré;
Sur ce hamac de fleurs souvent couché lui-même,
Fermant au jour ses yeux pleins de l'ombre qu'il aime,
Son âme avait rêvé que dans ce nid d'odeur
Sa colombe écoutait les paroles du cœur.

Souvent en le cherchant sous les troncs des platanes,
L'enfant l'avait trouvé sous l'arche des lianes;
Souvent dans l'innocence, où s'égaraient leurs jeux,
Sur ce berceau flottant d'où pendaient ses cheveux,
Voyant parmi ces lys Daïdha renversée,
Au doux chant du sommeil sa main l'avait bercée,
Pendant qu'elle feignait de dormir un moment,
Et jetait en fuyant le rire à son amant.

Je ne sais quel instinct vague de sa pensée
Le poussait vers ce lieu dans sa fuite insensée.
Etait-ce un sentiment aveugle de l'amour,
Qui, pour un tel bonheur, voulait un tel séjour?
Etait-ce qu'exaltant son âme jusqu'au culte,
Il craignait que le sol ne lui fût une insulte,
Et qu'il trouvait la terre indigne de toucher
Celle que sur un ciel il eût voulu coucher?
Mais, semblable au torrent qui roule sur sa pente,
Il fut en un clin d'œil à la verte soupente.
Ses bras, parmi les fleurs, posèrent Daïdha:
De parfums sous ce poids le berceau déborda,
Les calices fermés de baume découlèrent;

Les oiseaux endormis des branches s'envolèrent,
Et s'embarrassant l'aile aux lianes des toits,
Firent pleuvoir la feuille et les gouttes des bois.
Cédar la regarda les bras croisés de joie,
En homme qui desserre et ressaisit sa proie;
Puis se rapprochant d'elle, il s'assit sur le bord
Comme une mère heureuse auprès d'un fils qui dort;
Et le coude appuyé sur la couche embaumée
Que creusait sous son poids la tête bien-aimée,
Il oublia, des yeux en couvant son trésor,
Qu'à la terre des pleurs ses pieds touchaient encor,
Et que la lune au ciel marchait..... Ce qu'ils se dirent,
Les calices des fleurs, les mousses l'entendirent.
Les esprits dont l'amour au ciel est le seul sens
S'arrêtèrent d'envie à ces mortels accents;
Et Cédar aspirant le ciel dans son sourire,
Crut que le ciel entier n'était que ce délire.

Quand les heures, pourtant, qu'oubliait leur amour,
Firent à l'horizon blanchir les bords du jour,
Que les nuages d'or, au levant se groupèrent,
Que sur le fond d'azur les pics se découpèrent,

Et que l'oiseau jaloux dont l'amant hait la voix,
L'alouette, en chantant s'éleva sur les bois,
Leur cœur se resserra : l'incrédule paupière,
Comme un coup sur les yeux, repoussa la lumière.
Mais des bras l'un de l'autre il fallut s'arracher:
Cédar de ses liens se laissa rattacher,
Daïdha de baisers couvrit cent fois ses chaînes;
Puis se glissant furtive entre le tronc des chênes,
Avant que le vieillard eût réveillé Selma,
Sous ses cheveux épars dans l'antre s'enferma.
Elle-même noua pour sa mère trompée
La tresse qu'en partant ses dents avaient coupée ;
Et pour son jeune époux suppliant tous ses dieux,
Le revit dans son cœur en refermant les yeux.



# QUATRIÈME VISION.

## QUATRIÈME VISION.

Depuis le jour maudit de la fatale épreuve,
Les jours avaient coulé comme les flots du fleuve;
Insensibles et purs, et rapides, pour tous
Au désert, excepté pour l'épouse et l'époux.
Cédant avec douleur à Selma qui le brave,
Et pour sauver du moins les jours de son esclave,

Le vieux chef vainement regrettant son trésor
Avait livré Cédar pour esclave à Ségor :
Ségor, le plus puissant des enfants de sa race,
Qui convoitait sa mort pour régner à sa place.
Pour arracher son charme à l'œil de Daïdha,
Sous ses yeux vigilants le vieillard la garda ;
Il sépara Cédar de ses tribus captives,
De l'Oronte aux flots bleus lui fit franchir les rives,
Et chassant devant lui ses plus maigres troupeaux,
Le relégua tout seul sur de sombres coteaux,
Dévorés du soleil, et séparés du monde
Par des rocs escarpés et par le lit de l'onde.
Et de peur que l'esclave en ces lieux oublié
Ne rompît les trois jougs dont il était lié,
Et de son dur exil franchissant la limite,
Ne s'approchât des bords que son tyran habite,
Ségor et ses trois fils arrachèrent du sol
Un jeune tronc de palme ouvert en parasol,
Et comme on lie un bloc au coursier qu'on entrave,
Attachèrent ce poids aux jambes de l'esclave ;
De sorte qu'en traînant avec effort ses pas,
L'arbre suivait sa trace et ne le quittait pas ;

Ou que, s'il était las de traîner son supplice,
Il lui fallait porter l'arbre au tronc lourd et lisse,
Et pressant dans ses bras le palmier oppresseur,
De son poids écrasé marcher à sa sueur.

Ainsi languissait-il de longs jours, seul au monde.
Mais la nuit de l'amour avait été féconde :
L'épouse d'un instant que la honte et le deuil
Renfermaient dans son antre ainsi qu'en son cercueil,
Se couvrant de cheveux comme d'un triple voile,
Ne laissait voir ses yeux qu'aux rayons de l'étoile.
Ne montrant qu'à la nuit sa touchante pâleur,
Comme un lys dont la lune épanouit la fleur,
Daïdha, du proscrit mystérieuse femme,
D'un ange dans son souffle avait aspiré l'âme :
Elle avait, de la mère éprouvant les langueurs,
Dans son sein étonné senti battre deux cœurs,
Et compris, à la fois affligée et ravie,
Que ses flancs élargis germaient une autre vie.
Au neuvième croissant de la lune d'été,
Sans douleur sur la mousse elle avait enfanté,
Ainsi que la fleur double, en ces temps de prodige,

De deux fruits à la fois chargeait la même tige,
Deux jumeaux souriants, gages d'un même amour,
Au même cri de joie avaient reçu le jour,
Et de la vie offerte à leur lèvre jumelle
Sucé la double goutte à sa double mamelle.
L'un était une fille, et l'autre était un fils :
Quand les premiers baisers sur leurs lèvres cueillis
Eurent rassasié ses lèvres de leurs charmes,
Que ses yeux à son lait eurent mêlé leurs larmes,
Qu'elle les eut nommés de deux noms dans son cœur,
L'un Sadir, l'autre Hella, disant joie et douleur ;
Pour dérober leur vie, à l'ombre du mystère,
Au fleuve où l'on jetait les fruits de l'adultère,
Elle passa le fleuve à la nage deux fois ;
Chaque fois de l'un d'eux son cou portant le poids,
Comme deux lionceaux que sa mamelle abreuve,
Sont portés par leur mère à l'autre bord d'un fleuve ;
Puis les pressant, trempés et criants, dans ses bras,
Les réchauffant du cœur et marchant à grands pas,
Se guidant, pour trouver Cédar aux sommets sombres,
Sur les mugissements des troupeaux dans les ombres,
Aux pieds de son époux elle avait déposé

Ce fruit tombé du cœur et de pleurs arrosé.
« Tiens, avait-elle dit, cache-les; l'heure presse :
» La mort les cueillerait jusque sous ma caresse.
» Pour leurs lèvres déjà tout mon sang blanc coulait;
» Mais il faut que le roc s'arrose de mon lait,
» Et que de ton troupeau la plus douce gazelle
» Écartant son petit leur laisse sa mamelle.
» O Cédar ! couve-les la nuit sur tes genoux,
» Abrite-les du cœur, car ils sont nés de nous!
» Aime-toi dans leurs yeux, car ils sont ton image!
» Baise-moi sur leurs fronts, car ils ont mon visage;
» Dérobe-les à l'œil de leurs persécuteurs.
» Je fuis! le jour m'épie, et s'il me voit je meurs!
» Oh! qu'ils boivent encor de ma vie une goutte!...
» Et que ne peuvent-ils d'un trait l'épuiser toute!
» Cédar, dieu de mon cœur, ils sont beaux comme toi!
» Pour qu'ils m'aiment aussi, dis! parle-leur de moi!
» Chaque vent de mes nuits qui souffle de la plaine
» Vous portera cette eau dont ma paupière est pleine! »
Et les posant à terre, et revenant dix fois,
Elle reprit enfin sa course dans les bois,
En couvrant de ses mains ses oreilles fermées,

De peur d'entendre un cri de ces voix trop aimées,
Et de ne pouvoir plus s'arracher à l'amour;
Avant que la vallée eût ruisselé de jour,
Elle rentra furtive au seuil de ses alarmes,
Et la terre trois jours but son lait et ses larmes.

Cédar, le cœur tremblant et demeuré sans voix,
Regardait ces enfants sur la feuille des bois,
Et cherchant dans leurs yeux l'image de leur mère,
Pleurait et souriait dans une ivresse amère,
Osant de ses mains d'homme à peine les toucher,
Comme un lion surpris que l'agneau vient lécher.
Leurs cris, leurs petits bras qui cherchaient la mamelle,
Lui remuaient le cœur; il chercha la gazelle
Qui, dans la même nuit, sur l'herbe avait mis bas,
Eleva tour à tour les jumeaux sur son bras;
Au pi gonflé de lait il suspendit leur lèvre,
Comme un berger qui tient par la corne sa chèvre
Pendant qu'entre ses pieds les chevreaux nouveau-nés
Pressent les mamelons vers leur bouche inclinés.
Quand ils eurent trompé cet instinct de la mère,
Ensemble il les coucha sur la molle fougère,

Et, berçant du genou leur doux et court sommeil,
Rappela chaque fois leur nourrice au réveil.

Déjà, de son petit par ses soins séparée,
La gazelle accourait à leur voix altérée;
Et pendant qu'à flots blancs sa mamelle coulait,
De sa langue essuyait leurs mentons teints de lait.
Ainsi, grâce à l'instinct de la douce nature,
Les fruits tombés du nid trouvaient leur nourriture;
Et l'esclave, nourrice et mère tour à tour,
Leur refaisait un nid couvé par son amour.

Or, c'était la saison où, l'herbe étant fanée,
Les familles comptaient les troupeaux de l'année.
Ségor dit à ses fils : « Voici le jour! montons,
» Pour voir si nos chameaux, nos brebis, nos moutons,
» Ce rebut des troupeaux que l'esclave fait paître,

» Se sont multipliés loin du bâton du maître;
» Et pour demander compte à l'esclave frappé
» De l'agneau mort de soif, ou du bouc échappé! »
Et les fils, irrités d'avance, le suivirent.
Aux sommets parvenus, avec surprise ils virent
Les maigres animaux à Cédar confiés
Brouter autour de lui, gras et multipliés.
Ségor s'assit à l'ombre, au bord de la fontaine,
Admirant ses chameaux, qu'il comptait par centaine;
Il fit signe à Cédar, en lui montrant le pui,
De les faire descendre et boire devant lui,
Afin qu'il pût de près les voir et les connaître.
Cédar tremblant comprend le signe de son maître;
De sa lèvre renflée il approche à l'instant
Une corne qu'un buffle a brisée en luttant;
Il y souffle le vent de sa bruyante haleine,
Que l'écho fait vibrer sur les monts et la plaine:
Les troupeaux dont les pieds comprennent cette voix,
Sortent de tous côtés des profondeurs des bois;
Au bord de la fontaine ils viennent à la file.
Ségor suit, en comptant, leur ligne qui défile;
Pendant que l'agneau broute ou que l'onagre boit,

Il les nomme à ses fils et les montre du doigt;
Il flatte des regards les chevreaux qui bondissent,
Il mesure en espoir les petits qui grandissent:
Son regard satisfait pour Cédar s'adoucit.
Mais déjà des troupeaux la foule s'éclaircit,
L'éléphant, dont la trompe en jouant brise l'arbre,
Vient le dernier, levant, comme un pilier de marbre,
Ses pieds dont chaque trace au sol s'approfondit.
L'élan dont le sabot de roc en roc bondit;
La biche vagabonde, ou l'errante gazelle
Qui n'entend que d'en bas la corne qui l'appelle,
Viennent, de loin en loin, du bassin écoulé,
Sous l'ombre de Ségor, boire le fond troublé.

A la fin du troupeau, dont le compte s'achève,
Du malheureux Cédar la terreur se soulève.
De loin, sur la montagne, en entendant marcher,
En regardant d'en-haut ses tyrans s'approcher,
Redoutant, mais trop tard, leur visite imprévue,
Pour sauver les jumeaux dérobés à leur vue,
A peine, près de lui, les avait-il cachés
Sous de larges rameaux au boab arrachés,

Tremblant qu'un pied cruel ne les écrase à terre,
Ou qu'un cri de leur soif ne trahît son mystère.
Mais les enfants dormaient au verdoyant berceau,
Sans même soulever du souffle leur arceau;
Et Ségor se levait déjà pour redescendre,
Quand derrière la branche un bruit se fait entendre :
Des gazelles c'était le bondissant troupeau,
Qui descendait des monts et venait humer l'eau.
Leur groupe gracieux lèche l'onde qui coule :
Une seule en flairant s'écarte de la foule;
Inquiète et rétive, elle semble chercher
Ses petits qu'elle rêve et qu'elle veut lécher.
Cédar, pâle et tremblant, vainement la rappelle;
Sourde aux cris du pasteur, la rapide gazelle,
Fouillant l'herbe profonde avec son long museau,
Découvre les enfants dans leur nid de roseau.
Le couple vagissant à demi se réveille;
Les pasteurs confondus contemplent la merveille,
Et Cédar, fléchissant au trouble de son cœur,
Tombe comme frappé d'un coup intérieur.

Cependant les bergers, long-temps penchés à terre,

Lèvent leurs mains au ciel, parlent avec mystère.
Doutant si ces enfants sont des êtres humains,
Ils les tournent sur l'herbe avec leurs rudes mains;
De l'horreur au respect leur œil long-temps hésite,
Comme près d'un serpent dont le tronçon palpite.
Mais Ségor, à l'œil dur, au cœur plus affermi,
Dans ses bras, à la fin, prend le couple endormi,
Et, levant à la fois le nid avec la branche,
Dans la feuille couchés, les porte sur sa hanche.
Tous le suivent, laissant à terre, au fond des bois,
L'esclave évanoui, sans regard et sans voix.

Pour semer dans Phayr l'étonnante nouvelle,
On dirait que le vent leur a prêté son aile.
A peine de l'Oronte ont-ils touché le bord,
Que toute la tribu de ses demeures sort;
On vole au-devant d'eux, on les suit, on les presse;
Sur ses pieds, pour les voir, l'enfant même se dresse;
D'un cercle palpitant les ondulations
Les lassent à la fois d'interrogations.
Les mères de Ségor, de leurs mains curieuses,
Lèvent furtivement l'acanthe et les yeuses.

Sur la grève du fleuve, aux bords vaseux de l'eau,
On dépose à leurs pieds le délicat fardeau
Jusque dans le flot bleu dont l'écume le mouille.
Des mères, des enfants la foule s'agenouille.
Pour ce couple innocent qui palpite à leur pié
Leur surprise bientôt se transforme en pitié;
Elles tendent les bras à ces mains qu'ils leur tendent,
Aux mamelles déjà des mères les suspendent,
Et s'enviant des yeux les jumeaux à nourrir,
Les disputent au sein qu'ils sont prêts à tarir.
Mais Ségor, arrachant les enfants à ces mères,
Et les apostrophant d'invectives amères :
« Créatures de lait et de pleurs! leur dit-il,
» Qu'un enfant de deux nuits mènerait par un fil,
» Lâches qui n'avez rien dans la tête à toute heure,
» Que de l'eau pour pleurer avec tout ce qui pleure!
» Laissez vos maîtres seuls décider de leur sort,
» Et s'ils doivent mourir n'allaitez pas la mort!
» Savez-vous quelle mère ou quel monstre peut-être
» Les a conçus dans l'ombre et leur a donné l'être?
» Aveugles! savez-vous si vous ne donnez pas
» Le lait sacré de l'homme à vos propres trépas?

» Si ces serpents cachés sous des formes humaines
» N'empoisonneront pas votre sein de leurs haines?
» Et si vous n'allez pas réchauffer d'un baiser
» La tête du géant qui doit vous écraser? »
Puis, les chassant du geste et s'adressant aux hommes :
« Dieux, parlez nous, dit-il, dans le doute où nous sommes !
» Des brutes du désert, ces enfants, vil rebut,
» Sont-ils pour notre perte ou pour notre salut?
» Où les ai-je trouvés? Sous les pieds de l'esclave,
» D'un ennemi captif qui nous hait, qui nous brave!
» D'où les a-t-il reçus? des démons? ou des dieux ?
» Pourquoi les cachait-il sous l'herbe à tous les yeux ?
» Pourquoi nourrissait-il leur venimeuse engeance?
» Est-ce pour notre perte, ou bien pour sa vengeance ?
» N'est-ce pas des géants quelque germe conçu
» Qui devait sous ses yeux grandir à notre insu,
» Pour égorger un jour la tribu tout entière?
» Non! qu'ils meurent avant écrasés sur la pierre,
» Que le fleuve pour lait leur prodigue son eau!
» Noyons nos ennemis jusque dans leur berceau! »
—«Oui, qu'ils meurent! cria d'un même instinct la foule,
» Que tout mal loin de nous avec le fleuve coule!

» Des femmes sur nos fronts retombe la pitié ! »
Et Ségor, à ces cris, poussant avec le pié
La feuille et les enfants dans le courant de l'onde,
Comme on balaie au fleuve un nid de bête immonde ;
De la vague à l'instant l'acanthe se remplit,
Et le couple dormant s'enfonça dans son lit.
On n'entendit qu'un cri de mille voix émues
Éclater de la foule et vo'er jusqu'aux nues.
On voyait mille bras tendus suivre du doigt
Le berceau disparu dans le fatal endroit;
Quand, plus prompte que l'œil qui suit une pensée,
Du sommet d'un rocher une femme élancée
Dans le courant profond plonge deux fois soudain,
Et revient chaque fois un enfant à la main.
« Daïdha!!! » s'écria la foule... C'était elle,
Qui, sous l'horrible poids d'une angoisse mortelle,
Au vague bruit d'enfant, par son cœur entendu,
Avait au bord du fleuve en secret descendu;
Et non loin de Ségor, par un arbre cachée,
A chaque mot de lui l'âme au corps arrachée,
L'avait vu repousser ses chers fruits dans le flot,
Et s'était dans le gouffre élancée aussitôt.

Elle sortit soudain, par le peuple escortée,
Sur la rive où de l'eau le cours l'avait portée ;
Et couvrant de baisers, à genoux sur le bord,
Ses enfants, du regard disputés à la mort,
Elle leur réchauffait le corps de son haleine,
Comme une mère échauffe un agneau sous sa laine ;
Et les faisant sourire elle leur souriait,
Et de ses longs cheveux elle les essuyait.
Puis voyant tout-à-coup la foule rassemblée,
Et comme du néant au monde rappelée,
Elle jeta du cœur un si terrible cri
Que chaque cœur de mère en fut tout attendri.
Et levant ses enfants au-dessus de sa tête,
Comme on élève un signe au peuple qui s'arrête,
Ou comme on montre au ciel un sang qui fume encor,
En adjurant la foudre, au-devant de Ségor
Elle courut, semblable à la biche forcée
Qui revient au chasseur dont le coup l'a blessée ;
Et debout devant lui : « Peuple, dit-elle, et toi
» Lâche égorgeur d'agneaux, ces enfants sont à moi !
» Frappez ce sein coupable, et laissez-leur la vie !
» Est-ce sur l'innocent que le crime s'expie ?

» Peuple, c'est votre sang qui coule dans le leur,
» Remontez à sa source... ils l'ont pris dans mon cœur!
» Vengez-vous! j'ai trompé votre haine jalouse;
» Ils sont fils de Cédar!... et je suis... son épouse!... »
Par cent cris à la fois un cri multiplié
En exécration transforme la pitié.
Ségor frappé d'horreur recule avec la foule,
Comme quand à nos pieds un bloc s'écrase et roule.
Daïdha, qui les voit pas à pas s'écarter,
S'efforce de les joindre et de les arrêter;
Et pressant les jumeaux d'un bras sur sa mamelle,
Comme pour les rentrer et les cacher en elle,
Déchirant aux cailloux ses genoux et ses flancs,
Ses cheveux de poussière et d'onde ruisselants
Collés contre son corps comme un voile qu'on trempe,
Appuyant d'une main ce groupe entier qui rampe,
De sa lèvre de marbre elle veut embrasser
Chaque pied tour à tour prompt à la repousser.
Devant elle partout la foule se disperse,
Sur son cou suppliant sa tête se renverse;
Elle fond en sanglots, elle joint ses deux mains,
Adjure par leurs noms ses frères inhumains;

De sa mère à ses sœurs sur ses genoux se traîne :
« N'est-il donc parmi vous aucune qui les prenne ?
» Femmes, vos seins remplis laisseront-ils mourir
» Ces bouches que l'hyène aurait voulu nourrir ?
» Oh ! prenez et frappez !... qu'à vos seins je les voie,
» Mères ! du lait pour eux... et je meurs avec joie ! »
Mais les mères fuyaient et détournaient les yeux
De ces fils de l'esclave à leur race odieux.
Femmes, vierges, enfants, et Selma la première,
Lui jetaient sur le front l'opprobre et la poussière.
Tous les mots qu'en passant leurs bouches lui disaient,
Comme d'autant de coups de pierre l'écrasaient ;
Et du supplice affreux que leur fureur devance,
Avec ses fruits, d'horreur la lapidaient d'avance.
Enfin à quelques pas le cercle se forma,
Et le conseil jugea la fille de Selma :
A mourir pour sa honte elle fut condamnée
Avec l'indigne époux qui l'avait profanée,
Et les coupables fruits de leur infâme amour,
Dont l'existence impie offenserait le jour.
Seulement pour Phayr, ce vieux roi de justice,
Un reste de respect fit changer son supplice ;

Et de peur que son sang ne tachât quelque main,
Elle fut dévouée à la tour de la faim.

C'était une prison, une tombe vivante,
Que l'on formait de boue et de pierre mouvante,
Et que l'on élevait comme une haute tour,
Sans porte, et sans fenêtre, et sans issue autour;
De sorte qu'enfermé dans cette arche profonde,
Ce haut mur séparait le coupable du monde,
Et que les dieux du ciel, qui seuls voyaient son sort,
Ne pouvaient accuser personne de sa mort.
On condamna Cédar à périr dans l'Oronte
De la mort la plus vile et surtout la plus prompte;
Et quant aux deux jumeaux, du fleuve préservés,
Aux lions du désert ils furent réservés.

A peine a retenti la fatale sentence,
Qu'aux rochers de Cédar le peuple entier s'élance.
Sur le sol, sans haleine, on le trouve étendu,
Comme frappé d'un coup de là-haut descendu.
La foule, qui le voit sans couleur et sans vie,
Croit que les dieux vengeurs ont foudroyé l'impie:

Il insulte du pied ce corps sans mouvement;
Puis, le traînant au bord de l'Oronte écumant,
Près d'un gouffre où le fleuve, au fond d'une vallée,
Gonflait en tourbillons son onde amoncelée,
Sans même détacher le tronc d'arbre du corps,
Dans l'abîme de l'onde on le pousse du bord;
Mille imprécations suivent le corps qui tombe,
Et le voile d'écume a recouvert sa tombe!

Comme un tigre qu'un meurtre altère encor de sang,
Par ce crime animé, le peuple redescend :
On arrache ses fruits à Daïdha qui pleure;
On décrit à l'entour sa funèbre demeure;
Tout le peuple au travail à grands cris s'excitant :
Trace l'affreuse tour qu'il bâtit à l'instant;
On fouille sur les bords le lit de la rivière,
A la maison de mort chacun roule sa pierre;
Chacun veut, à l'envi, que le chef inhumain
Dans l'expiation reconnaisse sa main.

Autour de Daïdha, dans son sépulcre assise,
Déjà les blocs montaient assise sur assise;

Son âme, à demi morte, entendait retentir
Les pierres du tombeau qui devaient l'engloutir;
Ainsi que la victime au couteau s'abandonne,
Ses yeux, fixés au sol, n'imploraient plus personne;
De la tête son cou ne portait plus le poids;
Son visage glacé se cachait dans ses doigts,
Et l'ondulation des cheveux sur la mousse
De son cœur qui battait marquait chaque secousse.
Elle sembla t avoir accepté son cercueil;
Mais quand, baissant les mains, elle vit d'un coup d'œil
L'enceinte de rocher qui montait à mesure,
De ses frères bientôt dépasser la ceinture,
Comme un homme endormi qu'une vipère mord,
Elle bondit de terre avec un cri de mort;
Elle tendit ses bras tout chargés de prières
Aux femmes de Phayr, assises près des pierres :
« Oh! dit-elle, arrêtez, arrêtez un moment
» Avant de refermer ce fatal monument!
» O ma mère! ô mes sœurs! ô frères de ma race!
» A mes derniers soupirs accordez une grâce:
» Laissez une fenêtre étroite à cette tour,
» Non pour que dans ma nuit il entre un peu de jour,

» J'ai honte du soleil et je hais la lumière!
» Mais pour que, si ma mort ne vient pas la première,
» Je puisse voir encore et du sein allaiter
» Mes fruits qui sur vos mains viendront me visiter,
» Afin que de leur mort mon lait retarde l'heure,
» Et qu'ils vivent du moins jusqu'à ce que je meure!
» Oh! ne les sevrez pas du moins avant ma mort!
» Oh! pendant que leur coupe est pleine jusqu'au bord,
» Laissez-moi jusqu'au fond la leur répandre toute!
» Qu'ils ne tombent de soif qu'à la dernière goutte!... »
Elle se tut, ses mains palpitaient : à ce cri
Des mères de Phayr le cœur fut attendri;
Le fruit qu'elles portaient s'émut dans leurs entrailles;
Elles firent laisser une fente aux murailles,
Promirent d'apporter les enfants; et la tour
Monta de pierre en pierre et rétrécit le jour.
La foule, en s'éloignant de la prison mortelle,
En malédictions se répandit sur elle,
Et Daïdha bientôt n'entendit d'autre bruit
Que le courant du fleuve et le vent de la nuit.

Semblable, en son instinct, à la biche sauvage,

Qui, les jours et les nuits, fait le tour de sa cage,
Flairant si les barreaux qui captivent ses pas
Sous le poil de ses flancs ne s'élargiront pas,
Elle tourna long-temps autour de l'édifice,
Cherchant avec les mains aux murs un interstice,
Se meurtrissant le sein aux angles du rocher,
Et de ses doigts saignants cherchant à s'accrocher;
Mais les murs à ses mains ne donnaient point de prise;
Ils ne laissaient filtrer dedans ni jour ni brise,
Et, comme ensevelie au bas d'un puits profond,
Chaque effort pour monter la replongeait au fond.
Lasse enfin de tenter un effort qui succombe,
La paix du désespoir descendit dans sa tombe;
Elle s'assit à terre, appuyée à sa tour :
« Mourir, dit-elle ainsi, pour une nuit d'amour!
» Oh! oui, mourir cent fois! Cédar! œil de mon âme!
» Mourir cent fois ainsi, puisque je meurs sa femme!
» Que mille tours de faim montent, croulent sur moi,
» Avant que Daïdha rougisse d'être à toi!
» Avant que ma douleur se repente, ô ma vie!
» De ces deux fruits d'amour que leur haine m'envie!
» Qu'ils exècrent ton nom, je l'adore au cercueil!

» Mon supplice est ma foi, ma honte est mon orgueil !
» Jusqu'au fond des enfers que ma tombe se creuse !
» Cédar, mourir pour toi c'est encore être heureuse !
» O mort, que tardes-tu ? Viens, viens nous réunir !
» Comme des pas d'amant je t'écoute venir. »
Et puis, tout attentive, elle écoutait en elle
Si la soif de sa lèvre était bientôt mortelle ?
Ou bien si de la faim la dernière langueur
Ne se trahissait pas aux battements du cœur ?
Mais, dans ces premiers temps d'une forte nature,
La sève de longs jours vivait sans nourriture,
Et la jeune victime, interrogeant en vain,
Ne ressentait encor ni la soif ni la faim,
Et . les sens soutenus de tendresse et d'alarmes,
Elle mangeait son cœur et dévorait ses larmes.

Les étoiles du ciel qui passaient tour à tour
Dans le morceau du ciel que laissait voir la tour,
La virent de là-haut, en traversant l'espace,
Dans la même attitude et dans la même place,
Aux pierres de la tour les membres appuyés,
Les mains jointes tombant sur ses genoux pliés.

Quand, dans le blanc du ciel, le jour parut éclore,
L'alouette en montant lui gazouilla l'aurore;
Une noire hirondelle au plumage d'azur,
Rasant la haute tour, parut au bord du mur;
Aux blocs, en tournoyant, elle froissa son aile,
Et, sur un plat rebord, se posa tout près d'elle.
Elle leva les mains : « Compatissant oiseau,
» Qui descends pour me voir dans mon morne tombeau,
» Ne les as tu pas vus, dis-moi, couchés par terre,
» Comme des œufs brisés, mes deux petits sans mère?
» Riaient-ils? pleuraient-ils? me tendaient-ils les bras?
» Ne vas-tu pas les voir quand tu remonteras?
» N'as-tu pas vu, dis-moi, aux bords où tu t'abreuve,
» Le beau corps de Cédar roulé dans l'eau du fleuve?
» Oh! dis-lui que je vais le rejoindre bientôt:
» L'amour ne va-t-il pas plus vite que le flot?
» Que tiens-tu dans ton bec, oiseau qui bois aux vagues?
» Est-ce un brin de la mousse? est-ce un cheveu des algues?
» Ou de son front flottant, dis-moi, n'as-tu pas pris
» Un de ses cheveux d'or pour coucher tes petits?
» Oh! laisse-moi tomber ce fil que je t'envie,
» Un cheveu de sa tête! un rayon de sa vie!!

» Un débris de sa mort ! oiseau, laisse-les-moi !
» Je n'ai que ce cheveu ! les forêts sont à toi !.... »
Mais son geste et sa voix effrayant l'hirondelle,
L'oiseau vers le sommet remonta d'un coup d'aile,
Et de son désespoir le cri fit envoler
Le seul être de Dieu qui vînt la consoler.
De ce dernier commerce elle perdit les charmes,
Et son œil épuisé s'assoupit dans les larmes.

En songe quelque temps son âme sommeilla.
Comme un coup dans le cœur un cri la réveilla :
C'était ce cri de soif, insensible à l'oreille,
Auquel dans son repos une mère s'éveille ;
De ses pauvres petits le doux vagissement,
Qui venaient à sa mort demander l'aliment :
Deux filles de Ségor les tenant par la hanche,
Les tendaient par la fente à sa mamelle blanche.
Tandis que Daïdha, dont le cœur ruisselait,
En les lavant de pleurs les abreuvait de lait :
« Buvez, mes blancs agneaux ! bois, ma blanche colombe !
» Buvez l'eau de mon cœur qui coule de la tombe.
» Pressez ainsi, pressez, des lèvres, de la main,

» Cette source d'amour que va tarir la faim.
» Que ne peut d'un seul trait votre bouche assouvie
» Épuiser tout mon sang avec toute ma vie!
» Et que ne tombez-vous des mamelles, sevrés,
» Comme deux enfants morts par la grappe enivrés!...
» Oh! que vous aurez soif lorsque je serai morte!
» Oh! ne souriez pas! ou bien qu'on vous remporte!
» Je puis vous voir mourir! oui, mais je ne puis voir
» La mort sourire ainsi dans vos yeux sans espoir!.... »
En leur parlant ainsi ses deux mains convulsives
Pressaient contre son sein ces deux têtes naïves,
Semait de longs baisers qu'entrecoupaient ses pleurs
Leurs dents teintes de lait, leurs yeux, leur joue en fleurs,
Enlaçait à son cou leurs bras pour les suspendre,
Mordait de leurs cheveux le duvet blond et tendre,
Se mirait dans leurs yeux comme dans un miroir,
Fermait les siens d'horreur, les rouvrait pour les voir;
Tandis que les enfants, que sa chaste mamelle
Attirait tour à tour et repoussait loin d'elle,
Prenant ces faux transports et ces pleurs pour des jeux,
Riaient en se jouant entre ses longs cheveux.
Quand du lait sous leurs dents la source fut tarie,

Ces filles sans pitié pour sa voix qui les prie,
Reportèrent ses fils dormants à la tribu,
Comme l'on trouble l'eau quand les agneaux ont bu!

Daïdha du regard poursuivant chaque femme
Qui semblait emporter les deux parts de son âme,
Suivit de l'œil ses fruits tant qu'elle put les voir.
Trois fois dans la journée ils tétèrent; le soir,
Quand les femmes du chef vinrent vers la fenêtre,
Elles ne virent plus Daïdha reparaître.
Leur voix, pour l'avertir, l'appela dans la tour,
Une mourante voix en sortit à son tour;
Ses jambes, fléchissant sous l'angoisse mortelle,
Ne pouvaient plus du sol se déplier sous elle.
Aux cris de ses petits, elle fit un effort;
Mais l'élan de son cœur ne put lever la mort,
Elle retomba faible au pied noir des murailles.
« Oh! par les fruits vivants ou morts de vos entrailles,
» Dit-elle en élevant encore un peu la voix,
» Par l'eau que vous buvez, par les pleurs que je bois,
» Passez-moi les agneaux dans l'étroite ouverture,
» Que je leur donne encore un jour leur nourriture.

» Le lait de ma mamelle à leurs cris monte et sort,
» Il coulera peut-être encore après ma mort;
» Ne leur enviez pas cette joie éphémère
» De tarir jusqu'au fond les sources de leur mère;
» Au lieu des lionceaux, ce sera le vautour
» Qui viendra dépecer leurs membres dans ma tour !... »
Et les femmes pensant au jour où l'on enfante,
Glissèrent en pleurant les petits dans la fente;
Daïdha les reçut en élevant la main,
Et la nuit descendit noire sur le chemin.



# CINQUIÈME VISION.

## CINQUIÈME VISION.

Mais tandis que la tour couvre ces cris funèbres,
Des pas entrecoupés rôdaient dans les ténèbres.
Qui donc, posant ses pieds muets sur le rocher,
De la tour de la mort ose ainsi s'approcher?
Pourquoi s'arrête-t-il de distance en distance
Comme pour épier, écouter le silence?

Pourquoi, de toutes parts, égare-t-il ses pas?
Quels noms, aux yeux des nuits, murmure-t-il tout bas?
Quel sourd rugissement avec son souffle gronde,
Tel que l'airain en feu qui fait bouillir une onde?
Astres du firmament! en croiriez-vous vos yeux?
Cédar! c'était Cédar, reparu sous les cieux!
Cédar, libre du joug qui comprimait sa force,
Brandissant d'une main un chêne avec l'écorce,
Et de l'autre, en avant, tâtant l'obscurité
Comme prêt à frapper vers le roc habité.
Vers cette meurtrière à grands pas il s'avance,
Muet, et se mordant les lèvres de vengeance;
On dirait qu'il revient par un doigt sûr conduit.
Mais comment sortait-il de sa mort, de sa nuit?

Lorsque son corps gisant à tant d'injure en butte
Était tombé du roc, entraînant dans sa chute,
Comme une pierre au cou, le grand tronc de palmier,
L'arbre para le corps en tombant le premier;
Les lianes, les joncs qui liaient l'homme à l'arbre
Se rompirent du poids sur les pointes du marbre;
Et quand du fond des flots le palmier remonta,
Par le tronc soutenu, l'homme avec lui flotta.

A travers ses détours et ses gorges profondes,
L'Oronte bondissant les roula dans ses ondes.
En les perdant de l'œil sous un cap, de son cours
Ce vil peuple les crut disparus pour toujours.
Cependant réveillé par la fraîcheur des vagues,
Recueillant lentement quelques souvenirs vagues,
En voyant devant lui fuir le ciel et le bord,
Cédar avait compris qu'il flottait dans sa mort.
Embrassant le palmier d'une main convulsive,
Son instinct machinal le poussait vers la rive;
Mais plus fort que son bras inhabile à ramer,
Le rapide courant les portait à la mer.
Il entendait déjà sur la plage sonore
Tonner le contre-coup des vagues de l'aurore;
Déjà les bords du fleuve échappaient à son œil,
Quand le courant brisé sur l'invincible écueil,
Que le reflux des mers dans son lit bas repousse,
Sur le sable des flots le jeta sans secousse.
Il resta quelque temps immobile, engourdi,
Tel qu'un homme, d'un coup de massue étourdi,
Rappelant fil à fil chaque image effacée,
Et comme un fer au sein retrouvant sa pensée.

Il dénoua des dents le reste de lien
Qui l'attachait encore au palmier, son soutien;
Tantôt marchant dans l'eau et tantôt à la nage,
Il regagna bientôt les forêts du rivage.
Sous l'instinct de l'amour son pied n'hésite pas,
Au rebours du courant il s'élance à grands pas.
Il lui semble de loin entendre dans son âme
Les cris de deux enfants et des sanglots de femme.
Du sort de Daïdha l'affreux pressentiment
Ne laisse pas son pied s'arrêter un moment;
Comme un homme éperdu qu'un cri de mort appelle,
Il court deux jours entiers les bras tendus vers elle;
Enfin par la vengeance et par l'amour conduit,
C'était lui qui montait à tâtons dans la nuit.
Il avait reconnu le camp, dans les ténèbres,
Aux aboîments des chiens poussant des voix funèbres.
Il avait étouffé ses pas pour les tromper,
Et sa masse à la main écoutait pour frapper.

Sur le fond noir du ciel la tour muette et sombre,
Avant qu'il l'aperçût, jetait sur lui son ombre;
Les enfants sur son sein qu'elle vient d'assoupir,

Daïdha touchait presque à son dernier soupir;
Du sommeil de la mort les délirants nuages
A ses sens affaiblis coloraient des images:
Voiles que la nature, avec ses douces mains,
Met pour cacher la mort sur les yeux des humains.
Elle voyait couler des fleuves d'eaux limpides
Dont les vagues montaient à ses lèvres avides;
Des mille fleurs des champs qui croissent sous le ciel
Les ruches en rayons lui distillaient leur miel,
Cédar, pour ses petits jouant parmi les herbes,
Lui cassait les rameaux chargés de fruits superbes.
Elle tendait vers lui leurs bras avec sa main,
Quand ses petits enfants crièrent de la faim.
« Ah! dit-elle en frappant sa mamelle tarie,
» Quoi! la nature est sourde à leur bouche qui crie!
» O ciel! avant leur soif mon sein a pu tarir!
» Ah! mourir la dernière, ah! c'est cent fois mourir!
» Enfants, frappez ce sein qui vous tue et vous sèvre,
» A défaut de mon sein collez-vous à ma lèvre!
» Dans mon dernier soupir, images de l'époux,
» Buvez toute mon âme, elle s'exhale en vous!
» Que ta mort, ô Cédar! fut plus digne d'envie!

» Tu n'as pas exhalé trois souffles dans ta vie !
» Reçois-les, cher époux, ils s'exhalent pour toi :
» Ouvre ton sein, c'est eux ! ferme tes bras, c'est moi ! ! ! »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . .

Cédar, aux premiers sons de cette voix plaintive,
Collant contre la tour son oreille attentive,
Avait cru de la pierre entendre s'exhaler
Une voix des tombeaux qui venait l'appeler.
Il n'avait pas d'abord reconnu dans la plainte
La voix de son amour par l'agonie éteinte ;
Mais au nom de Cédar par elle prononcé,
Frappé d'un jour terrible il s'était élancé.
Arrêté par le mur qui le frappe au visage,
Il cherchait à tâtons dans la roche un passage.
Trois fois les bras tendus, de la fatale tour ;
Comme un tigre enfermé ses bras firent le tour,
Quand sa main vainement cherchant la porte absente,
Trouvant le vide étroit, s'engouffra dans la fente.
Il plongea tout le bras dans le noir souterrain :

Le front de Daïdha glacé glaça sa main. :
Il palpa froid et mort, au fond du cachot sombre,
Tout ce groupe d'angoisse expirant dans son ombre.
L'horrible vérité jaillit à son esprit ;
Il toucha le supplice, et son instinct comprit.
Des blocs accumulés saisissant l'interstice,
Il gravit au sommet du terrible édifice;
Et de peur d'écraser sous les blocs son amour,
Par sa cime élevée il démolit la tour.
Son bras désespéré faisait voler la pierre
Comme le vent d'hiver soulève la poussière;
Les blocs qui de nos jours feraient fléchir des bras,
Allaient tomber à terre et la fendre à cent pas.
Un tonnerre incessant faisait trembler la plage,
Et la tour sous ses pieds décroissait par etage :
Les cavernes de loin tremblaient du contre-coup.
Du désert à l'instant tout le peuple est debout;
Aux premières lueurs du ciel qui se déroule,
A cet étrange bruit ils accourent en foule;
La fronde, la massue, ou la pierre à la main,
Ils volent à grands cris à la tour de la Faim :
Les uns pensent qu'un dieu, sous l'éclair et la foudre,

D'elle-même à ses pieds la fait tomber en poudre;
D'autres, voyant un homme en débris la lancer,
De leurs armes de boue osent le menacer.
Auprès du monument les plus fiers se hasardent,
Du pied des murs en haut en rampant ils regardent,
Se refusent long-temps à croire; mais leurs yeux
Reconnaissant Cédar au faible jour des cieux,
Mille cris à l'instant jaillissent; mille frondes
Font voler à l'instant le lit roulant des ondes;
Mille flèches de bois dans les flammes durci
Sifflent; autour de lui l'air en est obscurci;
Mille mains s'accrochant aux jointures des pierres,
S'efforcent d'arriver au sommet les premières
Pour en précipiter l'esclave ravisseur,
Qui vient à leur vengeance arracher une sœur.
Cédar, dont le regard replié dans son âme,
Ne voit que Daïdha qui l'appelle et se pâme,
Dans son œuvre absorbé d'abord n'aperçoit pas
Les ennemis cachés qui rampent sous ses pas.
Zebdani, le premier gravissant les murailles,
Le saisit par le corps de ses bras en tenailles,
Tandis qu'Abid et Kor secondent son assaut;

Mais Cédar revenant à lui comme en sursaut,
De leurs faibles mains d'homme arrachant sa main libre,
Sur ses orteils crispés conserve l'équilibre,
Les entoure du bras, les étouffe à ses flancs,
Enfonce dans leur chair ses ongles tout sanglants;
D'une main tour à tour à l'aplomb les enlève,
Les fait, en brandissant, tournoyer comme un glaive;
Puis, leur battant le crâne aux angles du rocher,
En écrase les mains qui veulent s'approcher;
Sanglants et mutilés, il les lance à la foule,
Qui, sous leurs corps tombants, s'écarte en large houle.
Pour frapper sans péril les coups vo'ent de loin;
Mais de se préserver négligeant le vil soin,
Un bloc dans chaque main, Cédar, ferme à sa base,
Les fulmine d'en haut, les pile, les écrase:
A chaque coup qu'il lance un forfait est puni.
Il enfonce d'un bloc le cœur de Zebdani;
Sous un débris mortel de ses propres murailles,
Ségor roule à leurs pieds et répand ses entrailles;
Sur le corps de son père Abna précipité
Va tomber sous le bloc qu'il avait apporté;
Élim, Zadel, Sélin, les sept fils de sa race,

Ne peuvent fuir la mort qui gronde sur leur trace ;
Chacun tombe à son tour sous ces carreaux broyé.
L'infatigable bras dont tout est foudroyé,
Des murs qu'ils ont bâtis pour un autre supplice,
Abat ces criminels sous leur propre injustice;
Et les restes épars des enfants de Phayr,
Dispersés par la peur, cherchent la nuit pour fuir.

Cependant de la tour chaque pierre qu'il lance
Sert son brûlant amour, en servant sa vengeance;
Chacun des blocs roulant de sa terrible main,
Du sommet à la base abrège le chemin.
Daïdha, que la voix de son époux ranime,
Lève vers lui ses bras du fond de son abîme.
Il s'y jette vainqueur comme un dieu dans l'enfer;
Dans ses embrassements il craint de l'étouffer;
Pour mieux la savourer son cœur suspend sa joie :
Sur ses bras assouplis il prend sa triple proie;
Et, comme dans la feuille on emporte les fruits,
Sur le sein de leur mère il soulève ses fils.
D'un pied, dont ce doux poids redouble l'énergie,
Il foule les débris de la brèche élargie;

Il touche enfin la terre, il s'élance dehors;
De ses mille ennemis ses pieds pressent les corps;
Et portant Daïdha par ce sol du carnage,
Dans son sein en passant il cache son visage.

Sur la scène d'horreur sans jeter un regard,
Sous la nuit des forêts il s'enfonce au hasard.
Il semble que son pied, que l'horreur précipite,
Ne peut, loin de ces bords, l'emporter assez vite;
Il voudrait enlever au ciel, heureux vainqueur,
Ces trois fronts adorés qui battent sur son cœur!
Chaque fois que son bras ou sa jambe chancelle,
Il puise dans leurs yeux une force nouvelle;
Vers de nouveaux sommets il reprend son essor,
Nul lieu n'est assez sûr pour cacher son trésor.
Depuis l'heure où la nuit se teint du crépuscule,
Jusqu'à l'heure où le jour suit l'ombre qui recule,
Il courut sans reprendre haleine un seul moment,
Sans parler, en serrant du bras ce cou charmant.
Enfin quand il eut mis entre les bords du fleuve
Et lui, des pas, des pas, toute une terre neuve,
Quand son regard perçant vit un autre horizon,

Il posa son fardeau d'amour sur le gazon,
Regarda tout autour avec inquiétude,
Comme s'il soupçonnait même la solitude;
Puis riant et pleurant, et criant tour à tour,
En se frappant les mains, il bondit à l'entour.

Daïdha, dont les pleurs arrosaient le sourire,
En lui tendant les bras contemplait son délire:
Il s'y jette cent fois, et les petits enfants
Répondaient par leur rire à ses bonds triomphants.
Quand il eut par ses cris évaporé son âme,
Comme un vase trop plein s'évapore à la flamme,
Il cueillit, sans vider, sur la tige des lys,
Ces calices de fleur par la sève remplis,
Du baume de la nuit que leur urne recueille,
Aux lèvres de la mère il fit couler leur feuille.
Il secoua la branche où dans sa dure noix
Le palmier du désert contient le lait du bois;
Contre le tronc de l'arbre il en brisa les houppes;
A genoux, dans sa main tenant leurs demi-coupes,
Aux lèvres des enfants, que trompait la couleur,
Il fit téter la noix et savourer la fleur.

Joignant ses fortes mains en flexibles corbeilles,
Il apporta dedans des rayons d'or d'abeilles,
Dont le miel embaumé, par la fleur épaissi,
Semblait des lingots d'or dans le rocher durci.
Le gland, dont trois hivers ont mûri la farine,
Des plantes qui cachaient leur suc dans leur racine,
Et des roseaux sucrés, dont un miel blanc coulait,
Entassés en monceaux que sa main étalait,
Et dépouillés par lui de leurs rudes écorces,
D'un savoureux festin ranimèrent leurs forces.
Les enfants endormis dans l'herbe, avec leur main
Pressaient encor ces fruits survivant à leur faim.

Déjà de Daïdha la jeunesse assouvie
Sentait remonter l'eau dans les sources de vie;
Cédar, ivre de joie et de paix, regarda
Long-temps et tour à tour les enfants, Daïdha.
Devant ces fruits d'amour et cette jeune femme,
Je ne sais quel besoin s'élevait dans son âme
De répandre son cœur débordant de parfum,
De reporter plus haut son bonheur à quelqu'un;
Mais de ce grand besoin son âme possédée

Avait l'instinct de Dieu sans en avoir l'idée;
Sur toute la nature il promena ses yeux,
De la mousse aux troncs d'arbre et des troncs d'arbre aux cieux,
Il leur montra la mère et les enfants du geste;
Il écarta son corps pour que du toit céleste
Un rayon du soleil, comme un regard d'amour,
Se réjouît aussi de les revoir au jour:
Il eût voulu des nuits déployer tous les voiles,
Pour la montrer aux yeux de toutes les étoiles;
Dans l'extase de joie où son cœur s'abîmait,
Il lui semblait que tout aimait ce qu'il aimait,
Que tout autour de lui partageait son ivresse,
Et pour ce front charmant n'était qu'une caresse!
Ses sens ne ressentaient ni fatigue, ni faim;
Sur la mousse auprès d'elle il vint s'asseoir enfin.
Enivrant de plus près son âme de ses charmes,
Son regard dans ses yeux faisait monter des larmes;
Mais ces larmes du ciel, au goût délicieux,
Trop-plein d'un cœur mortel qui coule par les yeux,
Voile humide et brillant que l'excès de la joie
Comme un nuage au ciel sur le bonheur déploie
Le front de Daïdha s'abandonnant à lui,

Renversé sur son bras, prit son cœur pour appui;
Leurs mains sur leurs genoux par leurs doigts s'enlacèrent,
Et parlant à la fois, ensemble ils repassèrent
Pas à pas, mots à mots, depuis le premier jour,
Tous les sentiers saignants de leur céleste amour;
S'épuisant en aveux, en demandes frivoles,
Se faisant mille fois redire leurs paroles,
Des lèvres l'un de l'autre à l'envi les buvant,
Dans les aveux de l'un l'autre se retrouvant.
Voluptueux retour de deux âmes ravies,
Qui pour se réunir remontent leurs deux vies,
Et du bonheur présent pour mieux sentir le goût,
Recueillant leur mémoire, et leurs larmes partout,
Dans la coupe de joie où leur lèvre s'abreuve,
Répandent comme un sel le fiel de leur épreuve.
Lentement dans leur cœur tout leur cœur se vida,
Jusqu'à ce que leur sein de bonheur déborda.
Leur parole plus rare et mêlée au silence
S'interrompait déjà de distance en distance,
Comme des gouttes d'eau qui tombent dans son sein,
La chute en s'épuisant assoupit le bassin;
Leur paupière, où pesait une si longue aurore,

Se fermait, se rouvrait pour se revoir encore;
Leurs lèvres où les mots ne faisaient plus qu'errer,
Comme un songe déjà semblaient les murmurer;
Leurs têtes, sous le poids du bonheur affaissées,
S'appuyaient l'une l'autre ainsi que deux pensées;
Et le sommeil fermant la voix des deux amants,
Assoupit de leurs cœurs les derniers battements.



# SIXIÈME VISION.

## SIXIÈME VISION.



Ainsi ces deux enfants, l'un à l'autre leur monde,
Suivaient jour après jour leur route vagabonde,
Ayant devant leurs pas l'univers tout entier,
Et sans but que l'amour s'y traçant leur sentier.
Ils semblaient seulement dans leur marche pressée
De leurs premiers tyrans vouloir fuir la pensée;

Et cherchant par instinct les plus tièdes climats,
Aux mers d'où sort le jour ils dirigeaient leurs pas.
Ils avaient entendu qu'en ces champs de l'aurore
Mille fruits inconnus se cachaient pour éclore,
Que les plus doux parfums qui soufflent sous les cieux,
Y donnaient à l'air même un goût délicieux,
Que les rocs ruisselaient du nectar des abeilles,
Et qu'un oiseau céleste y charmait les oreilles.
Nous nous arrêterons, se disaient-ils entre eux,
Aux lieux où le bonheur sera plus savoureux,
Aux bords où l'oiseau bleu va reposer ses ailes;
Nous apprivoiserons les petits des gazelles,
Pour jouer sur la feuille avec nos doux jumeaux;
Nous irons dérober les œufs sous les rameaux.
Nous aurons pour demeure une grotte de marbre,
Fermée aux eaux du ciel, ou le tronc creux de l'arbre,
Dont les vastes rameaux vers le ciel repliés
Des cheveux de sa tête enveloppent ses piés.
Nous serons bons à tous; et pour que l'on nous aime,
Nous ferons alliance avec les lions même,
Avec l'oiseau du ciel et l'insecte des champs.
Mais avec l'homme, oh non! les hommes sont méchants!

A ces tableaux riants qu'ils coloraient d'avance,
Leur pas léger semblable au vol de l'espérance,
Quoique lassé du jour les portait en avant;
Cependant dans leur fuite ils s'arrêtaient souvent.

Tantôt les durs cailloux ou d'épineuses plantes,
Des pieds de Daïdha faisaient saigner les plantes;
Au cou de son amant elle nouait ses bras,
Et Cédar la portait sans ralentir le pas.
Ses fils sur une épaule et sur l'autre la mère,
Portant tout son bonheur, charge douce et légère,
Pressé de ces trois cœurs dont il était l'appui,
Il croyait emporter l'univers avec lui!
Et Daïdha soufflant à son front des caresses,
Essuyait sa sueur avec ses molles tresses!
Tantôt un roc pendant sur un ravin profond,
Se dressant comme un mur avec un gouffre au fond,
Entr'ouvert à leurs pieds s'opposait à leur marche,
Si des arbres couchés n'y jetaient pas une arche;
Cédar laissait la mère et ses fils sur le bord,
Pour sonder le passage y descendait d'abord;
Puis s'assurant l'orteil sur d'étroits interstices,

Levait de là les bras du fond des précipices ;
Des mains que Daïdha de plus haut lui tendait,
Recevait dans ses mains l'enfant qu'il descendait ;
Le couchait dans les fleurs, remontait pour son frère,
Prêtait comme un degré son épaule à la mère ;
Puis au fond du ravin tous les deux descendus,
Au mur de l'autre bord par les mains suspendus,
Et formant de leurs bras une mobile échelle,
Il élevait en haut l'enfant qu'il prenait d'elle.
Si des monts quelquefois le fleuve ou le torrent
Opposait à leurs pas son rapide courant,
Cédar, qui le premier le passait à la nage,
Déroulait en nageant la liane sauvage
D'un arbre de la rive, et comme un câble fort
La nouait par le bout au tronc de l'autre bord :
Sur les flots écumants la liane tendue
Prêtait à Daïdha sa corde suspendue.
Retournant sur ses pas, un enfant dans la main,
Cédar, de nœuds en nœuds, lui traçait le chemin ;
Elle suivait, portant sur sa tête élevée
Sa blanche enfant, tremblante et d'écume lavée ;
Et, comme sur le sable un vol de blancs oiseaux

Qui font sécher leur aile, ils s'essuyaient des eaux.

Une nuit qu'ils dormaient au fond des solitudes,
Leurs membres succombant à tant de lassitudes,
Cédar, que son amour éveillait à tout bruit,
Entendit comme un souffle et des pas dans la nuit;
Soulevé sur le coude, immobile, il écoute :
Ces pas de leur abri semblent chercher la route.
Un souffle haletant, qui paraît s'approcher,
Fait frissonner d'horreur tous les poils de sa chair;
Il croit qu'un lionceau, que le désert affame,
Vient dévorer ses fils sur le sein de sa femme.
Il crie : un hurlement lugubre lui répond;
L'animal à ses pieds s'élance d'un seul bond :
La feuille était épaisse et la nuit était sombre,
Il voit contre ses flancs se lever comme une ombre.
Il s'élance au-devant de ce lion dressé,
Entre ses bras de fer le reçoit embrassé;
Sans que son cœur défaille, il sent sur sa poitrine
L'ivoire de ses dents, le vent de sa narine;
Dans sa gueule béante il plonge pour chercher
Sa langue qui voulait tout son sang à lécher.

L'animal étouffé tombe, et ne fait entendre
Qu'un dernier hurlement mélancolique et tendre;
Et Daïdha, couvrant ses enfants de son corps,
Sentit son cœur troublé par cet accent de mort.
Sur les bras de Cédar, en cherchant les morsures,
Sa main ne trempa pas dans le sang des blessures,
Le lion qu'à ses pieds Cédar avait couché
Au lieu de le broyer, semblait l'avoir léché.
Le sommeil referma leur pesante paupière;
Quand elle se rouvrit, sous l'ombre, à la lumière,
Cherchant leur ennemi mort sous leur pied vainqueur,
A sa vue un seul cri s'échappa de leur cœur!
Les amants consternés, mornes, se regardèrent,
Et d'attendrissement leurs regards s'inondèrent!
Ce lion, dont la langue avait soif de leur sang,
Des troupeaux de Cédar c'était le chien gisant!
De sa captivité compagnon volontaire,
Le seul ami long-temps qui l'aima sur la terre!
Que Daïdha flattait, qui léchait ses jumeaux.
Quand il eut vu son maître englouti dans les eaux,
Pour retrouver son corps suivant long-temps la rive,
Mais bientôt, devancé par l'onde fugitive,

Hurlant de désespoir, il avait descendu
Le large cours des eaux par l'écho répondu
Jusqu'au sable où la mer déferle sur la plage ;
Il avait traversé l'embouchure à la nage ;
Et, retrouvant enfin sur le limon foulé
Un pied d'homme récent dans le sable moulé,
Il avait pris sa course, en flairant place à place ;
Et perdant, retrouvant cent fois la même trace,
Sans flairer en passant les pieds de la tribu,
Aux eaux qu'il traversait sans avoir même bu,
Il était accouru, prompt à le reconnaître,
Mourir, pour son amour, de la main de son maître !...

Que le pauvre Cédar eût donné de son sang
Pour ranimer ce corps sous son souffle impuissant !
Quel flot amer coula de leur œil taciturne !
Que Daïdha maudit la méprise nocturne !
Qu'ils baisèrent souvent, qu'ils passèrent de fois
Sur ses longs poils souillés leurs lèvres et leurs doigts !
Notre cœur saigne tant de perdre qui nous aime !
Mais le punir d'aimer ! mais le tuer soi-même !
Pour les pauvres mortels l'amour est un tel bien,

Qu'il ne peut sans saigner perdre celui d'un chien!
Ils creusèrent sa tombe aux pieds d'un sycomore;
Leurs yeux en s'en allant s'y retournaient encore.
D'un nom cher et funèbre ils nommèrent ce lieu,
Et le jour fut pour eux morne comme un adieu!

Déjà douze soleils avaient doré les nues
Depuis qu'ils avançaient aux plages inconnues;
Ils étaient descendus sur les bords de la mer;
Ils avaient de ses flots goûté le sel amer;
Et perdant leurs regards sur ce grand désert d'onde,
Pris ce fleuve sans bord pour la rive du monde,
Ils suivaient ce rivage aux gracieux contours
Où Tyr mille ans après se couronna de tours.
Les vagues se jouaient sur son cap solitaire
Comme avant la moisson de blancs agneaux sur l'aire;
Ces deux amants foulaient sous la plante des piés
Ces germes de cités plus tard multipliés,
Sans se douter qu'un jour des peuples innombrables
Devaient au doigt de Dieu se lever de ces sables!
Leurs regards fascinés suivaient cette eau sans fin;
Ils aimaient à marcher sur l'or du sable fin,

Que de longs flots ridés des brises de l'aurore
Pour leurs pieds fatigués amollissaient encore!
Ces palpitations de la mer dans son lit,
Ce mouvement sans fin d'un élément qui vit,
Des bords peints dans les eaux ces flottantes images,
Ces grands gémissements accentuant ces plages,
Ces mystères du fond que l'œil peut traverser,
Avec leurs sens ravis tout semblait converser;
Et le cœur plein d'accords que leur oreille écoute,
Ils marchaient sur ses bords, en oubliant la route.
Les bords désordonnés de l'abîme mouvant,
Les grands chocs de la mer sous les fougues du vent,
Entre le velours d'herbe et les vagues limpides
N'étendaient pas encor ces lisières arides;
Mais la vague endormie et le feuillage épais
Se touchaient sur la grève et se baisaient en paix.
L'arbre trempait ses pieds dans l'écume des plages,
Et les flots attiédis s'obscurcissaient d'ombrages.
Le couple voyageur savourait à la fois
Les doubles voluptés des ondes et des bois.

Déjà, comme une tour que son sommet écrase,

Le Carmel devant eux s'affaissant sur sa base,
Dans le sein de la mer dont il brunit l'azur;
Son cap retentissant s'avançait comme un mur;
De grands blocs détachés de sa rapide arête,
Bondissant sur sa croupe, avaient roulé du faîte,
Et, jusqu'au sein des flots par leur chute lancés,
Formaient autour du cap d'autres caps avancés.
La lame, en mugissant, y brisait en fumées
Ses écumes sans fin par les brises semées,
Comme un vase qui bout, de ses bouillonnements
Couvrait et découvrait ses rochers écumants.
Un aigle y tournoyait dans l'éternel orage,
Et son aile en passant ombrageait leur visage.
La montagne semblait impossible à franchir:
A travers ces écueils, qu'ils regardaient blanchir,
Il fallait ou passer, ou tourner la montagne;
Mais elle s'étendait si loin dans la campagne,
Que sa ligne d'azur interceptant les cieux,
Leur opposait partout le même obstacle aux yeux.
Les jeunes fugitifs, pour tenter ce passage,
Sans exposer les fruits de leur vie à l'orage,
Voulurent dans ces flots d'abord seuls s'avancer,

Dans le cœur d'un palmier qui semblait les bercer,
Ils couchèrent bien haut la sœur avec le frère,
De peur que le chacal ne les flairât sur terre.
En inclinant vers eux le jeune arbre pliant,
Ils baisèrent deux fois le couple souriant;
Puis laissant échapper de leurs mains le tronc souple,
Sa cime dans les airs abrita le beau couple.

Cédar et Daïdha s'avancèrent alors
Sur l'humide corniche entre l'onde et ses bords;
Tantôt posant à sec leurs pieds nus dans la grève,
Tantôt dans les torrents que la vague soulève,
D'un tourbillon d'écume ensemble enveloppés,
Repoussant de la mer les bonds entrecoupés,
Cédar brisant ses doigts au mur de la montagne,
Pressait de l'autre main les flancs de sa compagne,
De peur que du rocher le flot en descendant
N'emportât son amour dans l'abîme grondant.
La vague par moment, comme une blanche toile
Se déroulant sur eux, les couvrait de son voile;
Puis déchirant aux rocs le vert tissu des eaux,
Sur leur corps ruisselant, retombait en lambeaux.

Pour avancer d'un pas sur la grève inégale,
Leurs yeux d'un flot à l'autre épiaient l'intervalle :
Leur mort ou leur salut dépendait d'un clin d'œil ;
Enfin, de gouffre en gouffre et d'écueil en écueil,
Tantôt les pieds au fond et tantôt à la nage,
Ils doublèrent le cap, et virent l'autre plage
Qui déroulait au loin sur le flot attiédi
Sa verdure bronzée aux rayons du midi.

A je ne sais quel dieu dans leur cœur rendant grace,
Les deux amants ravis revinrent sur leur trace ;
Et Cédar arrivant à peine le premier,
Pour prendre les enfants incline le palmier.
Déjà se grandissant vers eux d'une coudée,
Daïdha de baisers les couvrait en idée,
Et sur l'orteil dressée et les deux bras tendus,
Attendait qu'à son sein Cédar les eût rendus ;
Quand, au niveau de l'œil abaissant le tronc d'arbre,
Tout leur sang devint glace et leur front devint marbre :
Dans le cœur du palmier les enfants n'étaient plus !...
Ils remplissaient les airs de leurs cris éperdus ;
Dans la confusion de leurs mille pensées,

Portant partout leurs pas et leurs mains insensées,
Ils allaient d'arbre en arbre ; à la cime des troncs,
Comme deux oiseleurs ils plongeaient leurs deux fronts,
Espérant que leurs yeux se trompaient de feuillage,
Et que de leur palmier un autre était l'image ;
Quand un cri de détresse entendu dans les cieux,
Vers la crête du roc leur fit lever les yeux.
L'aigle qu'ils avaient vu tournoyer sur l'abîme,
Fendait maintenant l'air d'un trait calme et sublime ;
Ses larges ailerons tendus d'un vol dormant,
Leur cachaient de son ombre un peu du firmament ;
Et comme le ballon emporte la nacelle,
Tenant en équilibre un fardeau sous son aile,
Il nageait en pressant des ongles triomphants :
Dans son aire emporté le dernier des enfants.

De peur qu'un cri d'effroi ne fît ouvrir sa serre,
Et ne précipitât l'enfant broyé sur terre,
Daïdha retenant son cri sourd dans son cœur,
A Cédar, de son doigt, montrait l'oiseau vainqueur.
Ils le virent nager vers l'immense ouverture
D'un antre qui du cap couronnait la ceinture,

Et, sans même plier ses ailes pour entrer,
Avec son cher fardeau dans l'ombre s'engouffrer ;
Vers l'antre au même instant un cri porta leur âme.
Comme en un incendie on voit la jeune femme,
Que le bras d'un époux arrache du trépas,
Rassembler en tremblant ses petits sur ses pas,
Et les comptant au front du doigt qui les dénombre,
Et touchant leurs cheveux, si l'un d'eux manque au nombre,
Avant d'ouvrir la bouche ou même de penser,
Dans sa demeure en feu rapide s'élancer,
Saisir le fer brûlant où le plomb fondu coule;
Gravir l'échelle en feu qui sous ses pieds s'écroule,
Et jusqu'au toit fumant d'où l'homme même a fui,
Rapporter son enfant ou périr avec lui;
Telle avant que son cœur réfléchisse et balance,
Sur les pas de Cédar la jeune enfant s'élance.
Le cap oppose en vain sa pente à leur élan,
Leurs pieds sûrs défiraient le chamois et l'élan ;
On dirait que leur cœur vers le ciel les soulève,
De corniche en corniche ils passent comme un rêve;
Leur bouche ne prend pas le temps de respirer,
A peine sentent-ils leurs mains se déchirer :

Leur œil qui du rocher n'aspire qu'à la cime,
Ne voit pas sous leurs pas s'approfondir l'abîme;
Aux plantes par les mains suspendus quelquefois,
Et cherchant un appui du pied sur les parois,
Aux coups du vent des mers qui sur le cap se brise
Ils flottent balancés comme l'herbe à la brise.
Mais au-dessus des rocs qu'ils franchissent enfin,
La pente s'adoucit; un sol à gazon fin
Entre un rempart et l'autre à leurs pieds se déroule,
En ruisseaux serpentants un filet d'onde y coule;
Au-dessus du glacis d'où tombent ces ruisseaux,
Une large caverne élève ses arceaux.
Ils courent haletants, ils entrent sous la roche;
Un aigle colossal s'envole à leur approche,
Et du vent de son aile à demi renversés,
Les précipite à terre éblouis, terrassés.
Mais le cœur maternel, tremblant pour ce qu'il aime,
Combattrait dans la nue avec la foudre même.
Rentrés dans la caverne, ils regardent au fond :
Un grand cri leur échappe, un autre leur répond;
Daïdha fléchissant sous sa joie imprévue,
Revoit ses deux enfants, et recule à leur vue!

Devant ces fils cherchés à travers le trépas,
Quelle puissante main arrêtait donc leurs pas?
Qui donc clouait leur âme et leurs pieds à l'entrée?
Pourquoi leur voix en eux était-elle rentrée?
Qui les faisait ainsi balancer? — Un regard
Au fond de la caverne, un homme... un beau vieillard
Tenait dans ses genoux, comme une tendre mère,
Les deux jumeaux portés par l'aigle dans son aire;
A leurs lèvres de rose il faisait ruisseler
L'ambre des pommes d'or qu'il venait de peler;
Les deux enfants suçaient la goutte qui s'épanche
En écartant des mains sa chevelure blanche;
Et déjà la saveur, la voix douce et les ris,
De l'effroi sur leur bouche avaient calmé les cris.

Ce vieillard n'avait pas l'aspect rude et sauvage
Des hommes dont Cédar avait vu le visage,
Ce front bas comprimé par un brutal instinct,
Cet œil dardant la flamme ou par la ruse éteint,
Cette bouche acérée ou cette lèvre épaisse
Pour que l'injure y vibre ou la luxure y paisse;
Ses membres n'avaient pas ces muscles pleins et forts,

Sève ardente des sens dont végète le corps :
Les ongles de ses mains, en brute carnassière,
N'étaient pas aiguisés pour fouiller la poussière;
Et du regard d'autrui son mépris effronté
N'offensait pas les yeux avec sa nudité.
L'arche de son front large, en ovale élancée,
Semblait se soulever pour porter la pensée.
L'âge avait élargi l'orbite de ses yeux,
La lumière en coulait comme une aube des cieux;
De son regard pensif l'égale et pure flamme
Dans un charbon brûlant ne dardait pas son âme;
Mais sa réflexion le tempérait un peu,
Comme une main qu'on met entre l'œil et le feu.
Ses lèvres, qu'entr'ouvrait le vent de son haleine,
Sur l'ivoire des dents se recourbaient à peine;
D'un pli tendre et rêveur la molle inflexion
Adoucissait à l'œil sa mâle expression :
On sentait que l'orgueil ou l'injure farouche
N'avaient jamais froissé les plis de cette bouche,
Mais que cet air serein, par son souffle exhalé,
Avait entr'ouvert l'âme avant qu'elle eût parlé.
Sa peau se nuançait des teintes des lys pâles,

L'intelligence auguste animait ses traits mâles.
Comme en forgeant l'outil la meule et les marteaux
Pour une œuvre plus haute aiguisent les métaux;
On lisait sur ses traits sillonnés de pensées
Les traces qu'en passant elles avaient laissées:
Dans leurs inflexions le temps avait écrit
L'effort mystérieux du travail de l'esprit;
L'âme en mille reflets y répandait son ombre.
Les amants, dont les jours étaient en petit nombre,
Qui n'avaient qu'une idée et qu'une passion,
Contemplaient étonnés leur sainte expression;
Et sur ce front pensif cette multiple empreinte,
Les frappait de respect, de surprise et de crainte.
En voyant du vieillard le teint se nuancer,
Sa bouche réfléchir et son sourcil penser,
Sous l'éclair de ses yeux qu'un autre éclair efface,
Ils croyaient voir passer mille esprits sur sa face;
Et craignant l'invisible, et n'osant approcher,
Ils demeuraient assis sur le banc de rocher.

Dans le pan d'un manteau d'une riche tenture,
Dont les lambeaux de pourpre entouraient sa ceinture,

Il couvrait les jumeaux jouant sur ses genoux;
Il jetait sur le couple un regard triste et doux;
Et les voyant frappés de crainte et de silence,
L'un à l'autre adossés se tenir à distance :
« Pauvres enfants ! dit-il, venez, voyez, touchez!
» Charmante fille d'Ève, et vous, homme, approchez!
» Sont-ce là vos doux fruits? que l'aigle les remporte! »
La première, à ces mots, s'élançant de la porte,
Daïdha vers ses fils, les bras ouverts, courut
En appelant Cédar pour qu'il la secourût.
Mais le vieillard tendant leur bouche à ses mamelles,
Les remit dans son sein comme deux tourterelles.
La mère sur ses mains laissa ses yeux pleurer,
Et Cédar à genoux tomba pour adorer!

Ils n'osaient élever la voix en sa présence!
C'est un dieu, disaient-ils dans leur cœur, en silence,
Oui, c'est un dieu meilleur et plus fort que nos dieux;
Habitant du rocher, son corps est aussi vieux;
Il gouverne de là les monts, les flots, la plaine;
L'aigle est son messager, le vent est son haleine.
Que fera-t-il de nous? que nous veut son esprit?

Sans entendre ces mots, le vieillard les comprit :
« Relevez-vous, dit-il, jeune homme, jeune femme,
» Mon œil lit dans vos yeux ce que pense votre âme !
» Regardez ! je ne suis qu'un dieu d'os et de chair !
» Un homme comme vous, que vous pouvez toucher,
» Un vermisseau vivant dans cette solitude,
» Et qui marche à la mort par la décrépitude.
» Que du seul Dieu vivant le terrible courroux
» M'écrase sous sa main si j'abusais de vous,
» Si, profitant du doute où mon aspect vous plonge,
» Je laissais vos esprits adorer un mensonge !...
» Mais vous, pauvres enfants ! si tremblants et si nus,
» Fils errants du désert, race aux traits inconnus,
» De quelque nom caché qu'une tribu vous nomme,
» Qu'êtes-vous ? parlez-vous la parole de l'homme ?
» Jamais encor mes yeux n'ont vu, charmants époux,
» Des cœurs aussi naïfs sous des traits aussi doux !
» Jéhova cache donc encor dans la nature
» De la source d'Eden quelque goutte encor pure ?
» Parlez, d'où venez-vous, où vous menaient vos pas ?
» Êtes-vous des mortels, ou des anges d'en bas ?
» Une apparition d'innocence bannie ?

» Un sourire du monde avant son agonie ?
» Dites, ne craignez rien, l'homme du ciel est bon :
» Dieu soit dans votre bouche et dans mes yeux son nom ! »

Rassurés par la voix, si pleine de tendresse
Que chacun de ses sons semblait une caresse,
Les deux adolescents s'approchant du vieillard,
Sur lui de temps en temps hasardant un regard,
S'encourageant l'un l'autre à son divin sourire,
Répondant tour à tour, finirent par tout dire.
Le vieillard attentif, avec ravissement,
Comprit tout excepté le sort du jeune amant:
Il pensa que c'était quelque fruit du mystère,
Allaité dans les bois par un lait adultère.
A leur touchant récit sympathisant des yeux,
La pitié remuait son cœur silencieux ;
Et des larmes parfois coulant de sa paupière,
Ruisselaient de sa joue et roulaient sur la pierre.
Daïdha les voyant briller sur le gazon,
Se disait dans son cœur : Puisqu'il pleure, il est bon ;
Il ne remettra pas à Cédar ses entraves,
Ou nous prendra du moins tous deux pour ses esclaves.

Et pressant sur son cœur ses fils furtivement,
Les baisait en idée à chaque battement.

Cependant le vieillard, comme quelqu'un qui pense,
Le front entre ses doigts demeurait en silence;
Puis il dit aux amants : « Couple innocent d'amour,
» Consacrez par vos pas mon sauvage séjour.
» Celui qui fait germer l'herbe où l'agneau doit paître,
» Vous amène sans doute ici pour le connaître;
» Vous remplirez de joie et d'amour ce beau lieu.
» Dieu seul manque à vos cœurs, je vous apprendrai Dieu ! »
Et prenant par la main la belle créature
Qui s'essuyait ses pieds avec sa chevelure,
Comme Dieu conduisait son couple dans Éden,
Il les mena tous deux dans un riant jardin.
C'était un sol en pente aux flancs de la montagne,
D'où les yeux dominaient la mer et la campagne,
Et que le roc coupé comme un ardu rempart
De son mur de granit cernait de toute part.
Une source tombant d'une grotte profonde,
Sur les fleurs en rosée y distillait son onde,
Puis humectant du sol les velours diaprés,

Allait un peu plus bas désaltérer les prés.
On l'entendait chanter, en épanchant sa gerbe,
Comme un vol gazouillant d'alouettes dans l'herbe;
Tous les beaux animaux de notre race amis
Y buvaient, ou, couchés, s'y groupaient endormis.
Mille oiseaux, variés de voix et de plumages,
A l'envi de ses flots chantaient sous les feuillages,
Et des fruits inconnus de forme et de grosseur
Embaumaient l'air autour, de diverse saveur.

Pour la première fois les fils de la nature,
Cédar et Daïdha, contemplaient la culture,
Et voyaient des forêts les trésors infinis.
Sous la main dans un champ par l'homme réunis
Comme dans le festin qu'on prépare au convive,
La table réunit les dons de chaque rive;
Ces fruits qu'on ne cueillait qu'en errant dans les bois
A leur main sans effort s'offraient tous à la fois.
Les branches fléchissaient sous leurs cônes énormes,
La greffe avait doublé leurs saveurs et leurs formes;
Et d'admiration surpris à chaque pas,
Cédar les revoyant ne les connaissait pas.

Nul arbre parasite à leurs rameaux fertiles
N'enlaçait au hasard ses branchages stériles;
De distance en distance ils croissaient isolés,
Sur un champ où la brise ondoyait dans les blés;
Les épis presque mûrs bruissaient sur leur paille,
Comme des feuilles d'or qu'un lamineur travaille.

Le vieillard sous ses doigts broyant l'or du froment,
En fit sortir le suc comme un lait écumant.
« C'est ce lait, leur dit-il, dont la glèbe féconde
» Nourrit dans les cités les grands peuples du monde; »
Et sous la pierre ronde en écrasant le grain,
Sa voix leur expliqua la merveille du pain.
Au lieu des buis rampants, des stériles fougères,
Le sol germait partout les plantes potagères:
L'igname, le melon dans sa coque moulé
Comme un énorme fruit qui de l'arbre a roulé,
La laitue en volute arrondissant sa feuille,
Les racines qu'on fouille ou celles que l'on cueille;
Et l'on voyait auprès, sur un sillon couchés,
Les longs hoyaux de fer qui les avaient bêchés.
Le vieillard de la main leur montrant ces merveilles,

Leur cueillait tour à tour la pêche aux chairs vermeilles,
La figue aux pleurs de miel, la poire aux sucs fondants;
Et la sève en nectar ruisselait sous leurs dents.
Les oiseaux à leurs pieds se disputaient l'écorce.
Quand le frugal festin eut ramené leur force,
« Beau couple, leur dit-il, habitez ce séjour :
» Une fleur y manquait, c'était le chaste amour;
» Comme un parfum du cœur que Dieu l'y fasse éclore!
» Dormez sous le figuier ou sous le sycomore!
» Mangez les fruits de Dieu, goûtez son doux sommeil!
» Quand l'alouette aura chanté votre réveil,
» Je reviendrai vous voir, enfants, et vous instruire
» Du saint nom de celui que l'aurore fait luire!
» Vous saurez quel destin m'a conduit en ce lieu;
» Aimez son serviteur, mais n'adorez que Dieu! »

A ces mots, le vieillard les bénit d'un saint geste.
Du jour qui s'éteignait ils passèrent le reste
A se parler tout bas de ce visible esprit;
Et dans cet entretien le sommeil les surprit.



# NOTES

## DU TOME PREMIER.

# NOTE I.

❧

PAGE 3.

Pendant que le vaisseau courant à pleines voiles
Faisait glisser nos mâts d'étoiles en étoiles,
Et qu'à l'ombre des caps du Liban sur la mer
L'harmonieuse proue enflait le flot amer.

Nous avons cru devoir placer ici le passage des *Notes d'un voyageur en Orient* dans lequel M. de Lamartine décrit l'impression produite sur lui par la première vue du Liban étant encore à bord de son brick.

......Le capitaine du brick a reconnu les cimes du mont Liban. Il m'appelle pour me les montrer; je les cherche en vain dans la brume enflammée où son doigt me les indique. Je ne vois rien que le brouil-

lard transparent que la chaleur élève, et au-dessus quelques couches de nuages d'un blanc mat. Il insiste, je regarde encore, mais en vain. Tous les matelots me montrent en souriant le Liban; le capitaine ne comprend pas comment je ne le vois pas comme lui. — Mais où le cherchez-vous donc? me dit-il; vous regardez trop loin. Ici, plus près, sur nos têtes. En effet, je levai les yeux alors vers le ciel et je vis la crête blanche et dorée du Sannin, qui planait dans le firmament au-dessus de nous. — La brume de la mer m'empêchait de voir sa base et ses flancs. — Sa tête seule apparaissait rayonnante et sereine dans le bleu du ciel. C'est une des plus magnifiques et des plus douces impressions que j'aie ressenties dans mes longs voyages. C'était la terre où tendait toutes mes pensées du moment, comme homme et comme voyageur; c'était la terre sacrée, la terre où j'allais de si loin chercher les souvenirs de l'humanité primitive; et puis c'était la terre où j'allais enfin faire reposer dans un climat délicieux, à l'ombre des orangers et des palmiers, au bord des torrents de neige, sur quelque colline fraîche et verdoyante, tout ce que j'avais de plus cher au monde, ma femme et Julia. Je ne doute pas qu'un an ou deux passés sous ce beau ciel ne fortifient la santé de Julia qui depuis six mois me donne quel-

quefois des pressentiments funestes. Je salue ces montagnes de l'Asie comme un asile où Dieu la mène pour la guérir ; une joie secrète et profonde remplit mon cœur ; je ne puis plus détacher mes yeux du mont Liban.

Nous dînons à l'ombre de la tente étendue sur le pont. La brise continue et se ranime à mesure que le soleil descend. A chaque instant, nous courons à la proue pour mesurer la marche du navire au bruit qu'il fait en creusant la mer ; enfin le vent devient frais ; les vagues moutonnent ; nous filons cinq nœuds d'heure en heure ; les flancs des hautes montagnes percent le brouillard et s'avancent comme des caps aériens devant nous ; nous commençons à distinguer les profondes et noires vallées qui s'ouvrent sur les côtes ; les ravins blanchissent, les rochers des crêtes se dressent et s'articulent, les premières collines qui partent du voisinage de la mer s'arrondissent ; peu à peu nous croyons reconnaître des villages jetés au penchant des collines et de grands monastères qui couronnent, comme des châteaux gothiques, les sommets des montagnes intermédiaires. Chaque objet que nous saisissons du regard est une joie dans le cœur ; tout le monde est sur le pont. Chacun fait remarquer à son voisin un objet qui lui était échappé ; l'un voit les cèdres du Liban comme

une tache noire sur les flancs d'une montagne, l'autre comme un donjon au sommet des monts de Tripoli; quelques uns croient distinguer l'écume des cascades sur les déclivités des précipices. — On voudrait pouvoir avant la nuit toucher à ce rivage tant rêvé, tant désiré; on tremble qu'au moment d'y atteindre, un calme nouveau n'endorme le navire pendant de longues journées sur ces flots qui nous impatientent, ou qu'un vent contraire ne vienne de la côte et ne nous repousse sur la mer de Candie: cette mer de Syrie, golfe immense, entouré des hautes cimes du Liban et du Taurus, est perfide pour les marins; tout ce qui n'y est pas tempête, y est calme ou courant; ces courants entraînent invinciblement les navires bien loin de leur route. Et puis il n'y a pas de ports sur les côtes; il faut mouiller dans des rades dangereuses à une grande distance du rivage; une houle presque constante laboure ces rades et coupe les ancres: nous ne serons tranquilles et sûrs d'être arrivés qu'après être descendus à terre. Pendant que nous faisions tous ces raisonnements, et que nous flottions entre l'espoir et la crainte, la nuit tombe tout-à-coup, non pas comme dans nos climats avec la lenteur et la gradation d'un crépuscule, mais comme un rideau qu'on tire sur le ciel et sur la terre. Tout s'éteint, tout s'efface sur les flancs noircis du Liban,

et nous ne voyons plus que les étoiles entre lesquelles nos mâts se balancent. Le vent tombe aussi ; la mer dort, et nous descendons chacun dans nos cabines, dans l'incertitude du lendemain. (*Souvenirs, Pensées et Paysages, pendant un voyage en Orient*, t. Ier, p. 144 et suiv., édit. in-18.)



# NOTE II.



PAGE 12.

Quel est ce peuple saint? — Ce sont les Maronites.

Les Maronites ont des ténèbres autour de leur berceau. L'histoire, si incomplète et si fabuleuse en tout ce qui concerne les premiers siècles de notre ère, laisse planer le doute sur les différentes causes qu'on assigne à leurs institutions. Ils n'ont que peu de livres, sans critique et sans contrôle; — cependant, comme il faut toujours s'en rapporter à ce qu'un peuple sait de lui-même plutôt qu'aux vaines spéculations du voyageur, voici ce qui résulte de leurs propres histoires. Un saint solitaire, nommé Marron, vivait environ vers l'année 400. Théodoric et saint Chrysostome en font

mention. Marron habitait le désert, et ses disciples s'étant répandus dans les différentes régions de la Syrie, y bâtirent plusieurs monastères ; le principal était aux environs d'Apamée, sur les bords fertiles de l'Oronte. Tous les chrétiens syriaques qui n'étaient pas alors infectés de l'hérésie des monothélites se réfugièrent autour de ces monastères, et de cette circonstance reçurent le nom de Maronites. Volney, qui a vécu quelques mois parmi eux, a recueilli les meilleurs renseignements sur leur origine; ils se rapprochent de ceux-ci, que j'ai recueillis moi-même des traditions locales. Quoi qu'il en soit, les Maronites forment aujourd'hui un peuple gouverné par la plus pure théocratie qui ait résisté au temps : théocratie qui, menacée sans cesse par la tyrannie des Musulmans, a été obligée de rester modérée et protectrice, et a laissé germer des principes de liberté civile prêts à se développer chez ce peuple. La nation des Maronites qui, selon Volney, était en 1784 de cent vingt mille âmes, en compte aujourd'hui plus de deux cent mille et s'accroît tous les jours. Son territoire est de cent cinquante lieues carrées; mais ce territoire n'a que des limites arbitraires; il s'étend sur les flancs du Liban, dans les vallées ou dans les plaines qui l'entourent, à mesure que les essaims de la population vont fonder de nouveaux villages. La ville de

Zharklé, à l'embouchure de la vallée de Bka, vis-à-vis Balbek, qui comptait à peine mille à douze cents âmes il y a vingt ans, en compte maintenant dix à douze mille, et tend à s'augmenter tous les jours.

Les Maronites sont soumis à l'émir Beschir, et forment, avec les Druzes et les Métualis, une espèce de confédération despotique sous le gouvernement de cet émir. Bien que les membres de ces trois nations diffèrent d'origine, de religion et de mœurs, qu'ils ne se confondent presque jamais dans les mêmes villages, l'intérêt de la défense d'une liberté commune et la main forte et politique de l'émir Beschir les retiennent en un seul faisceau. Ils couvrent de leurs nombreuses habitations l'espace compris entre Latakié et Saint-Jean-d'Acre d'un côté, Damas et Bayruth de l'autre. Je dirai un mot à part des Druzes et des Métualis.

Les Maronites occupent les vallées les plus centrales et les chaînes les plus élevées du groupe principal du mont Liban, depuis les environs de Bayruth jusqu'à Tripoli de Syrie. Les pentes de ces montagnes, qui versent vers la mer, sont fertiles, arrosées de fleuves nombreux et de cascades intarissables; ils y récoltent la soie, l'huile, l'orge et le blé; les hauteurs sont presque inaccessibles, et le rocher nu perce partout les flancs de ces montagnes; mais l'in-

fatigable activité de ce peuple, qui n'avait d'asile sûr pour sa religion que derrière ces pics et ces précipices, a rendu le rocher même fertile ; il a élevé d'étage en étage, jusqu'aux dernières crêtes, jusqu'aux neiges éternelles, des murs de terrasse formés avec des blocs de roche roulante ; sur ces terrasses il a porté le peu de terre végétale que les eaux entraînaient dans les ravines, il a pilé la pierre même pour rendre sa poussière féconde en la mêlant à ce peu de terre, et il a fait du Liban tout entier un jardin couvert de mûriers, de figuiers, d'oliviers et de céréales. Le voyageur ne peut revenir de son étonnement quand, après avoir gravi pendant des journées entières sur les parois à pic des montagnes, qui ne sont qu'un bloc de rocher, il trouve tout-à-coup, dans les enfoncements d'une gorge élevée ou sur le plateau d'une pyramide de montagnes, un beau village bâti de pierres blanches, peuplé d'une nombreuse et riche population, avec un château moresque au milieu, un monastère dans le lointain, un torrent qui roule son écume au pied du village, et tout autour un horizon de végétation et de verdure où les pins, les châtaigniers, les mûriers, ombragent la vigne ou les champs de maïs et de blé. Ces villages sont suspendus quelquefois les uns sur les autres, presque perpendiculairement; on peut jeter une

pierre d'un village dans l'autre; on peut s'entendre avec la voix, et la déclivité de la montagne exige cependant tant de sinuosités et de détours pour y tracer le sentier de communication, qu'il faut une heure ou deux pour passer d'un hameau à l'autre.

Dans chacun de ces villages vous trouvez un scheik, espèce de seigneur féodal qui a l'administration et la justice du pays. Mais cette administration et cette justice, rendues sommairement et dans de simples attributions de police par les scheiks, ne sont ni absolues ni sans appel. La haute administration appartient à l'émir et à son divan. La justice relève en partie de l'émir, en partie des évêques. Il y a conflit de juridiction entre l'émir et l'autorité ecclésiastique. Le patriarche des Maronites conserve seul la décision de tous les cas où la loi civile est en conflit avec la loi religieuse, comme les mariages, dispenses, séparations. Le prince a les plus grands ménagements à garder envers le patriarche et les évêques, car l'autorité du clergé sur les esprits est immense et incontestée. Ce clergé se compose du patriarche élu par les évêques, confirmé par le pape, et d'un légat du pape envoyé de Rome, et résidant au monastère d'Antoura ou de Kanoubin; des évêques, des supérieurs des monastères, et des curés. Bien que l'église romaine ait sévèrement maintenu la loi

du célibat des prêtres en Europe, et que plusieurs de ses écrivains affectent de voir une loi de dogme dans ce règlement de sa discipline, elle a été obligée de céder sur ce point en Orient; et, quoique fervents et dévoués catholiques, les prêtres sont mariés chez les Maronites. Cette faculté du mariage ne s'étend ni aux moines qui vivent en communauté, ni aux évêques; le clergé séculier et les curés usent seuls de ce privilége. La réclusion dans laquelle vivent les femmes arabes, la simplicité des mœurs patriarcales de ce peuple et l'habitude, ôtent tout inconvénient à cet usage du clergé maronite. Et bien loin qu'il ait nui, comme on affecte de nous le dire, à la pureté des mœurs sacerdotales, au respect des populations pour le ministre du culte, ou au précepte de la confession, on peut dire avec vérité que, dans aucune contrée de l'Europe, le clergé n'est aussi pur, aussi exclusivement renfermé dans ses pieux ministères, aussi vénérable et aussi puissant sur le peuple, qu'il l'est ici. Si l'on veut avoir sous les yeux ce que l'imagination se figure du temps du christianisme naissant et pur, si l'on veut voir la simplicité et la ferveur de la foi primitive, la pureté des mœurs, le désintéressement des ministres de la charité, l'influence sacerdotale sans abus, l'autorité sans domination, la pauvreté sans mendicité, la di-

gnité sans orgueil, la prière, les veilles, la sobriété, la chasteté, le travail des mains, il faut venir chez les Maronites. Le philosophe le plus rigide ne trouvera pas une réforme à faire dans l'existence publique et privée de ces prêtres, qui sont restés les modèles, les conseillers et les serviteurs du peuple.

Il existe environ deux cents monastères maronites, de différents ordres, sur la surface du Liban. Ces monastères sont peuplés de vingt à vingt-cinq mille moines. Mais ces moines ne sont ni riches ni mendiants, ni oppresseurs, ni sangsues du peuple. Ce sont des réunions d'hommes simples et laborieux qui, voulant se consacrer à une vie de prière et de liberté d'esprit, renoncent aux soucis d'une famille à élever, et se consacrent à Dieu et à la terre dans une de ces retraites. Leur vie, comme je l'ai raconté tout à l'heure, est la vie d'un paysan laborieux. Ils soignent le bétail ou les vers à soie, ils fendent le rocher, ils bâtissent de leurs mains les murs de terrassement de leurs champs, ils bêchent, ils labourent, ils moissonnent. Les monastères possèdent peu de terrain et ne reçoivent de moines qu'autant qu'ils en peuvent nourrir. J'ai habité long-temps parmi ce peuple, j'ai fréquenté plusieurs de ces monastères, et je n'ai jamais entendu parler d'un scandale quelconque donné par ces moines. Il n'y a pas un mur-

mure contre eux ; chaque monastère n'est qu'une pauvre ferme dont les serviteurs sont volontaires, et ne reçoivent pour tout salaire que le toit, une nourriture d'anachorète et les prières de leur église. Le travail utile est tellement la loi de l'homme, il est tellement la condition du bonheur et de la vertu ici-bas, que je n'ai pas vu un seul de ces solitaires qui ne portât sur ses traits l'empreinte de la paix de l'âme, du contentement et de la santé. Les évêques ont une autorité absolue sur les monastères qui se trouvent dans leurs juridictions. Ces juridictions sont très restreintes. Chaque grand village a son évêque.

Le peuple maronite, soit qu'il descende des Arabes ou des Syriens, participe de toutes les vertus de son clergé, et forme un peuple à part dans tout l'Orient; on dirait d'une colonie européenne jetée par le hasard au milieu des tribus du désert; sa physionomie cependant est arabe. Les hommes sont grands, beaux, au regard franc et fier, au sourire spirituel et doux ; les yeux bleus, le nez aquilin, la barbe blonde, le geste noble, la voix grave et gutturale, les manières polies sans bassesse, le costume splendide et les armes éclatantes. Quand vous traversez un village et que vous voyez le scheik assis à la porte de son manoir crénelé, ses beaux chevaux entravés dans sa cour, et les principaux du village vêtus de leurs ri-

ches pelisses, avec leurs ceintures de soie rouge remplies de yatagans et de kandgiars aux manches d'argent, coiffés d'un immense turban composé d'étoffes de diverses couleurs, avec un large pan de soie pourpre retombant sur l'épaule, vous croiriez voir un peuple de rois. Ils aiment les Européens comme des frères; ils sont liés à nous par ce lien de la communauté de religion, le plus fort de tous; ils croient que nous les protégeons par nos consuls et nos ambassadeurs contre les Turcs; ils reçoivent dans leurs villages nos voyageurs, nos missionnaires, nos jeunes interprètes, qui vont s'instruire dans la langue arabe, comme on reçoit des parents éloignés dans une famille. Le voyageur, le missionnaire, le jeune interprète, deviennent l'hôte chéri de toute la contrée; on le loge dans le monastère ou chez le scheik; on lui fournit abondamment tout ce que le pays produit; on le mène à la chasse du faucon; on l'introduit avec confiance dans la société même des femmes; on lui parle avec respect; on forme avec lui des liens d'amitié qui ne se brisent plus et dont les chefs de la famille conservent le souvenir à leurs enfants. Je ne doute pas que si ce peuple était plus connu, si la magnifique contrée qu'il habite était plus souvent visitée, beaucoup d'Européens n'allassent s'établir parmi les Maronites : beauté de sites,

admirable perfection du climat, modicité des prix de toutes choses, analogie de religion, hospitalité de mœurs, sûreté et tranquillité individuelle, tout concourt à faire désirer l'habitation parmi ce peuple; et quant à moi, si l'homme pouvait se déraciner tout-à-fait; s'il ne devait pas vivre là où la Providence lui a indiqué son berceau et sa tombe, pour servir et aimer ses compatriotes; si l'exil involontaire s'ouvrait jamais pour moi, je ne le trouverais nulle part plus doux que dans un de ces paisibles villages de Maronites, au pied ou sur les flancs du Liban, au sein d'une population simple, religieuse, bienveillante, avec la vue de la mer et des hautes neiges, sous le palmier et sous l'oranger d'un des jardins de ces monastères. La plus admirable police, résultat de la religion et des mœurs bien plus que d'aucune législation, règne dans toute l'étendue du pays habité par les Maronites; vous y voyagez seul et sans guide le jour ou la nuit, sans craindre ni vol, ni violence; les crimes y sont presque inconnus; l'étranger est sacré pour l'Arabe mahométan, mais plus sacré encore pour l'Arabe chrétien; sa porte lui est ouverte à toute heure; il tue son chevreau pour lui faire honneur; il abandonne sa natte de joncs pour lui faire place.

Il y a dans tous les villages une église ou une chapelle dans laquelle les cérémonies du culte catho-

lique sont célébrées dans la forme et dans la langue syriaques. A l'évangile le prêtre se retourne vers les assistants et leur lit l'évangile du jour en arabe. Les religions, qui durent plus que les races humaines, conservent leur langue sacrée quand les peuples ont perdu les leurs.

Les Maronites sont braves et naturellement guerriers comme tous les montagnards; ils se lèvent, au nombre de trente à quarante mille hommes, à la voix de l'émir Beschir, soit pour défendre les routes inaccessibles de leurs montagnes, soit pour fondre dans la plaine, et faire trembler Damas ou les villes de Syrie. Les Turcs n'osent jamais pénétrer dans le Liban, quand ces peuples sont en paix entre eux; les pachas d'Acre et de Damas n'y sont jamais venus que lorsque des dissensions intestines les appelaient au secours de l'un ou de l'autre parti. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que de grandes destinées peuvent être réservées à ce peuple maronite, peuple vierge et primitif par ses mœurs, sa religion et son courage; peuple qui a les vertus traditionnelles des patriarches, la propriété, un peu de liberté, beaucoup de patriotisme, et qui, par la similitude de religion et les relations de commerce et de culte, s'imprègne de jour en jour davantage de la civilisation occidentale. Pendant que tout périt autour de lui

d'impuissance ou de vieillesse, lui seul semble rajeunir et prendre de nouvelles forces ; à mesure que la Syrie se dépeuplera, il descendra de ses montagnes, fondera des villes de commerce aux bords de la mer, cultivera les plaines fertiles qui ne sont plus aujourd'hui qu'aux chacals et aux gazelles, et établira une domination nouvelle dans ces contrées où les vieilles dominations expirent. Si dès aujourd'hui un homme de tête s'élevait parmi eux, soit des rangs du clergé tout-puissant, soit du sein d'une de ces familles d'émirs ou de scheiks qu'ils vénèrent; s'il comprenait l'avenir, et faisait alliance avec une des puissances de l'Europe, il renouvellerait facilement les merveilles de Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, et laisserait après lui le véritable germe d'un empire d'Arabie. L'Europe est intéressée à ce que ce vœu se réalise : c'est une colonie toute faite qu'elle aurait sur ces beaux rivages; et la Syrie, en se repeuplant d'une nation chrétienne, industrieuse, enrichirait la Méditerranée d'un commerce qui languit, ouvrirait la route des Indes, refoulerait les tribus nomades et barbares du désert et raviverait l'Orient : il y a plus d'avenir là qu'en Egypte. L'Egypte n'a qu'un homme, le Liban a un peuple. (*Souvenirs, Pensées et Paysages, pendant un voyage en Orient*, t. II, p. 268 et suiv., édit. in-18.)

## NOTE III.

PAGE 17.

C'est là pourtant, mon fils, c'est là, répondit-il,
Qu'une femme d'Europe a bâti son exil.

Lady Esther Stanhope, nièce de M. Pitt, après la mort de son oncle, quitta l'Angleterre et parcourut l'Europe. Jeune, belle et riche, elle fut accueillie partout avec l'empressement et l'intérêt que son rang, sa fortune, son esprit et sa beauté devaient lui attirer; mais elle se refusa constamment à unir son sort au sort de ses plus dignes admirateurs, et

après quelques années passées dans les principales capitales de l'Europe, elle s'embarqua avec une suite nombreuse pour Constantinople. On n'a jamais su le motif de cette expatriation : les uns l'ont attribuée à la mort d'un jeune général anglais, tué à cette époque en Espagne, et que d'éternels regrets devaient conserver à jamais présent dans le cœur de lady Esther ; les autres à un simple goût d'aventures, que le caractère entreprenant et courageux de cette jeune personne pouvait faire présumer en elle. Quoi qu'il en soit, elle partit ; elle passa quelques années à Constantinople, et s'embarqua enfin pour la Syrie sur un bâtiment anglais qui portait aussi la plus grande partie de ses trésors et des valeurs immenses en bijoux et en présents de toute espèce.

La tempête assaillit le navire dans le golfe de Macri, sur la côte de Caramanie, en face de l'île de Rhodes : il échoua sur un écueil à quelques milles du rivage. Le vaisseau fut en peu d'instants brisé, et les trésors de lady Stanhope furent engloutis dans les flots ; elle-même échappa avec peine à la mort, et fut portée, sur un débris du bâtiment, à une petite île déserte où elle passa vingt-quatre heures sans aliments et sans secours : enfin, des pêcheurs de Marmoriza, qui recherchaient les débris du naufrage, la découvrirent et la conduisirent à Rhodes,

où elle se fit reconnaître du consul anglais. Ce déplorable événement n'attiédit pas sa résolution. Elle se rendit à Malte, de là en Angleterre. Elle rassembla les débris de sa fortune; elle vendit à fonds perdu une partie de ses domaines; elle chargea un second navire de richesses et de présents pour les contrées qu'elle devait parcourir, et elle mit à la voile. Le voyage fut heureux, et elle débarqua à Latakié, l'ancienne Laodicée, sur la côte de Syrie, entre Tripoli et Alexandrette. Elle s'établit dans les environs, apprit l'arabe, s'entoura de toutes les personnes qui pouvaient lui faciliter des rapports avec les différentes populations arabes, druzes, maronites du pays, et se prépara, comme je le faisais alors moi-même, à des voyages de découverte dans les parties les moins accessibles de l'Arabie, de la Mésopotamie et du désert.

Quand elle fut bien familiarisée avec la langue, le costume, les mœurs et les usages du pays, elle organisa une nombreuse caravane, chargea des chameaux de riches présents pour les Arabes, et parcourut toutes les parties de la Syrie. Elle séjourna à Jérusalem, à Damas, à Alep, à Koms, à Balbek et à Palmyre : ce fut dans cette dernière station que les nombreuses tribus d'Arabes errants, qui lui avaient facilité l'accès de ces ruines, réunis autour

de sa tente, au nombre de quarante ou cinquante mille, et charmés de sa beauté, de sa grâce et de sa magnificence, la proclamèrent reine de Palmyre, et lui délivrèrent des firmans par lesquels il était convenu que tout Européen protégé par elle pourrait venir en toute sûreté visiter le désert et les ruines de Balbek et de Palmyre, pourvu qu'il s'engageât à payer un tribut de mille piastres. Ce traité existe encore et serait fidèlement exécuté par les Arabes, si on leur donnait des preuves positives de la protection de lady Stanhope.

A son retour de Palmyre, elle faillit cependant être enlevée par une tribu nombreuse d'autres Arabes, ennemis de ceux de Palmyre. Elle fut avertie à temps par un des siens, et dut son salut et celui de sa caravane à une marche forcée de nuit, et à la vitesse de ses chevaux, qui franchirent un espace incroyable dans le désert en vingt-quatre heures. Elle revint à Damas, où elle résida quelques mois sous la protection du pacha turc à qui la Porte l'avait vivement recommandée.

Après une vie errante dans toutes les contrées de l'Orient, lady Esther Stanhope se fixa enfin dans une solitude presque inaccessible, sur une des montagnes du Liban, voisine de Saïde, l'antique Sidon. Le pacha de Saint-Jean-d'Acre, Abdala-Pacha, qui

avait pour elle un grand respect et un dévouement absolu, lui concéda les restes d'un couvent et le village de Dgioun, peuplé par des Druzes. Elle y bâtit plusieurs maisons, entourées d'un mur d'enceinte, semblable à nos fortifications du moyen âge : elle y créa artificiellement un jardin charmant, à la mode des Turcs ; jardin de fleurs et de fruits, berceaux de vignes, kiosques enrichis de sculptures et de peintures arabesques ; eaux courantes dans des rigoles de marbre, jets d'eau au milieu des pavés des kiosques ; voûtes d'orangers, de figuiers et de citronniers. Là, lady Stanhope vécut plusieurs années dans un luxe tout-à-fait oriental, entourée d'un grand nombre de drogmans européens ou arabes, d'une suite nombreuse de femmes, d'esclaves noirs, et dans des rapports d'amitié et même de politique soutenus avec la Porte, avec Abdala-Pacha, avec l'émir Beschir, souverain du Liban, et surtout avec les scheiks arabes des déserts de Syrie et de Bagdad.

Bientôt sa fortune, considérable encore, diminua par le dérangement de ses affaires qui souffraient de son absence ; et elle se trouva réduite à trente ou quarante mille francs de rente qui suffisent encore dans ce pays-là au train que lady Stanhope est obligée de conserver. Cependant les personnes qui

l'avaient accompagnée d'Europe moururent ou s'éloignèrent: l'amitié des Arabes, qu'il faut entretenir sans cesse par des présents et prestiges, s'attiédit; les rapports devinrent moins fréquents, et lady Esther tomba dans le complet isolement où je la trouvai moi-même. Mais c'est là que la trempe héroïque de son caractère montra toute l'énergie, toute la constance de résolution de cette âme. Elle ne songea pas à revenir sur ses pas; elle ne donna pas un regret au monde et au passé; elle ne fléchit pas sous l'abandon, sous l'infortune, sous la perspective de la vieillesse et de l'oubli des vivants: elle demeura seule où elle est encore, sans livres, sans journaux, sans lettres d'Europe, sans amis, sans serviteurs même attachés à sa personne, entourée seulement de quelques négresses et de quelques enfants esclaves noirs, et d'un certain nombre de paysans arabes pour soigner son jardin, ses chevaux et veiller à sa sûreté personnelle. On croit généralement dans le pays, et mes rapports avec elle me fondent moi-même à croire, qu'elle trouve la force surnaturelle de son âme et de sa résolution, non seulement dans son caractère, mais encore dans des idées religieuses exaltées, où l'illuminisme d'Europe se trouve confondu avec quelques croyances orientales et surtout avec les merveilles de l'astrologie. Quoi qu'il en

soit, lady Stanhope est un grand nom en Orient et un grand étonnement pour l'Europe. Me trouvant si près d'elle, je désirais la voir : sa pensée de solitude et de méditation avait tant de sympathie apparente avec mes propres pensées, que j'étais bien aise de vérifier en quoi nous nous touchions peut-être. Mais rien n'est plus difficile pour un Européen que d'être admis auprès d'elle ; elle se refuse à toute communication avec les voyageurs anglais, avec les femmes, avec les membres même de sa famille. Je n'avais donc que peu d'espoir de lui être présenté, et je n'avais aucune lettre d'introduction : sachant néanmoins qu'elle conservait quelques rapports éloignés avec les Arabes de la Palestine et de la Mésopotamie, et qu'une recommandation de sa main auprès de ces tribus pourrait m'être d'une extrême utilité pour mes courses futures, je pris le parti de lui envoyer un Arabe porteur de cette lettre :

« Milady,

» Voyageur comme vous, étranger comme vous dans l'Orient ; n'y venant chercher comme vous que le spectacle de sa nature, de ses ruines et des œuvres de Dieu, je viens d'arriver en Syrie avec ma famille. Je compterais au nombre des jours les plus intéres-

sants de mon voyage celui où j'aurais connu une femme qui est elle-même une des merveilles de cet Orient que je viens visiter.

» Si vous voulez bien me recevoir, faites-moi dire le jour qui vous conviendra, et faites-moi savoir si je dois aller seul ou si je puis vous mener quelques uns de mes amis qui m'accompagnent et qui n'attacheraient pas moins de prix que moi-même à l'honneur de vous être présentés.

» Que cette demande, milady, ne contraigne en rien votre politesse à m'accorder ce qui répugnerait à vos habitudes de retraite absolue. Je comprends trop bien moi-même le prix de la liberté et le charme de la solitude pour ne pas comprendre votre refus et pour ne pas le respecter.

» Agréez, etc. »

Je n'attendis pas long-temps la réponse ; le 30, à trois heures de l'après-midi, l'écuyer de lady Stanhope, qui est en même temps son médecin, arriva chez moi avec l'ordre de m'accompagner à Dgioun, résidence de cette femme extraordinaire.

Nous partîmes à quatre heures. J'étais accompagné du docteur Léonardi, de M. de Parseval, d'un domestique et d'un guide ; nous étions tous à cheval. Je traversai à une demi-heure de Bayruth, un bois de

sapins magnifiques plantés originairement par l'émir Fakardin sur un promontoire élevé, dont la vue s'étend à droite sur la mer orageuse de Syrie, et à gauche sur la magnifique vallée du Liban, — point de vue admirable, où les richesses de la végétation de l'Occident, la vigne, le figuier, le mûrier, le peuplier pyramidal, s'unissent à quelques colonnes élevées de palmiers de l'Orient, dont le vent jetait comme un panache les larges feuilles sur le fond bleu du firmament. A quelques pas de là, on entre dans une espèce de désert de sable rouge accumulé en vagues énormes et mobiles comme celles de l'Océan. — C'était une soirée de forte brise, et le vent les sillonnait, les ridait, les cannelait, comme il ride et fait frémir les ondes de la mer. — Ce spectacle était nouveau et triste comme une apparition du vrai et vaste désert que je devais bientôt parcourir. — Nulle trace d'hommes ou d'animaux ne subsistait sur cette arène ondoyante; nous n'étions guidés que par le mugissement des flots d'un côté et par les cimes transparentes des sommets du Liban de l'autre. — Nous retrouvâmes bientôt une espèce de chemin ou de sentier semé d'énormes blocs de pierres angulaires. — Ce chemin, qui suit la mer jusqu'en Égypte, nous conduisit jusqu'à une maison ruinée, débris d'une vieille tour fortifiée, où nous passâmes

les heures sombres de la nuit, couchés sur une natte de jonc, et enveloppés dans nos manteaux. — Dès que la lune fut levée, nous remontâmes à cheval. C'était une de ces nuits où le ciel est éclatant d'étoiles, où la sérénité la plus parfaite semble régner dans ces profondeurs éthérées que nous contemplons de si bas, mais où la nature autour de nous semble gémir et se torturer dans de sinistres convulsions. — L'aspect désolé de la côte ajoutait depuis quelques lieues à cette pénible impression —Nous avions laissé derrière nous, avec le crépuscule, les belles pentes ombragées, les verdoyantes vallées du Liban. — D'âpres collines, semées de haut en bas de pierres noires, blanches et grises, débris des tremblements de terre, s'élevaient tout près de nous; à notre gauche et à notre droite, la mer, soulevée depuis le matin par une sourde tempête, déroulait ses vagues lourdes et menaçantes, que nous voyions venir de loin, à l'ombre qu'elles jetaient devant elles, qui frappaient ensuite le rivage en jetant chacune son coup de tonnerre, et qui prolongeaient enfin leur large et bouillonnante écume jusque sur la lisière de sable humide où nous cheminions, inondant à chaque fois les pieds de nos chevaux et menaçant de nous entraîner nous-mêmes. — Une lune, aussi brillante qu'un soleil d'hiver, répandait assez de rayons sur

la mer pour nous en découvrir la fureur, et pas assez de clarté sur notre route pour rassurer l'œil sur les périls du chemin. — Bientôt la lueur d'un incendie se fondit sur la cime des montagnes du Liban avec les brumes blanches ou sombres du matin, et répandit sur toute cette scène une teinte fausse et blafarde, qui n'est ni le jour ni la nuit, qui n'est ni l'éclat de l'un ni la sérénité de l'autre; heure pénible à l'œil et à la pensée, lutte de deux principes contraires dont la nature offre quelquefois l'image affligeante, et que plus souvent on retrouve dans son propre cœur. — A sept heures du matin, par un soleil déjà dévorant, nous quittions Saïde, l'antique Sidon, qui s'avance sur les flots comme un glorieux souvenir d'une domination passée, et nous gravissions les collines crayeuses, nues, déchirées, qui, s'élevant insensiblement d'étage en étage, nous menaient à la solitude que nous cherchions vainement des yeux. Chaque mamelon gravi nous en découvrait un plus élevé qu'il fallait tourner ou gravir encore; les montagnes s'enchaînaient aux montagnes, comme les anneaux d'une chaîne pressée, ne laissant entre elles que des ravins profonds sans eau, blanchis, semés de quartiers de roches grisâtres. Ces montagnes sont complétement dépouillées de végétation et de terre. Ce sont des squelettes de collines que les eaux et les vents

ont rongés depuis des siècles. — Ce n'était pas là que je m'attendais à trouver la demeure d'une femme qui avait visité le monde, et qui avait eu tout l'univers à choisir. — Enfin du haut d'un de ces rochers mes yeux tombèrent sur une vallée plus profonde, plus large, bornée de toutes parts par des montagnes plus majestueuses, mais non moins stériles. Au milieu de cette vallée, comme la base d'une large tour, la montagne de Dgioun prenait naissance, et s'arrondissait en bancs de rochers circulaires, qui, s'amincissant en s'approchant de leurs cimes, formaient enfin une esplanade de quelques centaines de toises de largeur, et se couronnaient d'une belle, gracieuse et verte végétation. — Un mur blanc, flanqué d'un kiosque à l'un de ses angles, entourait cette masse de verdure. — C'était là le séjour de lady Esther. Nous l'atteignîmes à midi. (*Souvenirs*, *Pensées et Paysages, pendant un voyage en Orient*, t. Ier, p. 191 et suiv., édit. in-18.



## NOTE IV.



PAGE 40.

### LES CÉDRES DU LIBAN.

Le scheik d'Eden, dernier village habité au sommet du Liban, était oncle par sa mère de M. Mazoyer, mon interprète. Averti par son neveu de notre arrivée à Tripoli, le vénérable scheik descendit des montagnes avec son fils aîné et une partie de ses serviteurs; il vint me rendre visite au couvent des Fran-

ciscains, et m'offrit l'hospitalité chez lui, à Éden. D'Éden aux cèdres de Salomon il n'y avait plus que trois heures de marche; et si les neiges qui couvraient encore la montagne nous le permettaient, nous pourrions aller de là visiter ces arbres séculaires qui ont répandu leur gloire sur tout le Liban, et qui sont contemporains du grand roi; nous acceptâmes, et le départ fut fixé au lendemain.

A cinq heures du matin nous étions à cheval. La caravane, plus nombreuse encore qu'à l'ordinaire, était précédée du scheik d'Éden, admirable vieillard dont l'élégance de manières, la politesse noble et facile, et le magnifique costume, étaient bien loin de rappeler un chef arabe; on eût dit un patriarche, marchant à la tête de sa tribu. Il montait une jument du désert, dont le poil bai-doré et la crinière flottante auraient fait la digne monture d'un héros de la *Jérusalem;* son fils et ses principaux serviteurs caracolaient sur des étalons magnifiques, à quelques pas devant lui; nous venions ensuite, puis la longue file de nos moukres et de nos saïs. La sortie de Tripoli offre un admirable point de vue; on suit les bords d'un fleuve encaissé entre deux collines; les plus beaux arbres et des forêts de grands orangers ombragent les bords de l'eau; un kiosque public, bâti sous ces arbres, offre sa terrasse embaumée aux promeneurs;

on y vient fumer et prendre le café pour respirer la fraîcheur du lit du fleuve; de là, par une échappée, on aperçoit la mer, qui est à une demi-lieue de la ville; les belles tours carrées, bâties par les Arabes, aux deux flancs du port, et les nombreux navires qui sont dans la rade; nous traversâmes une large plaine cultivée et plantée d'oliviers; sur le premier coteau qui s'élève de cette plaine vers le Liban, au milieu d'une forêt d'oliviers et d'arbres fruitiers de toute espèce, nous rencontrâmes une immense foule d'hommes, de femmes et d'enfants qui bordaient la route: c'étaient les habitants d'un grand village répandu sous ces arbres, et qui appartient au scheik d'Eden; il passe les étés à Eden et les hivers dans ce village de la plaine; ces Arabes saluèrent respectueusement leur prince, nous offrirent des rafraîchissements, et un certain nombre d'entre eux se mit en route avec nous pour nous conduire des veaux et des moutons, et nous aider à franchir les précipices des montagnes; pendant quatre heures ensuite nous marchâmes, tantôt dans de profondes vallées, tantôt sur la crête de montagnes presque stériles. Nous fîmes halte au bord d'un torrent qui descend des sommets d'Eden, et qui roulait des monceaux de neige à demi fondue; à l'abri d'un rocher, le scheik nous avait fait allumer un grand feu; nous déjeunâmes et nous reposâmes

nos chevaux dans ce lieu. La montée devient ensuite si rapide, sur des rochers nus et glissants comme du marbre poli, qu'il est impossible de comprendre comment les chevaux arabes parviennent à les gravir et surtout à les descendre; quatre Arabes à pied entouraient chacun des nôtres et les soutenaient de la main et des épaules; malgré cette assistance, plusieurs roulèrent sur le rocher, mais sans accident grave. Cette route horrible, ou plutôt cette muraille presque perpendiculaire, nous conduisit, après deux heures de fatigue, à un plateau de roche où notre vue plongea sur une large vallée intérieure et sur le village d'Eden, qui est bâti à son extrémité la plus élevée et dans la région des neiges; il n'y a au-dessus d'Eden qu'une immense pyramide de roche nue; c'est la dernière dent de cette partie du Liban. Une petite chapelle ruinée couronne son sommet; les vents d'hiver rongent sans cesse ce rocher et en détachent des blocs énormes qui roulent jusque dans le village; tous les champs des environs en sont semés, et le château même du scheik en est pressé de toutes parts. Ce château, dont nous approchions, est d'une architecture complétement arabe : les fenêtres sont des ogives accouplées et séparées par d'élégantes colonnettes; les terrasses, qui servent de toits et de salons, sont couronnées de créneaux;

la porte voûtée est flanquée de deux siéges élevés en pierre ciselée, et les jambages de la porte même sont revêtus d'arabesques. Le scheik était descendu le premier et nous attendait à la tête de sa maison; son plus jeune fils, une cassolette d'argent à la main, brûlait des parfums devant nos chevaux, et ses frères nous jetaient des essences parfumées sur les cheveux et sur nos habits. Un magnifique repas nous attendait dans la salle, où des arbres tout entiers flambaient dans le large foyer ; les vins les plus exquis du Liban et de Chypre, et une immense quantité de gibier, composaient ce festin ; nos Arabes n'étaient pas moins bien traités dans la cour. Nous parcourûmes le soir les environs du village ; les neiges couvraient encore une partie des champs ; nous vîmes partout les traces d'une riche culture ; le moindre coin de terre végétale entre les rochers avait son cep ou son noyer ; des fontaines innombrables coulaient partout sous nos pieds ; des canaux artificiels en répandaient les eaux dans les terres ; ces terres en pente étaient supportées par des terrasses bâties en blocs immenses ; nous apercevions un monastère sous la dent de rocher à notre gauche, et de nombreux villages, très rapprochés les uns des autres, sur tous les flancs des vallées.

Le scheik a envoyé trois Arabes sur la route des

Cèdres pour savoir si les neiges nous permettront d'arriver jusqu'à ces arbres. Les Arabes de retour disent que l'accès est impraticable : il y a quatorze pieds de neige dans un vallon étroit qu'il faut traverser pour toucher aux arbres. Voulant approcher le plus possible, je prie le scheik de me donner son fils et quelques cavaliers. Je laisse à Eden ma femme et ma caravane ; je monte le plus vigoureux de mes chevaux, *Scham*, et nous sommes en route au lever du soleil. — Marche de trois heures sur des crêtes de montagnes ou dans des champs détrempés de neige fondue ; j'arrive sur les bords de la vallée des Saints, gorge profonde où l'œil plonge du haut des rochers ; vallée plus encaissée, plus sombre, plus solennelle encore que celle de Hamana. Au sommet de cette vallée, à l'endroit où, en montant toujours, elle touche aux neiges, superbe nappe d'eau qui tombe de cent pieds de haut sur deux ou trois cents toises de large ; toute la vallée résonne de cette chute et des bonds du torrent qu'elle alimente ; de toutes parts le rocher des flancs de la montagne ruisselle d'écume. Nous voyons à perte de vue, au fond de la vallée, deux grands villages dont les maisons se disinguaient à peine des rochers roulés par le torrent ; les cimes des peupliers et des mûriers paraissent de là des touffes de joncs ou d'herbes. On descend dans

le village de Beschieraï par des sentiers taillés dans le roc, et tellement rapides qu'on ne peut concevoir que des hommes s'y hasardent; il en périt souvent; une pierre lancée de la crête où nous sommes tomberait sur le toit de ces villages où nous n'arriverions pas dans une heure de descente. Au-dessus de la cascade et des neiges s'étendent d'immenses champs de glace qui ondulent comme des vapeurs d'une teinte tour à tour verdâtre et bleue. A environ un quart d'heure sur la gauche, dans une espèce de vallon semi-circulaire, formé par les dernières croupes du Liban, nous voyons une large tache noire sur la neige; ce sont les groupes fameux des cèdres; ils couronnent, comme un diadème, le front de la montagne; ils voient l'embranchement des nombreuses et grandes vallées qui en descendent; la mer et le ciel sont leur horizon. Nous mettons nos chevaux au galop dans la neige pour approcher le plus près possible de la forêt; mais arrivés à cinq ou six cents pas des arbres, nous enfonçons jusqu'aux épaules des chevaux; nous reconnaissons que le rapport de nos Arabes est exact, et qu'il faut renoncer à toucher de la main ces reliques des siècles et de la nature; nous descendons de cheval, et nous nous asseyons sur un rocher pour les contempler.

Ces arbres sont les monuments naturels les plus

célèbres de l'univers. La religion, la poésie et l'histoire les ont également consacrés. L'Ecriture-Sainte les célèbre en plusieurs endroits. Ils sont une des images que les prophètes emploient de prédilection. Salomon voulut les consacrer à l'ornement du temple qu'il éleva le premier au Dieu unique, sans doute à cause de la renommée de magnificence et de sainteté que ces prodiges de la végétation avaient dès cette époque. Ce sont bien ceux-là : car Ezéchiel parle des cèdres d'Eden comme des plus beaux du Liban. Les Arabes de toutes les sectes ont une vénération traditionnelle pour ces arbres : ils leur attribuent, non seulement une force végétative qui les fait vivre éternellement, mais encore une âme qui leur fait donner des signes de sagesse, de prévision, semblables à ceux de l'instinct chez les animaux, de l'intelligence chez les hommes. Ils connaissent d'avance les saisons, ils remuent leurs vastes rameaux comme des membres, ils étendent ou resserrent leurs coudes; ils élèvent vers le ciel ou inclinent vers la terre leurs branches, selon que la neige se prépare à tomber ou à fondre. Ce sont des êtres divins sous la forme d'arbres. Ils croissent dans ce seul site des groupes du Liban; ils prennent racine bien au-dessus de la région où toute grande végétation expire. Tout cela frappe d'étonnement l'imagination des peuples de

l'Orient, et je ne sais si la science ne serait pas étonnée elle-même.—Hélas! cependant, Basan languit, le Carmel et la fleur du Liban se fanent.—Ces arbres diminuent chaque siècle. Les voyageurs en comptèrent jadis trente ou quarante, plus tard dix-sept, plus tard encore une douzaine.—Il n'y en a plus que sept, que leur masse peut faire présumer contemporains des temps bibliques. Autour de ces vieux témoins des âges écoulés, qui savent l'histoire de la terre mieux que l'histoire elle-même, qui nous raconteraient, s'ils pouvaient parler, tant d'empires, de religions, de races humaines évanouies, il reste encore une petite forêt de cèdres plus jaunes qui me parurent former un groupe de quatre ou cinq cents arbres ou arbustes. Chaque année, au mois de juin, les populations de Beschieraï, d'Eden, de Kanobin et de tous les villages des vallées voisines, montent aux cèdres et font célébrer une messe à leurs pieds. Que de prières n'ont pas résonné sous ces rameaux! Et quel beau temple, quel autel plus voisin du ciel! Quel dais plus majestueux et plus saint que le dernier plateau du Liban, le tronc des cèdres et le dôme de ces rameaux sacrés qui ont ombragé et ombragent encore tant de générations humaines prononçant le nom de Dieu différemment, mais le reconnaissant partout dans ses œuvres, et l'adorant dans des ma-

nifestations naturelles! Et moi aussi je priai en présence de ces arbres. Le vent harmonieux qui résonnait dans leurs rameaux sonores jouait dans mes cheveux, et glaçait sur ma paupière des larmes de douleur et d'adoration. (*Souvenirs, Pensées et Paysages, pendant un voyage en Orient*, t. III, p. 122 et suiv., édit. in-18.)

FIN DES NOTES DU TOME PREMIER.